This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRAIRIE
SAINTE-MARIE
MOISSAC
Tarn et Garonne

Vat. Fr. II A. 201

E.C

Donné à l'abbé Courcelle par M.L.

# LA DEVOTION
## RÉCONCILIÉE
## AVEC L'ESPRIT.

Ex libris Abbé Courcelle.

A MONTAUBAN,
Chez TEULIERES Imprimeur du Roi,
& A PARIS,
Chez CHAUBERT Libraire, Quai des Auguſt.

M. DCCLIV.
*Avec approbation & privilège du Roi.*

Cet ouvrage eſt de l'Auteur des Queſtions ſur l'Incrédulité.

# TABLE DES MATIERES.

*L'Eſprit des Belles lettres*, pag. 6.
*L'Eſprit des Sciences*, 64.
*L'Eſprit de Gouvernement*, 124.
*L'Eſprit des Affaires*, 231.
*L'Eſprit de Société*, 289.

## *Fautes à corriger.*

Pag. 60. lig. 11. *ce ouvrages*, lisez *ces ouvrages*. P. 64. l. 10 *des sciences*, lis. *de sciences*. P. 68. l. 3. *ont rapport*, lis. *ont un rapport*. P. 77. not. effacez *à me*. P. 123. not. l. 1. *opositiones*, lis. *oppositiones*. P. 256. l. 2. *un*, lis. *une*. P. 345. l. 2. *rebutter*, lis. *rebuter*. P. 346. App. l. 7. *GISBERT*, lis. *GIBERT*.

# LA DÉVOTION
## RÉCONCILIÉE
## AVEC L'ESPRIT.

DE toutes les perſécutions que la piété chrétienne éprouve de la part des hommes, la plus dangereuſe eſt le mépris & la dériſion. La vertu condamne le monde, & le monde cherche à ravaler la vertu. Si ce projet pouvoit réuſſir, il n'en faudroit pas davantage pour anéantir la piété; car elle ne ſeroit plus digne de

nos vœux & de nos recherches, dès qu'elle auroit ceſſé de mériter notre eſtime ; & puiſqu'il faut l'acquérir par de pénibles travaux, qui voudroit acheter à ce prix l'opprobre & l'aviliſſement ?

Les hommes dégradent ce qu'ils mépriſent, juſque dans les noms qu'ils lui donnent. La ſcience eſt pédanterie, pour les partiſans de l'ignorance ; la philoſophie qui aime le loiſir d'une vie ſolitaire, eſt miſanthropie, pour les perſonnes livrées ſans réſerve aux plaiſirs, aux affaires, au commerce du monde ; & la piété, pour ſes ennemis, n'eſt que *dévotion*. Qu'entendent-ils par ce terme, & quelle idée ſe forment-ils des Dévots ? Ils leur reprochent des vices dans le cœur, & des

défauts dans l'eſprit. J'abandonne aux Prédicateurs l'examen du premier de ces reproches, & la réfutation des vaines conſéquences qu'on tire contre la piété chrétienne, des foibleſſes, vraies ou prétendues, de ceux qui portent le nom de Dévots. Je me renferme dans les défauts de l'eſprit; & en adoptant le langage du monde, j'entreprens de venger la *dévotion* de l'injuſte mépris de ſes cenſeurs.

L'eſprit tient le premier rang parmi les dons de la nature. Il n'en eſt point dont la poſſeſſion flatte plus agréablement l'amour propre, ni dont la privation fût plus humiliante pour lui. L'amour propre pouvoit renoncer de bonne foi à toute prétention ſur les avantages de

l'eſprit. C'eſt par une ſuite de cette admiration pour l'eſprit, dans laquelle il y a ſans doute beaucoup d'excès, que les ennemis de la dévotion ont crû la rendre ſouverainement mépriſable, en l'accuſant de rétrécir, d'abaiſſer & d'éteindre même l'eſprit. Pour juger de cette accuſation, & pour traiter auſſi cette matière avec ordre, il faut parcourir ſucceſſivement les différentes eſpèces d'eſprit. Il n'en eſt aucune où la dévotion, ſi l'on écoute nos adverſaires, n'ait des torts eſſentiels. Quand on voudroit les leur avouer, leur dégoût pour elle en ſeroit-il mieux fondé ? Il ſuffit à la dévotion de marquer à l'homme ſes devoirs, de le rapprocher de Dieu, de lui frayer le chemin du véritable

bonheur. Avec de telles prérogatives elle peut ſe paſſer de toutes les autres. Mais il eſt difficile de ſe perſuader que des talens émanés de Dieu ſoient incompatibles avec le plus précieux de tous ſes bienfaits. Examinons donc ſi la dévotion eſt oppoſée à l'eſprit des belles lettres, à l'eſprit des ſciences, à l'eſprit de gouvernement, à l'eſprit des affaires, à l'eſprit de ſociété. Juſtifier la dévotion ſur tous ces points, c'eſt, ſi je ne me trompe, la réconcilier parfaitement avec l'eſprit.

## *L'ESPRIT DES BELLES LETTRES.*

LES cenſeurs les plus outrés de la dévotion ne refuſent pas apparemment à tous les Dévots des talens naturels pour les belles lettres. Ils ne leur conteſtent que l'uſage & l'application de ces talens. Ils ſoûtiennent que la dévotion, dans un homme qui s'aſſujétit ſcrupuleuſement à ſes loix, amortit le feu du génie, émouſſe la pointe de l'eſprit, enchaîne l'imagination. Et de cet état d'engourdiſſement, où ils ſuppoſent qu'un Dévot ſe réduit lui-même, ils concluent que les talens qu'il peut avoir pour les

belles lettres, deviennent inutiles.

Eſt-ce à l'égard de l'éloquence, l'une des principales parties de la littérature, que la dévotion mérite ce reproche ? Quelle oppoſition voyons-nous entre les préceptes de Cicéron & de Quintilien ſur l'art oratoire, & les plus auſtères maximes de l'évangile ? Toutes les vertus que ces deux grands maîtres exigent d'un Orateur, la probité, l'amour du bien public, la fermeté, le déſintéreſſement, ne ſont-elles pas affermies & perfectionnées par le chriſtianiſme ? Toutes les règles qu'ils preſcrivent pour parvenir au but de l'éloquence, qui eſt de perſuader, ne peuvent-elles pas être connues & miſes en pratique par un hom-

me qui joint aux ſentimens de la piété chrétienne des diſpoſitions naturelles pour l'éloquence ? Rien ne l'oblige dans ſes principes, à retrancher de ſes diſcours le ſtyle qui attache, les raiſonnemens qui convainquent, les mouvemens qui entraînent. Pour ce qui eſt des ſujets ſur leſquels l'éloquence peut s'exercer, la dévotion lui laiſſe ceux que les Orateurs de Rome & d'Athènes ont traités avec plus de ſuccès, la défenſe de l'état, la protection du bon droit ou de l'innocence, l'éloge des grands hommes ; & à ces ſujets profanes, quoique intéreſſans & légitimes, elle ajoûte les vérités ſacrées, qui ouvrent le plus vaſte & le plus noble champ au talent de la parole.

C'eſt ici, dira-t-on, que les maximes de la dévotion contrediſent les préceptes de l'éloquence. Car la dévotion, ſi elle eſt ſincère, ne cherche pas l'eſtime & les applaudiſſemens des hommes. Elle craint pour elle-même le poiſon des louanges, & pour ceux qui l'entendent, le charme ſéducteur de l'éloquence. Elle ne veut pas pour une chimérique récompenſe, haſarder le prix ineſtimable que Dieu prépare à ſes travaux, ni ſubſtituer un frivole amuſement à l'attention ſérieuſe que ſes auditeurs doivent aux vérités chrétiennes. Elle exige d'un Orateur qu'il prêche Jeſus-Chriſt, ſans ſe prêcher lui-même, & qu'il excite par ſes diſcours des gémiſſemens pluſtôt que des acclamations.

Si ceux qui parlent ainſi rendent juſtice à la dévotion, ils ne connoiſſent guère l'éloquence. Quelle opinion ont-ils de ce ſublime talent, lorſqu'ils en bornent tout le fruit à la réputation de l'Orateur, & à l'amuſement de ſon auditoire? Eſt-ce là ce qu'en ont penſé les Payens eux-mêmes, éclairés par les ſeules lumières de la raiſon? Qu'on conſulte leurs plus habiles Rhéteurs; &, ce qui eſt d'un tout autre poids, qu'on jette les yeux ſur les chefs-d'œuvres de leurs Orateurs, y trouvera-t-on que l'éloquence conſiſte à détourner ſur celui qui parle l'attention de ceux qui l'écoutent? Qu'eſt-ce qui paroît occuper Démoſthène dans ces immortelles Philippiques dont *la rapide*

*simplicité* * touchoit plus M. de Fenelon, que *l'art infini, & la magnifique éloquence de Cicéron?* Est-ce sa propre gloire? Non: c'est le danger que court sa patrie, l'ambition & les progrès du Roi de Macédoine, la ruine prochaine de la liberté; voilà ce qui l'anime, ce qui le transporte hors de lui-même, & ce qui tire de son cœur, plustôt que de sa bouche, ces véhémentes exhortations qu'il adresse aux Athéniens. Insensible à leurs applaudissemens, il ne leur demande que le salut de l'état, & l'Orateur disparoît pour ne laisser voir que le citoyen. Cicéron, quoiqu'avec moins de force & d'énergie, a connu, comme Démosthène, le

* Lettre à l'Académie Françoise.

véritable uſage de l'éloquence. Ils ſavoient l'un & l'autre que l'art devient ſuſpect, & dès-lors inutile, quand il ſe montre avec affectation ; & qu'il n'eſt réellement admirable, que lorſqu'il ſe rapproche tellement de la nature, qu'on peut le confondre avec elle. Ils n'avoient garde d'avilir le talent de la parole, en ne l'employant qu'à ſatisfaire une vaine curioſité ; & ils auroient crû trahir un devoir eſſentiel de leur miniſtère, s'ils euſſent plus penſé à faire valoir leur eſprit que la cauſe qu'ils ſoûtenoient.

On me répondra qu'en paroiſſant ainſi renoncer à l'admiration publique, ils ne l'obtenoient que plus ſûrement, & qu'ils connoiſſoient bien la route qui devoit les conduire

au terme qu'ils deſiroient. J'en conviens, & j'ajoûte que la dévotion inſpire des vûes plus ſaintes à l'Orateur qu'elle fait parler. Mais les motifs ſupérieurs du chriſtianiſme, loin de nuire à ſon éloquence, lui donnent une perfection qu'elle n'auroit pas. Si dans une cauſe purement humaine, il faut être vivement pénétré des ſentimens qu'on veut communiquer à ſes auditeurs; s'il faut s'oublier, & ſe faire, en quelque ſorte, oublier ſoi-même, pour rappeler tous les eſprits à l'objet unique qu'on leur préſente, combien cette diſpoſition eſt-elle plus néceſſaire en plaidant la cauſe de Dieu & celle de ſon évangile? C'eſt alors qu'un Orateur doit être touché & convaincu le premier, pour

convaincre & pour toucher les hommes. Ses expreſſions n'en ſeront que plus intéreſſantes, lorſqu'elles couleront de ſource ; ſes preuves n'en ſeront que plus ſolides, après avoir été long-temps & profondément méditées ; & les figures qu'il emploiera dans ſes diſcours, n'en ſeront que plus vives ou plus pathétiques, ſi elles ſont des tranſports de ſon zèle, & non des jeux de ſon imagination.

Il reſte encore une difficulté. Cet art, m'objectera-t-on, que vous admettez dans l'éloquence eſt caché, mais il eſt réel. C'eſt une imitation de la belle nature, mais le fruit d'un long & pénible travail. Que n'ont pas fait ces deux Orateurs célèbres que vous venez de citer,

pour développer leurs talens, ou pour ſurmonter les obſtacles qu'ils trouvoient en eux-mêmes à la perfection de l'éloquence ? Quels efforts pour exceller dans le geſte & dans la prononciation ! quelle ardeur à prendre les leçons des meilleurs maîtres de leur temps, & à étudier les grands modelles qui les avoient précédés ! quelle application à remplir leur eſprit de toutes les connoiſſances néceſſaires à un Orateur ! quelles ſueurs enfin & quelles veilles dans la compoſition de ces harangues qui devoient être ſi déciſives pour leurs cliens ou pour la république ! Or la dévotion peut-elle ſe réſoudre à mettre tant d'art dans ſes diſcours ? peut-elle employer tant de moyens humains, lorſqu'elle attend tout

du Saint Eſprit ? Plus le piège qu'on tend aux auditeurs dans les beautés nobles & dans les graces naïves de l'éloquence, eſt adroit & bien préparé, moins il eſt conforme aux vûes de la dévotion. Elle ne prétend point faſciner les hommes, ni devoir au ſecours de l'éloquence le ſuccès de ſes prédications. Elle leur expoſe la vérité, non ſeulement ſans fard, mais ſans aucune parure, perſuadée que la vérité, ſurtout celle qui eſt ſurnaturelle & révélée, n'a beſoin que d'elle-même pour entrer dans les cœurs, & qu'ils ſeroient indignes de la recevoir, s'ils exigeoient qu'on la leur préſentât avec des agrémens qui lui ſont étrangers.

Ici nos adverſaires traveſtiſſent la dévotion, pour la rendre incompatible

incompatible avec l'éloquence. C'eſt le fanatiſme qu'ils nous dépeignent, au lieu de la vraie piété. Car quel autre nom peut-on donner à ce zèle aveugle & biſarre qui par reſpect pour le Saint Eſprit, rejette, en prêchant l'évangile, tous les moyens naturels ? On cite l'exemple des Apôtres. Mais pour s'interdire, comme eux *les paroles perſuaſives de la ſageſſe humaine**, il faut pouvoir, comme eux, ſoûtenir ſes diſcours par *des effets viſibles de l'eſprit & de la puiſſance de Dieu.* Le † don

* *Sermo meus & prædicatio mea non inperſuasibilibus humanæ ſapientiæ verbis, ſed in oſtensione ſpiritûs & virtutis.* 1. Cor. 2. 4.

† *Facultatem ille* (Paulus) *obtinuit orationis facultate multò præſtantiorem ac longè potentiorem. Oſtendens enim*

des miracles étoit leur éloquence, plus efficace sans doute & plus convaincante que celle des Platons & des Démosthènes; & lorsqu'on aura la première, saint Chrysostome * consent volontiers qu'on renonce à la seconde. Mais au défaut de ces graces privilégiées qui attirèrent à la prédication des Apôtres tant

---

*se se tantùm ac tacens dæmonibus formidabilis erat.* S. Chrys. *de Sacerdot.* Lib. 4. cap. 6.

* *Verumtamen si contigerit nos aliquid posse in signis per nos edendis, sermonis hujus studio non æquè erit nobis invigilandum. Sin ne ullum quidem virtutis illius vestigium in nobis relictum est, ac multi undique assiduè imminent adversarii, superest necessariò ut nos hoc sermone armemus muniamusque simul, ut ne adversariorum telis feriamur, simul ut illos magis feriamus.* Ib. cap. 4.

d'éclat & d'autorité, saint Chrysostome admet l'éloquence dans un Orateur chrétien, non seulement comme permise, mais comme très-salutaire. Et si l'on répond qu'il avoit quelque intérêt à penser ainsi, je l'avouerai, pourvû que l'on m'accorde que son exemple est une preuve sans replique, qu'on peut allier la plus sublime éloquence avec le zèle le plus pur & la plus haute piété.

Pour mettre dans tout son jour la pensée de ce saint Docteur, & pour remonter jusqu'aux principes de cette matière, distinguons les temps & les circonstances. Le christianisme devoit porter dans son établissement & dans ses progrès, des marques certaines de sa divinité. Aucun secours hu-

main n'entroit dans ce plan, & Dieu jaloux de ſa gloire ne vouloit pas donner plus de part à l'éloquence dans la fondation de ſon égliſe, qu'à la force, au crédit, aux richeſſes & à la ſcience. Il n'eſt donc pas ſurprenant que les Apôtres, dépourvûs de toutes les qualités extérieures que le monde admire, n'euſſent pas le talent de la parole. On eût pû attribuer à ce talent le ſuccès de leur miniſtère, & il falloit qu'une religion combattue par les paſſions, qu'elle condamnoit, par la ſuperſtition, qu'elle venoit détruire, par la ſageſſe du ſiècle, qu'elle vouloit confondre, par l'autorité, qui ſe croyoit intéreſſée à ſa ruine, par la terre & par les enfers, ligués contre elle, n'oppoſât

à de ſi puiſſantes attaques que les armes les plus foibles ſelon la nature, & ne triomphât de ſes ennemis que par une protection manifeſte du ciel. Après cette merveille, ajoûtée à toutes les autres preuves, la religion chrétienne étoit à l'abri des ſoupçons de l'incrédulité. Les fidèles n'avoient plus rien à deſirer pour leur conſolation. Dieu, ſans ſupprimer les miracles, les a rendus plus rares dans la ſuite des ſiècles. Les moyens humains, exclus dans la naiſſance de l'égliſe, ont retrouvé leur place dans ſa conſervation, & ſont devenus les inſtrumens de la providence, qui veille continuellement ſur ſon ouvrage.

La véritable dévotion n'a garde de mépriſer des moyens

que Dieu approuve, & dont il ordonne l'uſage. Elle ne compte plus ſur les inſpirations qu'avoient les Apôtres, ni ſur tous les prodiges qui confirmoient leurs prédications. Elle ſe diſpoſe à exercer le même miniſtère par des travaux qui puiſſent remplacer, quoiqu'avec une extrême diſproportion, des graces ſi éminentes. Elle cultive avec ſoin ſes talens naturels. Elle ne néglige, pour ſe former à l'éloquence, aucune des reſſources que la lecture, les réflexions, le commerce des habiles gens, l'expérience, peuvent lui fournir. Mais ce n'eſt ni de la nature, ni de l'art, qu'elle fait dépendre le fruit de ſes ſermons. Elle ſait que la voix d'un homme, quelque force ou quelque douceur qu'elle puiſſe

avoir, ne frappe que les oreilles, & que la voix seule de Dieu se fait entendre au fond des cœurs. *Elle plante, elle arrose*, parce que son devoir est de travailler ; mais elle n'espère l'*accroissement* que de celui qui est assez puissant pour le *donner**. C'est ainsi qu'en employant l'éloquence, quoique dédaignée par saint Paul, un Orateur chrétien peut être son imitateur.

Si l'on demande à la dévotion pourquoi ne mettant point sa confiance dans le talent de la parole, elle ne se contente pas d'une simple exposition de la vérité, elle répondra que

---

* *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus.* 1. Cor. 3. 7.

c'eſt pour l'intérêt des hommes qu'elle prête à la vérité, des ornemens qui l'embelliſſent ſans la déguiſer. Il faut prendre le chemin des ſens & de l'imagination, pour arriver juſqu'à leur eſprit; & plus les maximes qu'on doit leur enſeigner ſont oppoſées à leurs penchans, plus il eſt néceſſaire de captiver leur attention, & de vaincre leur dégoût, par l'innocent attrait de l'éloquence. Je n'en dirai pas davantage ſur une queſtion qui a mis aux mains quelques Savans. On jugera ſans peine, en liſant leurs différens ouvrages, & ſurtout les * lettres de M. de Sillery Évêque de Soiſſons, au Père Lamy Béné-

* Voyez le Livre intitulé *Réflexions ſur l'Eloquence.*

dictin,

dictin, que tout l'avantage dans cette diſpute eſt demeuré aux défenſeurs de l'éloquence, & qu'ils n'ont pas moins réuſſi à la maintenir dans les chaires chrétiennes, que Dom Mabillon à conſerver les études dans les cloîtres, où le Réformateur de la Trape avoit entrepris de les proſcrire.

La poëſie eſt une autre partie de la littérature, qui demande plus de génie que l'éloquence, mais qui n'exclut pas le travail. Il y a long-temps qu'on a dit que les Poëtes naiſſent, & que les Orateurs ſe forment; ce qui ſignifie que la nature brille plus dans les uns, & que l'art éclate davantage dans les autres, quoique tous les efforts des Orateurs ſuppoſent des diſpoſitions, &

que les talens des Poëtes aient beſoin d'être cultivés.

Quelle atteinte peut donner la dévotion au génie poëtique, & comment peut-elle en empêcher l'exercice ? Eſt-ce qu'un cœur animé des tendres & nobles ſentimens que fait naître la piété, eſt capable de retarder l'activité de l'eſprit, & d'arrêter les élans du génie ? On en peut juger par la poëſie lyrique, celle ſans difficulté où il faut le plus de verve & d'enthouſiaſme. L'antiquité profane n'a rien en ce genre qu'elle puiſſe comparer à la pompe & à la ſublimité des pſeaumes de David, & des cantiques répandus dans l'Ancien Teſtament. Rouſſeau, qui manquoit à la France pour diſputer aux Grecs & aux Romains la gloire du

poëme lyrique, Rouſſeau convient lui-même * que s'il a jamais ſenti quelque étincelle de ce feu qui échauffe les Poëtes, c'eſt en travaillant à ſes odes ſacrées. Elles ſurpaſſent en effet ſes autres ouvrages dans le même genre, & après cela il ne faut plus demander ſi elles ſont au deſſus des meilleures odes que nous ayons dans notre langue. Quelle harmonie auſſi & quelle nobleſſe dans les chœurs d'Eſther & d'Athalie, qui ne ſont preſque, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, que des *centons* de l'Écriture ! Il ne s'agit point d'examiner quels étoient les ſentimens de nos Poëtes en imitant avec tant de ſuccès les plus beaux endroits des livres

* Voyez la Préface de ſes Oeuvres.

ſaints. Ils n'ont été après tout que des interprètes fort inférieurs, de leur propre aveu, à leurs originaux ; & qui peut douter que les Auteurs ſacrés dont ils ont emprunté des idées & des expreſſions ſi magnifiques, ne fuſſent remplis du Saint Eſprit, qui parloit par leur bouche ? Qui oſeroit aſſurer qu'avec le génie de Racine & de Rouſſeau, ſans marquer ici les différences qui les diſtinguent, & ſans pénétrer plus avant dans leurs diſpoſitions perſonnelles, qui oſeroit, dis-je, aſſurer qu'avec leur génie & toute la dévotion qu'on voudra ſuppoſer, on n'eût pû chanter du moins auſſi dignement qu'eux les grandeurs & les bienfaits de Dieu ?

Si la dévotion a sû s'élever

juſqu'à la hauteur de l'ode, elle pourroit également atteindre la majeſté de l'épopée. Regarderoit-on comme un motif qui dût la détourner de cette entrepriſe le merveilleux néceſſaire au poëme épique, ſoit pour exciter l'admiration, ſoit pour former le nœud de l'action principale, & amener enfin le dénouement ? Ce merveilleux, qui eſt l'ame de l'épopée, ne peut s'exécuter que par le miniſtère des Dieux d'Homère & de Virgile, ou par l'opération du vrai Dieu, & l'intervention de tous les êtres dont le Chriſtianiſme reconnoît l'exiſtence ou la poſſibilité. Deſpréaux dans ſon Art poëtique s'eſt moqué du ſcrupule qui bannit de la poëſie les noms & les emplois des Divinités

payennes. Mais M. Boſſuet *, juge plus compétent ſur une queſtion qui doit être décidée par des principes ſupérieurs aux règles de la poëtique, M. Boſſuet a penſé autrement, & une dévotion ſolide & éclairée doit ſouſcrire à la déciſion de ce ſavant Prélat, que perſonne n'accuſera d'avoir été inſenſible aux véritables beautés de la poëſie. Un Poëte chrétien ne doit donc mettre en œuvre d'autre merveilleux que celui qui peut ſe concilier avec les dogmes de ſa religion. Si cet aſſujétiſſement eſt contraire à la nature de l'épopée, s'il reſſerre dans des bornes trop étroites le génie du Poëte, s'il

* Voyez le Traité des Etudes de M. Rollin, T. I. de la Poëſie, ch. 1. art. 4.

lui défend enfin toutes les fictions dont il pourroit embellir ſon poëme, c'eſt ce qu'on peut voir approfondi dans une excellente diſſertation que l'Académie de Montauban a fait imprimer parmi les pièces de ſon Recueil de l'année 1750. M. de Grandval, auteur de cette diſſertation, démontre avec évidence que l'uſage des machines dans les poëmes dont les Héros ſont chrétiens, eſt conforme à la doctrine du Chriſtianiſme, & que la perfection de l'épopée peut ſe trouver dans des ouvrages de cette eſpèce, où Dieu paroît dans tout l'éclat de ſa gloire & de ſa puiſſance, où les génies propices ou malfaiſans ſont introduits, où les êtres moraux ſont perſonnifiés, & où l'on fait mou-

voir tous les reſſorts qui ébranlent l'imagination ſans révolter la raiſon. Dans ce ſyſtème la dévotion n'eſt pas un obſtacle à la compoſition d'un poëme épique. Elle peut traiter des ſujets tels qu'ils ſont indiqués dans cette diſſertation, Clovis, les Croiſades, la Pucelle d'Orléans ; & pour en faire des poëmes comparables à l'Iliade & à l'Énéide, il ne lui faut que les talens d'Homère & de Virgile.

Que dirons-nous du poëme dramatique, qui tient un rang ſi diſtingué parmi les productions de l'eſprit ? Faudra-t-il auſſi le réconcilier avec la dévotion ? Et pour ne pas enlever à un Auteur chrétien l'avantage de pouvoir exceller dans la tragédie ou dans la comédie,

révoquera-t-on tous les anathèmes prononcés contre le théatre ? Non ; ces anathèmes ſubſiſteront toûjours. Les vrais Chrétiens ne ceſſeront de les reſpecter, & la morale de l'Évangile réclamera éternellement contre la poſſeſſion dont le théatre cherche à ſe prévaloir. Mais ſi la dévotion déteſte les abus des aſſemblées & des repréſentations théatrales, elle n'a pas la même horreur pour le poëme dramatique, qui peut être, à le conſidérer en lui-même, de quelque utilité pour les mœurs.

Ce que la tragédie a de plus eſſentiel, c'eſt d'exciter la terreur & la pitié. Ces deux ſentimens n'ont rien de vicieux. Ils ſont même louables lorſqu'un Auteur tragique a ſoin de n'in-

téreſſer les eſprits qu'en faveur de la vertu, & de les effrayer par le châtiment du crime. Mais il faut que l'amour ne paroiſſe pas dans ſon poëme, & que l'ambition & la vengeance n'y ſoient pas repréſentées comme les paſſions des grandes ames. Nos plus fameux Poëtes, & Corneille lui-même ont échoué contre le premier de ces deux écueils, & s'ils ont donné lieu aux Prédicateurs de l'Évangile de s'élever avec plus de force contre un théatre où des maximes ſi funeſtes étoient débitées, & où l'on offroit aux yeux des peintures ſi dangereuſes, ils ſe ſont écartés en même temps de l'exemple des Grecs, qui ont fait d'admirables tragédies, ſans y mêler de l'amour. Il eſt certain néanmoins qu'à n'enviſager que le

but de la tragédie, l'amour exempt des foibleſſes que Racine s'eſt trop plû à décrire, pourroit y entrer quelquefois. Mais c'eſt ici véritablement que la dévotion n'eſt pas d'accord avec les règles du poëme dramatique. Elles admettent l'amour, lorſqu'il peut produire les effets qu'on attend de la tragédie, je veux dire, la terreur & la pitié. La dévotion, dont la première règle eſt de mettre les mœurs en sûreté, retranche abſolument l'amour des pièces dramatiques, quand même il ne ſeroit ni fade ni doucereux.

Il n'en eſt pas de cette paſſion comme de toutes les autres qui peuvent être guéries par un tableau fidèle des fureurs qui les accompagnent, & des maux

dont elles ſont ſuivies. Ainſi la ſaine morale permet d'introduire ſur la ſcène des perſonnages orgueilleux, perfides, cruels, pourvû qu'ils ſoient d'abord repréſentés avec des traits qui les faſſent haïr, que cette haine, ſoûtenue juſqu'à la fin de l'action, ſerve toûjours de correctif aux maximes perverſes qu'on eſt obligé de mettre dans leur bouche pour conſerver leur caractère, qu'on y joigne encore un correctif plus puiſſant dans le contraſte des perſonnes vertueuſes qui attirent ſeules tous les vœux & toute l'admiration, & que la cataſtrophe, favorable à l'innocence, malheureuſe pour le vice, conſole enfin les eſprits des inquiétudes qu'ils ont eues ſur le ſort de l'une, & de l'indignation qu'ils avoient con-

çûe contre l'autre. Mais il y auroit trop de péril à peindre l'amour, même avec toutes ces précautions. En vain attacheroit-on à ſa ſuite les remords, la rage & le déſeſpoir. Cette image, quelque affreuſe qu'elle pût être, ſerviroit moins à inſpirer de l'horreur pour cette paſſion, qu'à montrer ſon empire ſur le cœur humain. Qu'on ne diſe pas qu'au moins l'amour dont l'objet eſt légitime, peut trouver place dans une tragédie ; tout ce qui eſt capable d'allumer dans l'ame un feu dont les ſemences naiſſent avec elle, & dont les progrès peuvent être ſi rapides, eſt directement oppoſé à l'eſprit du Chriſtianiſme. La raiſon ſeule le réprouve ; & ſi Platon vouloit interdire dans ſa république

la lecture des poëmes d'Homère, penſe-t-on qu'il y eût toléré, je ne dis pas les tragédies d'Euripide, mais celles de Racine, beaucoup plus tendres & plus paſſionnées que les tragédies du Poëte grec ?

Tous les ſujets où il entre de l'amour, ſont donc perdus pour le poëme dramatique réformé par la dévotion. Cette perte eſt-elle irréparable, & ne reſte-t-il pas aſſez d'autres ſujets où un Auteur tragique peut déployer toutes les richeſſes de ſon génie ? Je l'ai déjà dit : l'amour s'eſt montré rarement dans les tragédies grecques. Les Athéniens, ce peuple ſi ſavant & ſi poli, pouvoient être remués par d'autres reſſorts que par ceux de cette paſſion, & les Poëtes qu'ils

honoroient de leurs applaudiſſemens, ſavoient les intéreſſer ſans ces tranſports & ſans cette langueur qui ont fait du théatre françois une école ſi pernicieuſe. Racine, le plus coupable ſur ce point de nos tragiques, puiſqu'il eſt le plus ſéduiſant, a été plus perſuadé qu'aucun d'eux que la tragédie n'a pas beſoin de l'amour. Il l'a prouvé lui-même admirablement, & les deux pièces qui ont terminé ſa carrière dramatique, plus ſublimes que ſes autres ouvrages, en ſont-elles moins touchantes parce que l'amour n'y eſt pas ſeulement nommé ? La dévotion la plus rigide avouera ſans peine des tragédies telles qu'Eſther & Athalie. Elle approuvera de même toutes celles dont les ſujets tirés de l'hiſtoire ſainte

ou eccléſiaſtique, ſeront auſſi parfaitement exécutés; & ſi elle ne donne pas les mêmes louanges aux poëmes dramatiques où la religion n'a pas autant de part, elle ſe contentera que la morale en ſoit pure, la peinture modeſte, & l'événement, qui en fait la matière, inſtructif, quoique puiſé dans des ſources moins ſacrées.

Il ſeroit ſans doute plus difficile de faire deſcendre la dévotion juſqu'à l'enjouement & aux plaiſanteries du comique. Commençons par écarter avec indignation toutes les comédies ſatyriques, licentieuſes, impies, fléaux de la ſociété; & diſons enſuite que les comédies les plus innocentes, foibles remèdes contre les vices, ne peuvent corriger que les ridicules,

eſpèce

eſpèce d'imperfections dont le monde eſt plus choqué que des défauts réels, mais que la raiſon pardonne aiſément. Quand il faudroit convenir que le badinage du poëme comique s'accorde mal avec le ſérieux de la religion chrétienne, cet aveu feroit-il beaucoup de tort à la cauſe que nous ſoûtenons ? & la dévotion ſeroit-elle l'ennemie de l'eſprit, pour abandonner la comédie, après s'être réſervé tant d'autres parties plus conſidérables de la littérature ? Après tout, ſi un pareil ouvrage, ſans alarmer la vertu, ſans bleſſer les plus exactes bienſéances, fait rire les honnêtes gens, la dévotion n'eſt pas aſſez farouche pour le condamner. Elle en ſent, elle en goûte la fineſſe & les agrémens.

Et dans le comique, comme dans tous les genres, ce ne ſont pas les talens de l'eſprit qui lui déplaiſent, ce ſont les déſordres & les égaremens de l'eſprit.

Ce principe général nous diſpenſe d'un plus long détail ſur la poëſie. Nous ne pourrions que le répéter à l'égard de l'élégie, de l'églogue, de la fable, de l'épigramme, dont la dévotion adopte les beautés, & dont elle ne rejette que les abus.

La ſatyre, qui a rendu ſi célèbre le nom de quelques Poëtes, mérite cependant un examen particulier. De quel œil la dévotion peut-elle regarder ce genre de poëſie? Il n'eſt pas queſtion de la ſatyre qui noircit les mœurs & attaque la probité des perſonnes.

Nous l'avons déjà réprouvée en parlant de la comédie, & l'on ne s'attend pas que la dévotion tolère des ouvrages que les loix civiles condamnent, & que les Magiſtrats puniſſent. Ceux qui ont entrepris, à l'exemple de Boileau, la défenſe de la ſatyre, n'ont voulu juſtifier que celle qui ſe borne à critiquer des ouvrages & des auteurs. Elle eſt effectivement moins criminelle & moins odieuſe que la ſatyre perſonnelle, & il y a eu ſouvent de l'injuſtice à confondre l'une avec l'autre pour trouver le moyen de perdre ou de réduire au ſilence des cenſeurs importuns. La ſociété, intéreſſée à la réputation des citoyens conſidérés comme tels, n'a pas le même intérêt à la réputa-

tion littéraire des auteurs. Elle peut au contraire ſe réjouir de voir le goût ſe perfectionner par le diſcernement des bons & des mauvais écrits. La ſatyre, telle que Deſpréaux l'a miſe en uſage, n'eſt donc pas condamnable au tribunal des puiſſances ſéculières. Mais eſt-elle innocente au tribunal de la conſcience, & ſelon les principes de la morale chrétienne? M. Arnauld * l'a ſoûtenu, & Boileau s'eſt glorifié de ſon ſuffrage. Mais ce fameux Docteur écrivoit lui-même avec trop d'acreté, pour déſapprouver le ſtyle mordant & cauſtique, &

* Voyez la Lettre de M. Arnauld à M. Perrault, imprimée dans les éditions de Boileau commenté par M. Broſſette.

ſon autorité ne nous perſuadera pas que l'amertume du poëme ſatyrique ſoit conforme à l'eſprit de l'Évangile. Toute ſatyre, quelque mitigée qu'elle ſoit, nomme ceux qu'elle attaque, ou les déſigne par des traits qui ne permettent pas de les méconnoître. Elle veut les couvrir de confuſion, en les immolant à la riſée publique. Ces deux caractères ſont eſſentiels à la ſatyre, & conviennent en effet aux ouvrages de Boileau. Des railleries piquantes, qui laiſſent dans le cœur d'un Écrivain outragé la douleur, le reſſentiment, & quelquefois le déſeſpoir, s'accordent-elles avec la charité chrétienne? Notre religion nous apprend-elle à parler un langage inſultant & moqueur? &

s'il eſt des cas extrêmement rares où elle l'autoriſe, eſt-ce pour un intérêt auſſi léger, dans les vûes du Chriſtianiſme, que celui de la littérature ? Il vaudroit mieux ſans doute laiſſer triompher le mauvais goût, que de s'oppoſer à ſes progrès par des ſatyres qui excitent les haines les plus violentes. C'eſt ainſi que penſe la véritable dévotion, quoiqu'elle approuve d'ailleurs une critique ſage & judicieuſe qui ſait menager, en cenſurant les écrits, la délicateſſe des Écrivains. La malignité ſe rira de ces menagemens qui lui paroîtront ſuperflus. Le libertinage & l'impiété ſe plaindront encore de la gêne où l'on tient l'imagination des Poëtes, en banniſſant de la poëſie tout ce qui peut donner la moindre

atteinte aux bonnes mœurs ou à la religion. Mais la dévotion ne rougit pas de mériter de pareils reproches; & en aſſurant les droits de la vertu & le repos de la ſociété, elle ne craint pas qu'on l'accuſe d'anéantir la poëſie.

La littérature a d'autres parties avec leſquelles la dévotion n'eſt pas moins d'accord qu'avec l'éloquence & la poëſie. Telle eſt la grammaire, dont nous ne parlerons que par rapport à l'étude des langues, étude ſi négligée durant pluſieurs ſiècles, mais que la renaiſſance des lettres dans le quinzième a rendu ſi commune juſqu'à nous. Si cette étude, dont il eſt hors de propos d'expliquer ici les avantages, paroît s'être ralentie depuis quelque temps, du

moins à l'égard des langues ſavantes, s'il eſt à craindre que dans la ſuite elle ne ſe ralentiſſe de plus en plus, & qu'enfin elle ne tombe entièrement, ce n'eſt pas ſans doute à la dévotion qu'il faut imputer cette décadence. C'eſt pluſtôt à un goût moderne auſſi oppoſé à la dévotion qu'à la bonne littérature. Ce goût porte ſur deux objets qui paroiſſent contradictoires, mais que dans notre ſiècle on a trouvé le ſecret de réunir ; le frivole, qu'on aime avec trop d'excès, pour dévorer l'ennui de l'étude des langues ; & une philoſophie ſophiſtique qui donne du mépris pour la ſcience des mots, quoiqu'elle prépare à celle des choſes, & pour la connoiſſance de ce qu'on a écrit & penſé dans les

les ſiècles les plus illuſtres & parmi les nations les plus éclairées. La dévotion, également éloignée de ces deux abus, eſt capable de ſoûtenir le travail le plus épineux, lorſqu'il peut être utile à la religion. Elle ne dédaigne pas de recueillir les penſées & de lire les écrits des anciens. De là ſont nées ces immenſes recherches ſur l'Écriture ſainte. Il falloit, pour en développer la chronologie, la géographie, l'hiſtoire, & en pluſieurs endroits l'intelligence grammaticale, recourir aux ſources, conſulter même les monumens de l'antiquité profane les plus voiſins des temps où les livres ſacrés ont été compoſés. Eût-on pû le faire ſans l'étude des langues ? & la dévotion, qui a tant de zèle

berie, mais la prévention, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, la baſſe adulation, l'aigreur envenimée, la négligence à s'inſtruire des faits, la précipitation dans les jugemens. Si un Hiſtorien peut ſe préſerver de tous ces défauts, c'eſt par les principes de la piété. Elle le met au deſſus de tous les motifs qui pourroient affoiblir en lui l'amour de la vérité. Sans eſpérance, comme ſans crainte, il ne ſait point prodiguer ſes louanges à des perſonnes ou à des actions qui ne les méritent pas. Sans partialité, il rend une égale juſtice à tous ceux dont il fait mention. Sans oſtentation, il préfere un récit ſimple, mais vrai, à une narration plus vive & plus intéreſſante, mais fauſſe ou même douteuſe. Sans amer-

tume, il ne dissimule pas les vices & les crimes publics, mais il n'en parle que lorsque la nécessité l'exige, & il n'ajoûte ni conjectures hardies, ni réflexions malignes, ni déclamations emportées, à ce que racontent des Auteurs contemporains & dignes de foi. Quelle histoire plus sincère & plus véritable que celle qui est écrite dans des vûes si pures & avec des dispositions si chrétiennes !

On dira sans doute que la dévotion fait commettre des fautes très-importantes contre l'exactitude & la fidélité de l'histoire. La dévotion est crédule, & adopte sans beaucoup d'examen les faits miraculeux. Son attachement pour l'Église catholique, grossit à ses yeux le mérite & les vertus de tous

ceux qui l'ont défendue ; & ſa haine pour l'héréſie ne lui laiſſe appercevoir que des défauts, ſans aucune qualité eſtimable, dans les hérétiques & dans leurs adhérans. Trompée la premiè-re, elle travaille à ſéduire ſes lecteurs, & ſe flatte de rendre un ſervice à Dieu, en perpé-tuant dans la poſtérité les er-reurs dont elle eſt préoccupée.

Nier ces erreurs, ou s'opi-niâtrer à les ſoûtenir, ce ſeroit mériter le reproche qu'on fait à la dévotion. Il n'eſt que trop vrai qu'un zèle dépourvû de ſcience ou de jugement, mêlé des imperfections que la piété ne détruit pas toûjours, a rem-pli pluſieurs de nos hiſtoires de fables abſurdes, d'imputations haſardées, d'éloges faux ou exagerés. Mais les Ecrivains

qui ſont tombés dans ces défauts, n'ont pas moins péché contre les loix de la dévotion que contre celles de l'hiſtoire.

La vraie piété, pleine de reſpect pour les miracles, ne les raconte qu'après s'en être aſſurée par d'exactes recherches, de crainte que le mélange des prodiges faux ou incertains ne faſſe douter des véritables. Elle garde un juſte milieu entre la crédulité outrée & la critique téméraire, ne voulant point éblouir des lecteurs ignorans par un merveilleux où la vrai-ſemblance & la vérité manquent, ni s'attirer l'eſtime des prétendus eſprits forts par ſa hardieſſe à révoquer en doute les miracles les mieux atteſtés.

Nos Hiſtoriens auroient la même équité dans les portraits

qu'ils tracent des ennemis & des défenſeurs de l'Égliſe, ſi la véritable piété conduiſoit toûjours leur pinceau. Ils comprendroient alors qu'une partialité manifeſte bleſſe la juſtice, contredit la vérité, nuit à leur cauſe auprès des lecteurs judicieux. Il faut ſavoir avouer les torts de ceux qui ont ſervi l'Égliſe. Il faut auſſi reconnoître les vertus morales & les talens diſtingués de ceux qui ont eu le malheur de la combattre; non qu'un Hiſtorien, pour acquérir la confiance du public, doive affecter une coupable neutralité entre l'Égliſe & les ſectes ſchiſmatiques, entre l'erreur & la foi. Qu'il déclare d'abord ſa créance; il y eſt obligé. Mais qu'après cette déclaration préciſe ſur le dogme,

il tienne, en parlant des personnes, la balance si droite, que la vérité seule la fasse pencher, & jamais l'intérêt de son parti. Malgré cette modération il n'évitera pas la censure des lecteurs prévenus, qui ne pourront lui pardonner ni son aversion pour leur doctrine, ni la sincérité avec laquelle il en aura peint les inventeurs & les principaux partisans. Il déplaira peut-être par le même côté à des Catholiques vainement scrupuleux, qui ne connoissent ni les loix de l'histoire, ni les véritables intérêts de la religion. Les suffrages qu'il obtiendra le dédommageront d'une approbation qu'il n'eût pû mériter qu'aux dépens de la foi qu'il professe comme catholique, ou de l'intégrité qu'on lui demande

comme hiſtorien. Il aura du moins pour lui le témoignage de ſa conſcience, ſupérieur à tous les jugemens des hommes, & la ſatisfaction de n'avoir employé que la vérité en faveur d'une religion implacable ennemie du menſonge.

Il ne faut pas quitter le genre hiſtorique ſans dire un mot des romans, qui racontent comme l'hiſtoire, mais qui ne racontent que des fictions. Le ſeul défaut de vérité dans les faits ne rendroit pas ces ouvrages odieux à la dévotion. Rien de plus innocent que de ſuppoſer; pour l'inſtruction des hommes, des perſonnages qui n'ont jamais exiſté, ou de prêter, dans la même vûe, des avantures imaginaires à des perſonnages réels. Je ne dirai pas, comme

quelques-uns l'ont crû, que Moïſe a donné un exemple de ce genre d'inſtruction dans le livre de Job, dont il n'a inventé le nom & décrit les ſouffrances que pour conſoler les Iſraëlites errans dans le déſert. C'eſt une opinion condamnable par ſa témérité, & manifeſtement contraire à différens textes de l'Écriture. Mais l'on ſait d'ailleurs que les fictions & les paraboles étoient familières aux Orientaux, qu'elles étoient ſurtout en uſage chez le peuple Juif, & c'eſt ſans doute une des raiſons qui engagea Jeſus-Chriſt à ſe ſervir de cette voie pour enſeigner ſes plus importantes vérités. Les exemples inſtruiſent mieux que les préceptes; & comme l'hiſtoire ne fournit pas toûjours les modelles qu'on

voudroit repréſenter, il eſt permis, il eſt même très-utile de faire des portraits d'imagination lorſqu'on ne peut pas peindre d'après nature.

Des fictions qui ne peuvent tromper perſonne, ſont exemptes de menſonge, & ce n'eſt pas auſſi le reproche que la dévotion fait aux romans. Elle cenſure dans ce ouvrages des vices plus réels & plus pernicieux. Elle ne peut ſouffrir qu'on s'attache à des lectures qui n'apprennent rien de ſolide, & qui ne ſervent qu'à inſpirer de criminelles paſſions, ou à remplir dans une vie oiſive les vuides que laiſſent les plaiſirs. L'amour eſt pour elle un objet d'horreur dans la tragédie; elle n'a garde de l'approuver dans les romans, qui ſans avoir les

beautés de quelques-uns des poëmes tragiques où regne la tendresse, sont encore plus dangereux pour les mœurs.

Mais en proscrivant les romans, la dévotion fait-elle quelque tort à la république des lettres ? Elle lui rendroit au contraire un service essentiel, si elle avoit assez de pouvoir sur les hommes pour les désabuser de ces mépriſables ouvrages. Le bon goût y gagneroit autant que la pureté des mœurs. Les vrais amateurs des lettres verroient avec plaisir tomber de frivoles productions qui ne supposent dans leurs auteurs ni génie ni savoir, & qui tiennent lieu, pour plusieurs de ceux qui les lisent, de lectures plus intéressantes. On sait le jugement sévère que Boileau, par les seuls principes de la criti-

que, a porté ſur les romans. Ceux qui de nos jours inondent le public, ne reſſemblent pas, à la vérité, aux romans décriés par cet illuſtre Poëte ; mais pour être moins inſipides & moins ridicules, ils n'en ſont pas plus propres à former l'eſprit & le cœur.

C'eſt une tache pour la littérature françoiſe que ce nombre prodigieux de romans dont l'uniformité, pour ne point parler des autres défauts, n'a pû encore dégoûter notre nation. Rien ne prouve mieux combien on eſt éloigné de cette force & de cette délicateſſe de raiſon dont on ſe pique aujourd'hui. Tandis qu'on mépriſe la dévotion comme incompatible avec l'eſprit des belles lettres, on avilit la littérature par une folle paſſion pour des ouvrages

que condamne la dévotion. Il ſeroit aiſé de montrer que plus on fait gloire de la mépriſer par ſyſtème, plus on s'écarte des vrais principes de la littérature. C'eſt au moins ce que l'expérience vérifie parmi nous. Cette philoſophie moderne, bien différente du Cartéſianiſme, déjà trop vieux, & d'ailleurs trop chrétien pour elle, cette même philoſophie qui raiſonne avec tant de liberté ſur les choſes les plus ſacrées, ne reſpecte pas davantage les précieux monumens de l'antiquité profane. Elle ne traite guères mieux la pluſpart des Écrivains célèbres qui nous ont immédiatement précédés, & notre ſiècle, qui ſe croit ſi éclairé, marche d'un pas égal vers l'ignorance & vers l'irréligion.

## *L'ESPRIT DES SCIENCES.*

L'OBJET des ſciences eſt de découvrir la vérité par la voie du raiſonnement. Mais comme il y a pluſieurs ordres de vérités, toutes les ſciences ne ſe reſſemblent pas. Les mathématiques, qui par la certitude & la clarté de leurs démonſtrations ont retenu le nom générique des *ſciences**, conſidèrent la grandeur, ſoit ſous les ſignes généraux de l'algèbre, ſoit dans les nombres que l'arithmétique calcule, ſoit dans

* Le verbe grec qui eſt la racine du nom *mathématique*, ſignifie *apprendre*.

les

les trois dimenſions de l'étendue que meſure la géometrie. La logique, qui dirige les opérations de l'eſprit, nous apprend à mettre de la préciſion & de la netteté dans nos idées, à les comparer enſemble, à tirer de nos principes des conſéquences juſtes, à remonter par une méthode exacte juſqu'aux premières connoiſſances, ou à deſcendre aux plus éloignées. La métaphyſique, uniquement occupée des êtres intellectuels, approfondit, autant que la raiſon peut le permettre, la nature de Dieu & celle des eſprits. La phyſique, moins abſtraite, étudie les propriétés de la matière, examine la ſituation des corps céleſtes & les mouvemens des planètes, explique les cauſes des effets qu'elle obſerve dans

l'univers. La morale distingue par des règles invariables les bonnes des mauvaises actions. Enfin la théologie, éclairée par la révélation, sépare le dogme catholique des erreurs proscrites & des opinions permises.

Toutes ces sciences, quoique différentes les unes des autres, conviennent en trois choses qui paroissent incompatibles avec la dévotion. Elles occupent un temps que des œuvres saintes & de pieux exercices rempliroient plus utilement pour le salut. Elles absorbent toute l'attention de l'esprit, & dessèchent le cœur ; double obstacle à la prière & à la méditation des vérités chrétiennes. Elles servent de pâture à l'orgueil & à la vanité.

Il est vrai que la dévotion

compte parmi ſes principaux devoirs le bon uſage du temps, & que ſes momens les plus précieux ſont ceux qu'elle emploie directement au culte de Dieu & au ſervice du prochain. Mais peut-elle regarder comme perdu un temps conſacré à l'étude des ſciences ? Cette étude eſt quelquefois un devoir pour elle, & c'eſt au moins de tous les délaſſemens qu'il eſt permis de mêler à des occupations indiſpenſables, le plus légitime & le plus conforme à l'eſprit de la dévotion.

Il y a des conditions dans le monde qui obligent ceux qui les ont embraſſées de s'appliquer aux ſciences même naturelles, ſoit pour les enſeigner, ſoit pour rendre à la ſociété les ſervices qu'elle attend d'eux.

Dès-lors la phyſique & les mathématiques, celles de toutes les ſciences qui ont rapport plus éloigné à la religion, peuvent être étudiées par un principe de piété, & les momens qu'on y emploie, ſanctifiés par des vûes chrétiennes. Indépendamment de cette obligation, qui peut blâmer, dans les règles du Chriſtianiſme, des hommes libres de tout autre engagement, & qu'un goût & des talens particuliers ont déterminés à l'étude de quelqu'une de ces ſciences? Ils ont ſuivi un penchant qu'ils ont été en droit de regarder comme une marque de la vocation du ciel, avec d'autant plus de fondement, qu'aucune raiſon ne les détournoit d'un travail innocent en lui-même, & qui pouvoit de-

venir utile. S'ils ont sû joindre à cette étude une piété solide, s'il ont fidèlement rempli tous les devoirs de la religion, croit-on qu'ils puissent se reprocher le temps qu'ils ont donné aux sciences ? On n'a pas besoin de ces détours à l'égard de la théologie. C'est une science trop sacrée, pour qu'elle soit étrangère à la dévotion. Méditer les divines Écritures, lire les décrets des Conciles, consulter les ouvrages des Pères, & puiser dans des sources si respectables la connoissance des vérités révelées, ce n'est pas assurément dérober à la piété un temps qu'elle pourroit mieux employer. Ceux surtout dont il est écrit que * *leurs lèvres sont*

* *Labia Sacerdotis custodient scien-*

*dépositaires de la science*, s'acquittent par cette étude d'une obligation essentielle de leur état; & ils auroient de bien fausses idées de la dévotion, s'ils pensoient qu'elle pût leur prescrire un autre usage de leur temps plus méritoire pour l'éternité.

Cessons de considérer l'étude des sciences comme un devoir. La dévotion regretteroit-elle le temps que cette étude emporte, quand ce ne seroit qu'une diversion aux travaux extérieurs ou aux soins tumultueux de certains états ? La dévotion ne condamne pas les délassemens. Elle les ordonne même, pour reprendre ensuite avec plus de zèle & d'activité des occupa-

---

*tionm, & legem requirent ex ore ejus.* Malach. 2. 7.

tions qui deviendroient insoûtenables, si elles n'étoient jamais interrompues. Elle auroit de l'indulgence pour de simples amusemens, renfermés néanmoins dans les bornes de la raison & de la vertu. Combien plus doit-elle approuver des études également instructives & agréables, qui rempliſſent les intervalles des affaires & des devoirs. L'amour déréglé des plaisirs & les intrigues de l'ambition laiſſent ordinairement peu de loisir, comme peu de goût, pour les sciences. Mais il n'en est pas ainsi de la dévotion sagement avare de son temps & affranchie de l'esclavage des passions. Une vie sérieuse & une application continuelle lui menagent au milieu des embarras de sa profession

erche pas à
les connoiſ-
end pas d'un
ractère. On
nt d'un Ma-
éral d'armée,
ſe rendroient
qu'inutiles,
t tout leur
ches étrangè-
tion. Ce n'eſt
iteſſe à la dé-
quelquefois
émeſuré pour
ines. C'eſt ſa-
r de l'ordre :
dans les mê-
, & tout ce
r à la dévo-
re avec juſti-
défenſe aux
s par état à
céleſtes.

& des exercices du Chriſtianiſme un temps aſſez long pour orner & pour enrichir ſon eſprit.

Tout ce qu'on peut conclurre de cette première remarque, c'eſt qu'il y a des perſonnes à qui la dévotion ne permet pas de s'adonner uniquement & de ſe livrer ſans réſerve aux ſciences naturelles. Un Prêtre qui paſſeroit ſa vie à réſoudre des problèmes d'algèbre & de géometrie, à faire & à expliquer des expériences de phyſique, ſeroit ſans doute inexcuſable. Son état l'appelle à des études plus intéreſſantes & à de plus ſaintes occupations. Il leur doit la principale partie de ſon tems, & ſi les heures qui lui reſtent ſont employées à d'autres travaux, il eſt encore de la bienſéance

ſéance qu'il ne cherche pas à ſe diſtinguer par des connoiſſances qu'on n'attend pas d'un homme de ſon caractère. On en peut dire autant d'un Magiſtrat, d'un Général d'armée, d'un Miniſtre, qui ſe rendroient auſſi mépriſables qu'inutiles, s'ils conſumoient tout leur temps en recherches étrangères à leur deſtination. Ce n'eſt donc pas une petiteſſe à la dévotion d'interdire quelquefois un attachement démeſuré pour les ſciences humaines. C'eſt ſageſſe, c'eſt amour de l'ordre : la raiſon l'interdit dans les mêmes circonſtances, & tout ce qui eſt particulier à la dévotion, c'eſt d'en faire avec juſtice une plus ſévère défenſe aux perſonnes engagées par état à l'étude des vérités céleſtes.

La ſeconde obſervation n'eſt pas plus déciſive. Les ſciences, dit-on, par leur sèchereſſe, ôtent à la piété ſes ſentimens les plus tendres & les plus affectueux. Elles rendent ceux qui les cultivent, diſtraits ſur toute autre matière, & par conſéquent incapables de donner aux exercices du Chriſtianiſme l'attention qu'ils méritent.

Si ce dégoût pour la prière & pour la méditation des vérités chrétiennes étoit un effet naturel de l'étude des ſciences, ſi même il en étoit inſéparable, la dévotion, je l'avoue, ſeroit leur ennemie. Mais ne rejetons pas ſur les ſciences le défaut de quelques Savans. S'ils tirent de leurs lectures & de leurs réflexions le fruit qu'elles doivent produire, elles leur ap-

prendront la foiblesse de l'esprit humain, la vaste capacité du cœur & cependant son indigence, le néant de tous les êtres créés, le besoin continuel de recourir à un être suprême qui seul peut dissiper nos ténèbres, soulager nos besoins, & fixer nos desirs. De telles pensées, que l'étude des sciences présente sans cesse, sont-elles opposées aux sentimens de la plus vive & de la plus ardente piété ? Est-ce la faute des sciences, si les Savans ne sont pas aussi touchés de ces pensées qu'ils devroient l'être, & si plus éclairés que le reste des hommes, détachés ordinairement des plaisirs qu'on aime dans le monde, ils ne sentent pas combien la connoissance de Dieu & celles d'eux-mêmes l'empor-

tent ſur toutes les autres ?

On ſe retranche ſur la sèchereſſe que les ſciences mettent dans le cœur. Mais il faudra dire, en ſuivant ce principe, qu'un Savant n'eſt ſuſceptible d'aucune tendreſſe, & qu'il l'eſt auſſi peu de celle que la nature, l'amitié, la compaſſion inſpirent, que de celle que fait naître la dévotion ; conſéquence manifeſtement outrée, démentie par l'expérience, & qui ſeule fait connoître la fauſſeté du principe. Un Savant peut être ami, père, époux, citoyen, tendrement attaché à tout ce qu'il doit aimer. Il peut être d'autant plus ſenſible aux calamités publiques & particulières, qu'il comprend mieux que perſonne cette admirable vérité, qu'*étant homme, rien de ce*

*qui intéresse l'humanité ne lui est étranger**. Pourquoi les sciences étoufferoient-elles dans son cœur les mêmes sentimens à l'égard de Dieu ? Pourquoi lui feroient-elles oublier tout ce qu'il lui doit & tout ce qu'il en espère ? Pourquoi tariroient-elles la source des larmes que la vûe de ses propres misères, & celle des maux de l'Église, doivent lui faire répandre ? Saint Jerôme, parmi les épines de la langue hébraïque, qu'il apprenoit avec des travaux infinis, a sû conserver cette dévotion, austère à la vérité, mais cependant si pleine d'onction. L'étude des sciences n'est pas plus sèche que celle des lan-

* *Homo sum, humani nihil à me à me alienum puto.* Terent.

gues. Ce n'eſt donc pas dans les ſciences même, c'eſt dans la manière de les étudier qu'il faut chercher la véritable cauſe de l'indévotion qui n'eſt malheureuſement que trop commune parmi les Savans. Une frivole & inſatiable curioſité, une paſſion extrême pour l'étude qui fait négliger les devoirs de la religion ; voilà ce qui deſsèche, ou pluſtôt ce qui endurcit leur cœur. Que la dévotion corrige ces défauts, qu'elle leur apprenne à ſe propoſer dans leurs recherches des fins plus nobles que celles de connoître & d'être connus, qu'elle modère l'excès de leurs travaux, en les interrompant à propos par l'étude & par la pratique de la loi divine, ils n'en feront alors que plus de

progrès dans les sciences, & ils sauront allier des choses qui ne sont incompatibles que par un vice ou de l'esprit ou du cœur.

Mais quel moyen, ajoûte-t-on, de s'appliquer à la prière, de méditer attentivement l'Évangile, avec un esprit occupé des sciences ? Je pourrois demander aussi, quel moyen de prier, de lire, de réfléchir, au milieu d'une vie active & continuellement agitée, telle que la mènent ceux qui portent le poids du ministère ecclésiastique, ou ceux qui se dévouent aux œuvres de miséricorde & de charité ? Faudra-t-il renoncer à des occupations si salutaires, ou au culte intérieur que nous devons à Dieu ? Telle est la foiblesse de l'homme. Incapable ici bas d'une persévé-

rance continuelle dans la prière, ce n'eſt encore qu'avec peine qu'il peut captiver ſon imagination durant les momens qu'il deſtine à ce devoir indiſpenſable. Les travaux qui ont précédé, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, ramènent alors des penſées qui détournent ſon attention. Plus il s'eſt attaché aux occupations précédentes, plus il a lieu de craindre de les retrouver dans la prière, & j'avoue que par cette raiſon les ſciences qui laiſſent dans l'eſprit des traces plus fortes, doivent occaſionner de plus longues & de plus fréquentes diſtractions. Mais ces penſées étrangères, quelque importunes qu'elles puiſſent être, n'entraînent pas néceſſairement la volonté. Elles ne la contraignent

pas à quitter malgré elle un exercice qui fait tout à la fois ſa conſolation & ſa force. L'habitude de les combattre en diminue peu à peu le nombre, en affoiblit & en prévient l'importunité. Un cœur vivement touché commande enfin à l'eſprit & à l'imagination, & il ne trouve plus dans ſes occupations ordinaires, pourvû qu'elles ſoient dans l'ordre de la providence, les mêmes obſtacles au recueillement & à la prière. On ne peut trop le redire, c'eſt la manière d'étudier les ſciences qui ſeule les rapproche ou les éloigne de la dévotion. Un homme qui a commencé & qui continue cette étude par de pieux motifs, peut être le plus ſubtil Dialecticien, le Métaphyſicien le plus

profond, &, s'il eſt néceſſaire, le Phyſicien & le Mathématicien le plus conſommé, ſans rien perdre, à l'exemple de ſaint Thomas, de ſa ferveur dans la prière, & de ſon application à méditer les vérités chrétiennes.

On remarque dans l'étude des ſciences un troiſième inconvénient plus odieux à la dévotion que les deux premiers. C'eſt la tentation de l'orgueil & de la vanité. Mais cette tentation eſt-elle prochaine, eſt-elle invincible ? Eſt-elle prochaine ? vient-elle directement des ſciences ? Eſt-elle invincible ? la religion & les ſciences elles-mêmes ne prêtent-elles pas des armes pour la réprouver ?

Si la dévotion proſcrivoit inexorablement tout ce qui eſt

joint par accident à quelque tentation, il faudroit qu'elle commençât par ce qu'il y a de plus ſaint, de plus important & de plus néceſſaire. Le ſervice & le ſoulagement des pauvres, des infirmes, des priſonniers, attirent des applaudiſſemens, & de plus engagent dans une diſſipation qui fait gêmir la piété. Elle ſe concentrera donc en elle-même pour ſe garantir de tous les dangers, dans le repos & l'obſcurité de la ſolitude. Les fonctions du miniſtère ſacré ont encore ce double inconvénient, & l'adminiſtration de la pénitence en ajoûte un troiſième par les épreuves où elle met quelquefois la vertu d'un Confeſſeur. N'y aura-t-il donc plus ni diſpenſateurs de la parole, ni mi-

niſtres de la réconciliation ?

La vraie & ſolide dévotion ne rejette pas à cauſe des abus ce qui eſt bon & utile par ſoi-même. Il n'eſt pas eſſentiel aux ſciences de flatter & de nourrir l'amour propre. Tout l'effet qu'elles produiſent par leur nature, eſt d'éclairer l'eſprit. Voilà ce qui rend les ſciences chères à la dévotion. Elle ne leur impute pas l'abus que les Savans font de leurs lumières par l'enflure & par la préſomption. Elle ſait que la dépravation du cœur humain eſt l'unique principe de cet abus, & pour ſouſtraire à l'orgueil une pâture qui ſeroit facilement remplacée, elle n'a garde de priver la religion & la ſociété du ſecours qu'elles reçoivent des ſciences.

La dévotion n'eſt donc pas aſſez injuſte pour faire un crime aux ſciences de la vanité de pluſieurs Savans. Elle eſt perſuadée qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter ce piège, & de concilier les ſentimens de la modeſtie & de l'humilité chrétiennes avec les plus ſublimes connoiſſances. Quelque opinion qu'ils euſſent de leur ſavoir, l'Évangile leur apprenoit que le mérite conſiſte, non à connoître, mais à pratiquer ; que Dieu ne jugera les hommes que ſur l'accompliſſement de la loi ; & que ſi les connoiſſances entrent dans ce jugement, ce ne ſera que pour être la matière d'un compte plus rigoureux, & pour aggraver la condamnation du ſerviteur infidèle, d'autant plus coupable, qu'il aura été

plus instruit. Ces motifs, & beaucoup d'autres qu'il est inutile d'ajoûter, suffisoient pour humilier ces Savans présomptueux. Les sciences, regardées dans ce point de vûe, sont plûtôt un sujet de frayeur que de confiance & de joie. Mais l'idée que ces Savans avoient de leurs lumières, étoit-elle bien juste? Devoient-ils en effet se croire si éclairés, & avoient-ils besoin du christianisme pour comprendre les bornes de leur esprit & la médiocrité de leurs connoissances? Les vrais Savans, autant que les hommes peuvent l'être, sont convaincus que tout ce qu'ils savent, n'est rien au prix de ce qu'ils ignorent. Plus ils avancent, plus ils découvrent d'immenses contrées, ou leur vûe se con-

fond, & qu'il leur eſt impoſſible de parcourir. D'ailleurs le peu qu'ils ont appris, leur a coûté des peines & des fatigues inexprimables. Eſt-ce là de quoi s'énorgueillir ? & l'étude des ſciences, avec de telles réflexions, loin de ſervir d'aliment à la vanité, n'en eſt-elle pas au contraire le remède ?

Les obſtacles extérieurs qui ſembloient devoir éloigner la dévotion de l'étude des ſciences, ſont levés. Eſt-il auſſi facile, en examinant les ſciences de plus près, & dans ce qu'elles ont de plus intime, de les réconcilier avec la dévotion ? Ce nouvel examen demande quelque détail ſur chacune des ſciences que nous avons nommées.

Les mathématiques n'admet-

tent que des idées claires & des preuves qui ne ſouffrent ni replique ni objection. Si elles emploient un *terme*, elles commencent par le définir, à moins qu'il ne ſoit ſi ſimple, qu'on l'obſcurciroit en le définiſſant. Si elles poſent des *axiomes*, ce ſont des principes ſi lumineux, que la vérité s'en fait d'abord ſentir à toute perſonne raiſonnable, comme ſont ceux-ci: *Le tout eſt plus grand que la partie: Si de deux choſes égales on ôte des parties égales, les reſtes ſont égaux.* Si elles ſont des *demandes*, ce ſont des propoſitions qui ſans avoir l'évidence des axiomes, ne ſont pas moins inconteſtables, & n'ont pas même beſoin de preuves pour quiconque les comprend. Telle eſt par exemple celle-ci: *La ligne droite*

*droite eſt la plus courte de toutes celles qui peuvent ſe tirer entre deux points.* Si elles avancent des *théorèmes*, elles les établiſſent par des démonſtrations convaincantes. Si elles déduiſent des *corollaires*, elles les lient aux théorèmes dont ils dépendent, par un enchaînement qu'il n'eſt pas poſſible de rompre. De tout cela ſe forme un corps de doctrine où tout eſt certain, ſans aucun mélange d'erreur, ni même de doute; & l'on pourroit dire que cette ſcience eſt le triomphe de la raiſon humaine, s'il n'étoit d'ailleurs bien humiliant pour elle de ne découvrir la vérité avec tant d'évidence, que dans une matière qui n'intéreſſe ni les devoirs ni le bonheur de l'homme.

Lorſqu'un eſprit accoûtumé à la certitude & à la clarté des mathématiques, paſſe à l'étude de la religion chrétienne, il trouve un pays tout différent de celui qu'il vient de quitter. Ici on ne fait aucun pas que guidé par une lumière éclatante, là au contraire on marche dans les ténèbres; ici on ne rencontre point de contradictions, là on eſt ſouvent arrêté par les difficultés inſéparables des myſtères, & par celles que ſuggère l'incrédulité. Dans les mathématiques on ne propoſe de recevoir que ce qui eſt évident par ſoi-même, ou évidemment prouvé; dans la religion on oblige de croire ce qu'on ne peut concevoir. Comment accorder des méthodes ſi oppoſées? Comment une ſcience qui

donne tout au raisonnement, peut-elle n'être pas suspecte à la dévotion, dont la règle inviolable est de se soûmettre à l'autorité ?

La dévotion seroit sans doute alarmée d'une méthode qui voudroit traiter les dogmes de la foi comme les théorèmes de géometrie, qui n'admettroit d'autre certitude que celle des mathématiques, & qui rejetteroit sans autre examen tout ce qui est incompréhensible à la raison. Mais qu'on distingue les objets, & qu'on fasse de chaque méthode l'usage qui convient séparément à l'une & à l'autre, la religion & les mathématiques se réuniront aisément, & la dévotion n'aura plus d'ombrages sur cette science. Il y auroit de la folie à vouloir douter

de tout ce qui n'eſt pas géométriquement démontré. La ſociété ſe détruiroit, ſi l'on ne ſe contentoit pas en mille occaſions de l'évidence morale, auſſi perſuaſive dans ſon genre, auſſi éloignée du faux, que l'évidence géométrique. Un Mathématicien judicieux ſait en quoi ces deux évidences different, les met chacune dans leur place naturelle, & ne ſe tient pas plus aſſuré que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, que de l'exiſtence de Rome, quoique ces deux vérités ne ſoient pas appuyées ſur la même eſpèce de preuves.

Ce Mathématicien ne ſera point ſurpris de ne pas trouver dans l'étude de la religion la certitude & la clarté des mathématiques. Il ne l'y cherche

pas, & parce qu'elle y manque, il n'en a pas moins de respect & d'attachement pour la foi. S'il a toûjours été conduit, en étudiant la science qu'il aimoit, par une lumière éclatante, il marche sans inquiétude à la clarté sombre, mais infaillible, du flambeau de la révélation; & des ténèbres qui doivent être dissipées par la lumière de l'essence divine, lui sont plus précieuses que l'évidence de quelques vérités naturelles qui ne peuvent le rendre heureux. Il n'avoit point dans les mathématiques d'objection à résoudre; mais les difficultés des mystères, & celles que forment les incrédules, ne l'abattent pas. Il voit clairement la source de ces difficultés dans les bornes de la raison, dans le dérèglement

du cœur, & il ne conclut rien contre une religion auſſi ſublime dans ſes dogmes, auſſi rigide dans ſa morale que le chriſtianiſme, de l'acquieſcement univerſel qu'on donne à des vérités proportionnées à notre intelligence, & que perſonne n'a intérêt de combattre. Il a d'ailleurs une réponſe générale à toutes ces difficultés dans l'autorité de Dieu, qui a parlé. Il ne lui en faut pas davantage pour mépriſer les objections des incrédules, quoiqu'il ne puiſſe pas toûjours en démontrer poſitivement la foibleſſe.

Il n'eſt pas plus rebuté de l'obligation que lui impoſe la foi chrétienne de croire ce qu'il ne conçoit pas. Il eût ſans doute rejeté avec dédain cette loi impérieuſe, ſi elle fût éma-

née d'une école de Philosophe. Des hommes, quelque éclairés qu'ils soient, ne peuvent pas exercer sur la raison humaine un empire si absolu ; & dans une science purement naturelle on n'a droit de persuader que ce que l'on prouve par des raisons claires. C'est aussi la condition que rempliſſent parfaitement les mathématiques ; mais il seroit injuste de l'exiger du christianisme. Tout ce qu'on doit desirer, c'est qu'il se rende évidemment croyable par des motifs qui démontrent la vérité de la révélation. Voilà où l'évidence morale tient lieu de l'évidence géométrique. Mais cette évidence ne porte que sur les preuves de la révélation, non sur la doctrine même révelée. C'en est assez pour qui-

conque connoît le véritable uſage de la raiſon ; & plus un Mathématicien a perfectionné la ſienne par de profondes réflexions, plus il doit être content du chriſtianiſme, qui ne lui propoſe des dogmes incompréhenſibles, qu'après avoir mis ſous ſes yeux des faits inconteſtables.

Il n'a pas beſoin de chercher hors de la ſcience qu'il étudie, des preuves de la foibleſſe de l'eſprit humain, & de la néceſſité de croire des vérités qui paroiſſent ſe contredire. La géométrie fournit une démonſtration de la diviſibilité de l'étendue à l'infini dans cette propoſition : *La diagonale d'un quarré eſt incommenſurable avec l'un des côtés.* Il eſt évident que ſi ces deux lignes étoient compoſées

posées de points indivisibles, ces points feroient entre elles une mesure commune ; & comme il est démontré qu'elles ne peuvent en avoir, il l'est également que les points indivisibles sont chimériques, & que toute partie de l'étendue peut se diviser à l'infini. Comment concilier cette démonstration avec cette autre proposition qui n'est pas moins clairement démontrée : *En supposant une ligne droite qui touche la circonférence d'un cercle, il est impossible qu'une autre ligne droite tirée du point de contingence, passe entre la tangente & la circonférence, & il faut nécessairement que cette ligne entre dans le cercle, ou qu'elle traverse la tangente ?* Qui peut comprendre qu'un espace divisible à l'infini, tel qu'est celui

qui ſe trouve entre la circonférence & la tangente, ne puiſſe contenir une ſeule ligne droite ? Voilà pour un Mathématicien le terme de la raiſon humaine. Contraint d'admettre chacune de ces propoſitions en particulier, il chercheroit inutilement le lien qui les unit. Combien de problèmes dont la ſolution ſe refuſe à ſes recherches les plus empreſſées ? Il reſpecte ſouvent malgré lui l'obſcurité impénétrable d'une ſcience qui eſt du reſſort de la raiſon. Peut-il ſe plaindre que pour des vérités d'un ordre ſupérieur on lui demande le ſacrifice de ſes lumières, & l'humble aveu de ſon ignorance ?

Tel eſt l'uſage que la dévotion peut faire des mathémati-

ques pour s'affermir dans la foi. Elle pourroit tirer le même avantage des autres sciences humaines où la raison voit encore moins clair que dans les mathématiques. Mais il semble que cette différence met entre elles & la piété une autre espèce d'opposition. Des sciences fécondes en systèmes problématiques & en disputes interminables, ne sont-elles pas plus incompatibles avec la foi, dont le caractère est d'être simple & immobile, qu'une science où la vérité se montre sans nuages ? Qu'on ouvre les livres des Philosophes, qu'on entre dans leurs écoles ; on les trouvera divisés sur une infinité de questions. Les preuves des uns sont des objections pour les autres. Ce qui est faux & insoûtenable

pour ceux-ci, eſt pour ceux-là certain & inconteſtable. Une dévotion ſoûmiſe & docile dans ſa croyance, peut-elle s'accommoder de ces guerres philoſophiques, où l'on ſe livre des combats éternels, où chacun s'attribue la victoire, où il n'y a ni juge ni médiateur qui puiſſe mettre les combattans d'accord, ou déſarmer ceux qui devroient s'avouer vaincus ?

Chaque ſcience a ſon écueil. Celui des ſciences qu'on enſeigne dans nos écoles, eſt un eſprit de chicane & de ſubtilité pointilleuſe. On rapporte quelquefois de ces études mal digérées l'envie, auſſi-bien que la facilité, de diſputer ſur tout. Avec ce déplorable talent on a toûjours des argumens prêts contre quelque propoſition que

ce puisse être ; & c'est moins alors l'éclaircissement de la vérité qu'on cherche, que l'embarras de son adversaire, & une sorte de triomphe dont on devroit être humilié, si l'on se rendoit justice. Car quoi de plus honteux que de savoir embrouiller les matières ! Et si le titre de *Jupiter assemble nues* * a eu de quoi flatter Bayle, un esprit raisonnable ne doit-il pas faire consister sa gloire à écarter les ombres, & à mettre la vérité dans tout son jour ? De la même source naissent une opiniâtreté indomptable & un zèle fanatique pour des opinions de philosophie, ou pour

* C'est l'épithète qu'Homère donne ordinairement à Jupiter, & que Bayle s'appliquoit à lui-même.

des dogmes qui n'appartiennent pas à la foi. On s'échauffe, on s'emporte dans des diſputes qui ne devroient avoir pour but que de s'inſtruire ſoi-même, ou de détromper ceux qu'on croit dans l'erreur ; & les intérêts les plus chers n'enfantent pas des haines ſi vives & ſi durables que des ſyſtèmes qui partagent les Savans.

Comment la dévotion pourroit-elle goûter ce que le bon ſens & l'amour de la vérité condamnent ? Elle qui pleine de douceur & d'humilité, loin de s'exhaler en injures atroces contre les partiſans d'une doctrine indifférente pour le ſalut, réfute ſans animoſité les erreurs les plus pernicieuſes : elle qui écoute avec attention & avec patience les raiſons qu'on lui

allègue, diſpoſée à s'y rendre, dès qu'elles lui paroîtront convaincantes, & à renoncer à ſes ſentimens particuliers, ſi l'on en prouve la fauſſeté.

On ſe ſouvient ſans doute que je conſidère la dévotion telle qu'elle eſt en elle-même, non telle qu'on la voit en certaines perſonnes qui en ignorent l'eſprit, quoiqu'elles faſſent profeſſion de ſuivre ſes loix. Une des foibleſſes les plus ordinaires de ces demi-dévots, eſt l'entêtement déguiſé ſous le nom de fermeté. Incapables de céder à la raiſon & à l'autorité, ils ſoûtiennent des abſurdités manifeſtes, pluſtôt que d'avouer qu'ils ſe ſont trompés, auſſi prévenus pour leurs propres idées, qu'oppoſés à celles des autres, à qui ils ne par-

donneroient pas les plus légères mépriſes, & dont ils conteſtent quelquefois les ſentimens les mieux fondés, par l'habitude où ils ſont de contredire tout ce qu'ils entendent. La vraie dévotion, inſtruite par l'exemple & par les leçons de ſaint Paul, rejette cet eſprit de diſpute & de *contention*, comme contraire *à la coûtume de l'Égliſe**. Mais en le rejetant, elle ne ſe croit pas obligée de rompre avec des ſciences qui n'inſpirent point par elles-mêmes les défauts qu'on vient d'obſerver.

Il n'en eſt aucune qui n'ait des vérités conſtantes, & géné-

* *Si quis videtur contentioſus eſſe, nos talem conſuetudinem non habemus, neque Eccleſia Dei.* 1. Cor. 11. 16.

ralement reconnues. Ainſi la logique enſeigne des règles du raiſonnement auſſi-bien démontrées que les propoſitions d'Euclyde. La métaphyſique ne prouve pas avec moins de force l'exiſtence de Dieu, la réalité de ſes principaux attributs, la ſpiritualité de l'ame, & le libre arbitre de l'homme. La phyſique parmi beaucoup de conjectures, a des choſes également certaines, & qui ſont d'un uſage infini pour les arts utiles à la ſociété. La morale, ſans le ſecours même de la révélation, nous apprend avec évidence la diſtinction eſſentielle du bien & du mal, & une partie des devoirs qui attachent l'homme à Dieu, à lui-même, & aux autres hommes ſes ſemblables.

Tout n'eſt donc pas problématique dans ces ſciences, tout n'y eſt pas matière de diſpute & de controverſe. Mais, dira-t-on, que peut penſer la dévotion des raiſonnemens qu'elle entend propoſer contre les dogmes les plus reſpectables? Elle n'eſt pas aſſez foible pour ſe ſcandaliſer d'une méthode que la malice des hommes a rendu néceſſaire. Puiſque les impies s'efforcent de répandre des ténèbres ſur les vérités qui leur ſont odieuſes, n'eſt-ce pas un devoir indiſpenſable d'expoſer leurs objections, & de les réfuter? Ils diroient hautement qu'on ne les diſſimule que par l'impuiſſance d'y répondre; & outre l'avantage qu'ils tireroient de ce ſilence, on rendroit les ſophiſmes de l'impiété plus dangereux

& plus ſéduiſans pour ceux à qui on auroit également caché & ces ſophiſmes & les réponſes qui les détruiſent. L'expoſition de la vérité ſeroit imparfaite, ſi l'on n'ajoûtoit pas aux preuves qui l'établiſſent, les difficultés qu'on lui oppoſe; & c'eſt ce qui engage tous ceux qui écrivent ſur quelqu'une des ſciences dont nous parlons, à employer cette méthode, non ſeulement à l'égard des dogmes qui gênent les paſſions, mais à l'égard même d'autres propoſitions d'une moindre importance, quoique d'une égale certitude. On ne prétend point accoûtumer l'eſprit à chicaner ſur les choſes les plus évidentes; on veut au contraire l'inſtruire à ſentir la différence d'un bon & d'un mauvais raiſonnement, à dévelop-

per avec netteté ce qu'il ſent, pour le faire appercevoir aux autres, à chercher toûjours dans une queſtion le point de vûe dans lequel il faut l'enviſager, & à aimer d'autant plus la vérité, qu'il connoîtra mieux les détours & les faux fuyans de l'erreur.

Les diſputes, ſi fréquentes dans les écoles & parmi les Savans, ont auſſi leurs avantages, que la dévotion ſait mettre à profit. Elle ne ſe paſſionne pas, en étudiant la philoſophie, pour des ſyſtèmes inventés par des hommes, & qui ne touchent ni la foi ni les mœurs. Ce n'eſt pas qu'elle n'apperçoive parmi les ſentimens philoſophiques ceux qui paroiſſent plus conformes à la droite raiſon, qu'elle ne donne

même la préférence à certaines opinions qu'elle regarde comme plus plauſibles. Mais comme elle eſt dans la diſpoſition de ne jurer ſur la parole d'aucun Philoſophe, elle n'épouſe avec chaleur aucune ſecte ni aucun ſyſtème. Elle ſe plaît à conſidérer dans les inventions humaines la pénétration & la petiteſſe de notre eſprit; & l'une & l'autre lui fait admirer le Créateur de l'univers, qui a donné à l'homme une intelligence ſi vive & ſi ſubtile, en lui marquant néanmoins de ſi étroites limites. Elle plaint peut-être le temps qu'ont employé de grands génies à diſcuter des queſtions plus curieuſes qu'utiles, ou à pénétrer trop avant dans des matières qu'il ne leur convenoit pas de ſonder. Mais

c'eſt par une étude ſérieuſe des ſciences, qu'elle s'eſt miſe en état & qu'elle s'eſt acquis le droit de réduire à ſa juſte valeur tout ce qui ſe traite ſur les bancs de l'école : en cela bien différente des eſprits légers & ſuperficiels, qui blâment ce qu'ils ignorent, & confondent dans cette téméraire cenſure ce qu'il y a de plus ſolide & de plus néceſſaire dans l'étude abſtraite des ſciences, avec ce qu'on en pourroit retrancher.

Si un excès de ſubtilité a introduit dans les écoles des queſtions vaines & ſuperflues, on ne peut nier que les ſciences philoſophiques ne ſoient en elles-mêmes d'une extrême importance. La dévotion approuve tout ce qui tend à éclairer la raiſon, à établir des vérités

capitales, à former les mœurs, à perfectionner les arts. Tels sont les avantages que procurent ces sciences. Quelque facilité qu'on apporte en naissant, pour raisonner avec justesse, & pour démêler dans un mauvais raisonnement le vrai de ce qui n'en a que l'apparence, les préceptes de la logique ajoûtent beaucoup à cette facilité naturelle. Ces préceptes s'étendent à toutes les sciences, dont la logique est regardée avec justice comme l'introduction. Mais un des plus dignes usages qu'on puisse faire des règles de la dialectique, c'est sans doute de dissiper les dangereuses illusions de l'Athéisme, & de prouver avec évidence les dogmes fondamentaux de l'existence de Dieu, de la distinction de l'ame

& du corps, & de la liberté. La métaphyſique rend ce ſervice eſſentiel à la religion. Elle lui prépare les voies en défendant contre les attaques des impies les vérités qu'elle ſuppoſe, & en forçant tout homme attentif de convenir que tout ce qu'elle enſeigne ſur le premier être, ſur la création, ſur la nature de l'ame, eſt en même temps appuyé ſur des preuves naturelles. Plus la phyſique s'enfonce dans la connoiſſance de l'univers & des parties qu'il renferme, plus elle y découvre des traits de la toute-puiſſance, de la ſageſſe, de la bonté de Dieu; & il ne tient pas à elle que ſes recherches, qui contribuent au plaiſir, à l'ornement & au ſoûtien de la ſociété, ne rendent en mêms temps l'homme plus religieux.

religieux. La morale, conſidérée comme une ſcience purement humaine, ne remplit point à la vérité tous les deſirs & toutes les vûes de la dévotion. Quand on a goûté l'Évangile, & qu'on a bien connu ſon eſprit, ſes myſtères, ſes loix, on comprend tout ce qui manque à une morale dictée par la ſeule raiſon. Cependant cette morale conſerve les fondemens de la probité, ébranlés par la doctrine des incrédules; & ſi elle ne ſuffit pas pour former de véritables Chrétiens, elle confond au moins la lâcheté de ceux qui déshonorant un ſi beau nom, demeurent par leur conduite au deſſous d'une vertu payenne.

Je conviens que la théologie eſt de toutes les ſciences celle

que la dévotion étudie le plus volontiers. S'il eſt vrai, comme on n'en peut douter après le témoignage de Jeſus-Chriſt, qu'*où eſt le tréſor de l'homme, là eſt auſſi ſon cœur* *, on peut dire auſſi qu'où ſe trouve le cœur, là ſe porte toute l'attention de l'eſprit. La théologie traite de ce qu'il y a de plus cher & de plus reſpectable pour la dévotion ; les attributs de Dieu, la trinité, l'incarnation, la grace, les ſacremens, les vertus ſurnaturelles, toutes les vérités, ſpéculatives & pratiques, qui humilient l'homme, & néanmoins le rappellent à la nobleſſe de ſon origine : quels plus dignes objets de nos étu-

* *Ubi eſt theſaurus tuus, ibi eſt & cor tuum.* Matth. 6. 21.

des ! quel vaſte champ pour la dévotion ! Et ce qui lui donne une nouvelle ardeur, c'eſt l'école où ces vérités s'enſeignent ; école où Dieu, & non pas un homme, eſt l'oracle ſouverain ; où ſa parole, conſignée dans les Écritures, & tranſmiſe par la tradition, eſt continuellement propoſée ; où les diſputes ſur le ſens de cette parole ſont jugées par l'autorité de l'Égliſe, ſoit en rejetant, comme des erreurs, ce qu'elle réprouve, ſoit en mettant au rang des opinions ce qu'elle permet.

On voudroit pourtant accuſer la dévotion d'éloignement ou d'incapacité pour la théolo-[illegible]. Elle ſe contente, dit-on, d'une foi ſimple & ſans examen. Elle aime ſon ignorance où elle

trouve ſa ſûreté. Elle ſait que tout le Chriſtianiſme conſiſte à bien croire & à bien vivre. Pourquoi porteroit-elle plus loin ſon zèle & ſes travaux ? S'expoſera-t-elle, en liſant avec trop de curioſité les livres ſaints, les écrits des Pères, les ouvrages des Théologiens, à ſe briſer contre quelqu'un de ces écueils où la foi de tant de ſavans hommes a fait naufrage ?

Eſt-ce là le langage de la dévotion, ou celui que lui prêtent ſes ennemis qui la décrient, & ſes prétendus défenſeurs qui la méconnoiſſent ? Veut-on d'abord étendre ces maximes à toutes les conditions ? Les partiſans les plus outrés de l'ignorance n'oſeroient le faire. Il faut bien avouer qu'il eſt des hommes obligés par état à l'é-

tude de la religion*. Qui garderoit le dépôt des vérités révelées ? Qui demaſqueroit une héréſie qui ſe cache, ou qui combattroit celle qui ſe montre avec audace, ſi les Chefs & les Miniſtres de la religion étoient incapables d'oppoſer de *fidèles diſcours aux nouveautés profanes de ceux qui contrediſent la ſaine doctrine*† ? Indépendamment des héréſies, qui ont toûjours été, & qui ſeront toûjours, les fidèles n'ont-ils pas beſoin d'être inſtruits, conſolés, encoura-

---

* O *Thimothee depositum cuſtodi devitans profanas vocum novitates.* 1. Tim. 6. 20.

† *Oportet Epiſcopum . . . amplectentem eum qui ſecundùm doctrinam eſt, fidelem ſermonem ut potens sit exhortari in doctrina ſana, & eos qui contradicunt arguere.* Tit. 1. 9.

gés ? Qui doit leur apprendre les obligations générales du Chriſtianiſme, & les engagemens particuliers de leur profeſſion ? Qui leur indiquera la route qu'il faut ſuivre, & les précipices qu'il faut éviter, ſi ce n'eſt les hommes que Dieu leur a donnés pour leurs conducteurs & leurs guides ? Il n'eſt donc pas permis à ces hommes d'ignorer ce qu'ils doivent enſeigner. Dès-lors l'objection s'évanouit, & ſans aller plus avant il demeure établi que la dévotion s'accorde avec l'étude de la théologie.

Mais cette ſcience ne pourroit-elle être cultivée que par des perſonnes conſacrées au ſervice des autels ? la dévotion en interdiroit-elle l'étude au reſte des fidèles ? Tout le monde

reconnoîtra sans peine que la théologie, telle qu'on l'enseigne dans les écoles, n'est ni nécessaire ni même convenable au commun des hommes. Ce n'est pas qu'une foi simple, que Dieu exige des Docteurs, comme du peuple le plus grossier, ne puisse subsister qu'à l'abri de l'ignorance : dangereux préjugé, que l'incrédulité a saisi avidement pour décréditer la religion. Le christianisme & la doctrine catholique ne perdent rien à être connus. Plus on examine les preuves de l'une & de l'autre, plus on s'attache à l'Évangile, & à la seule Église qui ait conservé sans altération le véritable esprit de l'Évangile. La foi, pour être éclairée, n'en est ni moins docile ni moins soûmise. Mais elle est plus pré-

cautionnée contre la séduction. Si elle n'eſt pas toûjours plus agiſſante, elle n'endort pas au moins les pécheurs dans une ſécurité pernicieuſe, & les lumières dont elle remplit leur eſprit, laiſſent plus d'eſpoir pour leur converſion, On abuſe, je le ſais, de ces lumières. Les héréſiarques n'auroient pas troublé l'Égliſe, ni perverti tant d'ames, s'ils euſſent été moins habiles. Les héréſies n'auroient pas fait de ſi grands progrès, s'il ſe fût trouvé moins d'eſprits préſomptueux, qui poſſédés, comme parle ſaint Paul, d'*une funeſte démangeaiſon d'oreilles**, *veulent toûjours apprendre, & n'arrivent jamais à la connoiſ-*

* *Punientes auribus.* 2. Tim. 4. 3.

*ſance*

*sance de la vérité**. Mais qu'on remarque bien les paroles de cet Apôtre. Il blâme uniquement ceux qui *cherchent de tous côtés des maîtres* †, sans écouter les Pasteurs prépoſés à leur inſtruction. Sortir du rang de diſciple, pour s'ériger en docteur, ſans miſſion & ſans caractère, ou, ce qui n'eſt guères moins criminel, mépriſer les enſeignemens de ceux qui ſont aſſis ſur la chaire de vérité, pour tranſporter ſa confiance à des hommes qu'on regarde comme plus ſavans & plus vertueux ; c'eſt

---

* *Semper diſcentes, & nunquam ad ſcientiam veritatis pervenientes.* Ibid. 3. 7.

† *Ad ſua deſideria coacervabunt ſibi magiſtros.* Ibid. 4. 3.

à cette *fauſſe ſcience* *, l'objet des anathèmes de ſaint Paul. Le vrai moyen de la rendre ſalutaire, eût été de lui donner pour fondement une ſoûmiſſion parfaite à l'Égliſe, une horreur ſincère pour les nouveautés, une défiance de ſes propres lumières qui allât juſqu'à ne pas vouloir ſe choiſir des maîtres, & à tenir pour ſuſpects tous ceux qui s'écartent des voies communes & autoriſées.

Avec de pareilles diſpoſitions, fruits d'une ſolide piété, il eſt toûjours sûr, il eſt toûjours utile de s'appliquer à connoître la religion. On concilie alors les textes différens des Pères, qui d'une part exhortent les

* *Oppoſitiones falſi nominis ſcientiæ.* Tim. 6. 20.

fidèles d'une manière si pathétique à la lecture & à la méditation des livres saints, & de l'autre les avertissent du danger qu'ils courent en les lisant avec une indiscrette curiosité. Il y auroit un égal danger à lire ainsi les ouvrages des Pères eux-mêmes, tous les monumens de la tradition ecclésiastique, & les nombreux volumes des Théologiens. Mais la dévotion, qui fait que ce danger n'est pas inévitable, n'en a pas moins d'attachement pour une science nécessaire à l'Église ; & s'il y a de simples fidèles qui aient le loisir, le talent & la volonté d'étudier profondément la religion, loin d'improuver leur zèle, elle souhaiteroit au contraire qu'il eût beaucoup d'imitateurs.

## *L'ESPRIT DE GOUVERNEMENT.*

QUOIQUE les belles lettres & les ſciences attirent des applaudiſſemens à ceux qui excellent dans l'un ou dans l'autre genre, il faut pourtant l'avouer, le monde réſerve à d'autres talens la préférence dans ſon eſtime & ordinairement dans ſes récompenſes. Preſque tous les hommes n'apprécient les talens des autres que par le beſoin qu'ils peuvent en avoir, par le plaiſir ou le profit qu'ils en retirent. L'eſprit des belles lettres & celui des ſciences ne ſont pas ceux qui paroiſſent à la multitude les

TAYLOR INST. OXFORD

plus agréables ou les plus utiles. D'ailleurs il eſt peu de perſonnes qui puiſſent aſpirer à un rang diſtingué parmi les gens de lettres & parmi les Savans. Pluſieurs même ne ſe piquent pas d'être connoiſſeurs en ſciences & en littérature. Mais on ſe dédommage par d'autres prétentions de celles qu'on abandonne, & l'eſprit que l'on s'attribue, eſt toûjours fort ſupérieur à celui qu'on n'a pas.

C'eſt ce qui fait donner tant d'éloges aux trois eſpèces d'eſprit, dont il nous reſte à parler, à l'eſprit de gouvernement, à l'eſprit des affaires, à l'eſprit de ſociété. Les adverſaires que nous combattons accorderoient peut-être ſans beaucoup de répugnance à quelques dévots

l'eſprit des ſciences & celui des belles lettres, & n'en eſtimeroient guères plus la dévotion. Ils ſe croiroient toûjours en droit de la mépriſer, en la déclarant incompatible avec les autres genres d'eſprit, & ſurtout avec l'eſprit de gouvernement.

Entreprendre ſur ce point l'apologie de la dévotion, c'eſt au gré de beaucoup de gens ſoûtenir une cauſe déplorée. Qui ne voit que l'eſprit de gouvernement ne peut s'allier avec la dévotion ? Que de raiſons pour prouver cette incompatibilité ! Et combien d'exemples viennent à l'appui de ces raiſons ! Ne nous laiſſons pas néanmoins entraîner par le nombre & l'autorité de ceux qui parlent ainſi. Examinons

mûrement & de sang froid une matière où l'on ne se détermine communément que par de premières vûes. Rien ne tient plus du préjugé, rien n'approche plus de l'erreur que ces décisions précipitées, qui passent de bouche en bouche, sans avoir jamais été contradictoirement discutées.

L'esprit de gouvernement plus rare qu'on ne peut le penser, quoique bien des personnes se flattent de l'avoir, n'est pas, à proprement parler, un seul & unique talent. C'est l'assemblage & l'heureux assortiment de plusieurs qualités, qui rendent celui qui les possède, capable de gouverner.

Cet esprit peut se diversifier en bien des manières suivant les différentes espèces de gouver-

nement. Autre choſe eſt de gouverner en chef & avec un pouvoir illimité ; autre choſe, de n'exercer qu'une autorité ſubalterne & dépendante. Il eſt des gouvernemens vaſtes, d'autres qui ſont très-bornés. Il en eſt de conſidérables par l'importance & la quantité des affaires, d'autres, dont les détails ſont médiocres. Enfin il en eſt que les circonſtances rendent difficiles, d'autres, où l'on ne rencontre que peu de difficultés. Le gouvernement eccléſiaſtique ne reſſemble pas au gouvernement ſéculier. Dans celui-ci même, quelle différence entre le commandement militaire, & le gouvernement civil ? Et ce dernier pourroit encore être diviſé en d'autres parties, s'il convenoit de pouſ-

ſer plus loin cette induction.

Il n'eſt pas douteux que les qualités néceſſaires pour gouverner ne doivent être proportionnées au gouvernement dont on eſt chargé. Mais comme les diverſes eſpèces que nous avons marquées, ſe réuniſſent dans un point commun, on peut dire en général que l'eſprit de gouvernement renferme la juſteſſe & l'étendue de l'eſprit, le diſcernement des hommes, la connoiſſance des choſes ſur leſquelles roule le gouvernement qu'on exerce, & les vertus propres à la place que l'on occupe.

Il s'agit d'examiner ſi la dévotion peut s'accorder avec toutes ces parties du gouvernement; & pour commencer par la première, on doit convenir que c'eſt la nature qui la

donne, quoique l'uſage & les réflexions puiſſent la perfectionner. Il eſt des perſonnes nées avec un eſprit ſi faux ou ſi étroit, qu'il ſeroit dangereux, quelque droiture de cœur qu'on remarque en elles, de leur confier des détails de quelque conſéquence. Avec de bonnes intentions, elles ſe trompent ordinairement dans le choix des moyens; & il ne faut pas croire que ce ſoit une faute légère. Elle attaque les premiers principes du gouvernement, ſoit par le mépris qu'elle attire à ceux qui gouvernent, ſoit par les maux qu'elle cauſe, au lieu du bien qu'ils vouloient procurer.

C'eſt beaucoup pour un homme en place d'avoir gagné l'eſtime & la confiance de ſes

inférieurs. Preſque toutes les difficultés ſont applanies devant lui, lorſque ſes démarches ſont précédées de la haute opinion que l'on a de la ſolidité de ſon jugement & de l'étendue de ſes lumières. On eſt perſuadé qu'avant de ſe déterminer, il a prévû toutes les ſuites, il a peſé le pour & le contre, & qu'il n'a pris ſon parti qu'avec une pleine & entière connoiſſance. Dans cette perſuaſion qui peut blamer ſa conduite, & quelque choſe qu'il exige, que peut-on lui refuſer? Mais ſi l'on s'apperçoit au contraire que ſes vûes ſont courtes, ſon eſprit rempli de travers & de faux préjugés, on le mépriſe comme un homme incapable de gouverner, & ce mépris commence par ſes inférieurs,

qui s'apperçoivent les premiers de ſon incapacité.

Voilà d'abord un mal réel & un mal très-conſidérable ; l'aviliſſement du ſupérieur, & par une ſuite néceſſaire l'affoibliſſement de l'autorité. Mais c'eſt peu de choſe en comparaiſon des autres maux que la petiteſſe & la fauſſeté de l'eſprit produiſent dans le gouvernement. La douceur & la condeſcendance ſont elles néceſſaires ? Un eſprit faux emploie la ſévérité, qui aigrit les cœurs, & envenime une plaie qui pouvoit être guérie par d'autres remèdes. Faut-il uſer de rigueur & montrer de la fermeté ? C'eſt alors qu'il met en œuvre l'indulgence, qui n'eſt plus, étant déplacée, qu'une molle & pernicieuſe foibleſſe. Convient-il

de tempérer la ſévérité par la douceur? Un ſi ſage tempérament eſt pour lui un myſtère incompréhenſible; & comme un eſprit faux eſt toûjours extrême, il ſe jette dans l'un ou l'autre de ces deux excès. Ses refus ou ſes graces, ſes châtimens ou ſes récompenſes, ſont injuſtes, parce qu'en aimant la vertu & en haïſſant le vice, il ſe laiſſe éblouir par les moindres lueurs, qui lui déguiſent les objets, & confondent à ſes yeux l'apparence avec la réalité.

Un eſprit de cette trempe auroit plus beſoin qu'un autre de conſeil. Mais ou il ne conſulte point par une préſomption qui accompagne ordinairement la fauſſeté de l'eſprit, ou il ne fait pas des conſeils qu'il prend,

l'uſage qu'il devroit en faire. Car un homme en place doit écouter les avis ; mais il eſt fort à plaindre, s'il ne ſait pas diſtinguer ceux qui méritent d'être ſuivis. C'eſt une ſcience, dont un eſprit faux eſt dépourvû. Les meilleurs conſeils ne ſont pas ceux qui font ſur lui le plus d'impreſſion. Il préfere les mauvais, comme plus aſſortis à ſa manière de penſer. Suppoſons même quil ait heureuſement placé ſa confiance. Combien d'occaſions où un ſupérieur doit paroître, doit parler, doit agir par lui-même ; où il eſt preſque également dangereux de ne pas prendre ſon parti ſur le champ, ou de le prendre mal ? Il n'eſt pas temps alors de chercher des conſeils, ou de ſe ſubſtituer des

repréſentans. Il faut payer de ſa perſonne; & lorſqu'un ſupérieur eſt hors d'état de le faire, quelle honte pour lui! &, ce qui eſt encore plus malheureux, quels abus & quels déſordres ſous ſon gouvernement!

Telle eſt dans un homme qui gouverne, l'indiſpenſable néceſſité de la juſteſſe d'eſprit. L'étendue n'eſt pas moins néceſſaire. Un eſprit étendu eſt celui qui voit pluſieurs objets à la fois, & qui juge par ce coup d'œil du degré d'attention que chacun de ces objets mérite. Tout gouvernement où cette partie manque, eſt eſſentiellement vicieux. Il n'en eſt pas d'un homme public & qui ſe doit à tous, comme d'un particulier chargé d'une ſeule affaire. Il eſt permis à ce parti-

culier de donner tous ſes ſoins à l'objet unique qui l'occupe, d'en faciliter la réuſſite par tous les moyens légitimes, & d'en écarter les obſtacles avec une application continuelle. Mais celui qui tient les rênes d'un gouvernement, porte ſes regards d'autant plus loin, qu'il eſt dans un lieu plus élevé. Il examine ce qui eſt utile à pluſieurs, & il ne travaille pour les particuliers, qu'autant que leurs intérêts ſont conformes, ou du moins ne ſont pas oppoſés à l'intérêt général. Lui propoſe-t-on un établiſſement qui paroît ſalutaire, le preſſe-t-on de ſe déclarer contre des abus, il ne ſe livre pas à de premières apparences; avant que de tenter une entrepriſe, il combine les obſtacles avec les moyens, les

les avantages avec les inconvéniens ; & dans cette combinaiſon, il a toûjours un point fixe où chacune de ſes démarches doit être rapportée. Car ſi le bien qu'on lui propoſe, occaſionne de plus grands maux, ou empêche de plus grands biens, il le rejette, ou le différe ſuivant que les conjonctures l'exigent. Si l'abus contre lequel on réclame ſon zele, ne peut être attaqué, qu'en compromettant ſans ſuccès l'autorité, ou en excitant des troubles plus funeſtes, que ne pourroit être avantageux le changement qu'on deſire, il ſe réſout à tolérer cet abus, ou en renvoie la réformation à des temps plus favorables.

C'eſt ſurtout dans la légiſlation, l'une des principales par-

ties du gouvernement, que cette étendue d'eſprit doit ſe faire remarquer. La majeſté des loix ne deſcend pas juſqu'à ſtatuer ſur des cas uniques ou extrêmement rares. Leur perfection ne s'étend pas non plus juſqu'à prévoir toutes les circonſtances poſſibles. Il ſeroit aiſé d'être Légiſlateur, ſi l'on en méritoit le nom par des ordonnances proviſionnelles, ou ſi un règlement particulier pouvoit ſuffire à tous les beſoins de la communauté qu'on gouverne. Un ſage Légiſlateur conſidère ce qui arrive le plus ſouvent parmi les hommes qu'il régit, ce qui a le plus de rapport à la ſaine conſtitution du corps dont il eſt le chef; & il part de ce point de vûe pour établir des loix qui peuvent être contre ſon

intention nuiſibles en certains cas, & impraticables en d'autres; loix juſtes néanmoins, parce qu'elles ſont néceſſaires au corps, utiles à la pluſpart des membres, que la même autorité qui les a portées eſt en état de remédier au mal qu'une exécution trop littérale pourroit cauſer, & que s'il eſt des occaſions où ce mal ſoit inévitable, il faut alors appliquer cette maxime ſi ſouvent répetée, & ſi peu entendue, que le bien public doit l'emporter ſur l'intérêt particulier.

J'aurois pû ajoûter l'élevation de l'eſprit à la juſteſſe & à l'étendue; & en effet un gouvernement vaſte, difficile, important, ne peut être dignement exercé que par un homme qui ait de grandes vûes. Cette

grandeur ne consiste pas à former des projets où l'éclat & la magnificence l'emportent sur la solidité. Un esprit véritablement élevé préfere dans le gouvernement ce qui doit rendre les hommes justes & heureux, à ce qui ne peut que leur inspirer une stérile admiration. Il s'attache aux objets les plus intéressans pour la société ; mais il s'y attache en homme public qui passe légèrement sur les petits détails, & réserve pour les grandes affaires sa principale attention. On conçoit aisément que l'élévation de l'esprit, sans justesse & sans étendue, seroit plus préjudiciable qu'utile, au lieu qu'avec les deux dernières qualités on peut absolument se passer de la première, surtout dans un gouvernement d'une

moindre importance. C'eſt pour cette raiſon que j'ai omis d'abord l'élévation de l'eſprit, & que je n'en ai marqué que la juſteſſe & l'étendue pour la première partie du gouvernement.

Cette partie, je le répète, eſt dans ſon fond un préſent de l'auteur de la nature. C'eſt lui qui forme des hommes capables par les qualités de leur eſprit de gouverner d'autres hommes, & qui ſelon les deſſeins de ſon adorable providence * *élève ces brillantes lumières ſur le chandelier, ou les tient cachées ſous le boiſſeau.* Je ſais que la fertilité du terroir le plus excellent dépend

* *Neque accendunt lucernam & ponunt eam ſub modio, ſed ſuper candelabrum.* Matth. 5. 15.

beaucoup de ſa culture, & que les talens naturels ont beſoin dans le gouvernement, du ſecours de l'expérience. Mais de quelque manière qu'on enviſage la juſteſſe, l'étendue, &, ſi l'on veut, même l'élévation de l'eſprit, ſoit dans leur origine, ſoit dans leurs progrès, quel préjudice toutes ces qualités peuvent-elles recevoir de la dévotion ? Si l'on voit en certains dévots qui gouvernent, un eſprit faux, borné, rampant, ils ſont nés tels, & ils n'ont eu aucune reſſource pour corriger ces défauts, ou les reſſources leur ont été inutiles. Qu'on leur ôte cette dévotion qu'on mépriſe en eux mal à propos, puiſqu'au contraire le reſpect qu'elle mérite devroit nous rendre plus indulgens pour les dé-

fauts dont elle est accompagnée, qu'on leur ôte, dis-je, leur dévotion, ils n'en auront ni plus de justesse, ni plus d'étendue, ni plus d'élévation dans l'esprit. Leur incapacité même, sans une piété qui toute aveugle & toute ignorante qu'elle étoit, ne laissoit pas que de produire quelque bien, deviendra par ce retranchement beaucoup plus pernicieuse. La preuve en est facile dans ces hommes sans talens comme sans mœurs, que Dieu pour punir les péchés des hommes souffre quelquefois dans des places éminentes. Sont-ils plus propres au gouvernement, pour n'être pas dévots? Et les vices de leur cœur ne rendent-ils pas les défauts de leur esprit plus mépriſables, plus odieux, plus funestes à ceux

qu'ils gouvernent ?

Cependant on impute à la dévotion toutes les fautes que commettent les dévots qui ont de l'autorité. Elle obſcurcit, dit-on, elle étouffe les talens qu'ils peuvent avoir, & ſes principes ſont diamétralement oppoſés aux maximes de la prudence & à toutes les règles du gouvernement. Car la dévotion a pour principe de ne jamais tolérer le crime, ni les abus. Elle veut punir celui-là & combattre ceux-ci ſans reſpect humain & ſans ménagement. Nulle diſtinction entre les coupables puiſſans & ceux qui ſont foibles, entre les abus anciens & accrédités, & ceux qui ſont récens & peu répandus. C'eſt contre les grands que la dévotion s'arme d'un zèle plus ſévère, parce que

que leur exemple est plus contagieux ; & ce seroit selon elle une injuste acception de personnes, que de censurer dans certaines conditions, ce que l'on dissimule dans d'autres. Plus un abus a jeté de racines profondes, plus elle se croit obligée de faire tous ses efforts pour l'extirper.

Ni les obstacles ne l'arrêtent, ni les dangers ne l'intimident. Il suffit à la devotion d'être convaincue de la droiture & de la pureté de ses intentions. La prudence qui s'oppose à ses pieux projets, est *cette prudence de la chair**, que Dieu réprouve. C'est une foiblesse, une lâcheté qu'elle se reprocheroit éternellement ; & pour s'épargner ce reproche, elle aime mieux

* *Prudentia carnis mors est.* Rom. 8. 6.

courir tous les riſques d'une entrepriſe qui paroît téméraire, mais qu'elle croit ſainte. Elle embraſſe avidement toutes les bonnes œuvres qu'on lui préſente. Il n'eſt pas queſtion d'examiner, ſi le fond répond aux apparences, ſi ces bonnes œuvres ne prennent point ſur d'autres plus importantes, ſi elles promettent un fruit & une durée qui méritent tout ce qu'on doit faire pour elles, ſi elles introduiſent des nouveautés dont le danger eſt plus grand que l'utilité qu'on en eſpère. Toutes ces conſidérations, d'un ſi grand poids dans le gouvernement, échappent à la dévotion, ou elle les regarde comme autant de barrières qu'une politique humaine oppoſe à l'accompliſſement des volon-

tés du ciel. Elle paſſe outre, perſuadée que les difficultés qu'on lui fait enviſager, ſont de vains fantômes qu'on groſſit à ſes yeux, ou qu'elle les ſurmontera par le ſecours du Tout-puiſſant. Sa confiance dans ce ſecours eſt la raiſon fondamentale de ſon averſion pour la prudence ordinaire, avec laquelle il ſemble en effet que cette confiance eſt incompatible. La dévotion tire de cette vertu ſa principale gloire; & ce n'eſt pas la ſervir à ſon gré que de vouloir la réconcilier avec des qualités naturelles dont l'uſage n'entre pas dans le plan de ſon gouvernement.

Dans tout ce que viennent de dire nos adverſaires, il eſt aiſé d'appercevoir quelques vérités mêlées parmi beaucoup

d'erreurs. Sans doute la dévotion ne desavouera pas les sentimens qu'on lui attribue. Mais qu'on s'en forme une juste idée, on trouvera qu'ils n'ont rien de contraire aux principes du gouvernement.

La dévotion a de l'horreur pour le crime, & du zèle contre les abus. Elle pense que l'autorité doit être employée à réprimer l'un & à détruire les autres. Mais l'on remarquera d'abord que la dévotion a par elle-même plus de penchant pour la douceur qui pardonne, que pour la sévérité qui punit. Ce n'est pas qu'elle se refuse aux châtimens devenus nécessaires pour l'utilité publique, ou pour celle des coupables, & que dans les gouvernemens dont la fin prochaine est de maintenir l'or-

dre extérieur de la ſociété, elle ne faſſe exécuter les loix rigoureuſes portées contre les criminels. Elle renferme alors dans ſon cœur la charité qu'elle conſerve pour ceux qu'elle eſt forcée de condamner, retranchant du corps dont le ſoin lui eſt confié, un membre qui pourroit lui nuire, & ſouhaitant que le ſupplice ordonné par les loix ſoit avantageux à celui-même qui l'a mérité.

Si tels ſont les ſentimens de la dévotion dans l'uſage d'une autorité ſéculière, elle s'y livre avec plus de liberté dans l'exercice d'une juriſdiction qui eſt directement établie pour le ſalut des ames, qui fondée par un Dieu ſauveur a pour première loi l'imitation de ſa miſéricorde & de ſa patience, qui n'aban-

donne point la penſée de convertir les pécheurs dont elle eſt obligée de punir l'opiniâtre déſobéiſſance, n'employant jamais juſque dans les dernières extrémités que des peines ſalutaires à ceux qui les ſouffrent. Ce n'eſt donc pas la dévotion qui ſans néceſſité met *une verge de fer** dans la main de ceux qui gouvernent. C'eſt la dureté naturelle & acquiſe de leur caractère, dureté plus commune dans les perſonnes ſouillées par les excès de l'intempérance & de la débauche, que dans celles qui pratiquent les plus auſtères vertus. C'eſt quelquefois auſſi, je l'avoue, le tranſport indiſcret d'un zèle ſans expérience. Mais ce défaut peut être aiſément

* *Reges eos in virga ferrea.* Pſ. 2. 9.

corrigé, au lieu que les vices qui ont leur source dans le cœur & qui rendent un homme public insensible aux misères de ceux qui lui sont soûmis, se guérissent difficilement. On ne peut pas douter que la prudence ne soit nécessaire pour balancer dans le gouvernement la rigueur avec l'indulgence. Mais ce talent une fois supposé, on ne craint pas d'assurer que la dévotion bien prise & bien entendue est le guide le plus fidèle dans la distribution, comme dans la remise des châtimens.

Il est vrai que la dévotion regarde comme indignes d'elle les complaisances serviles que le crédit & les richesses attirent souvent au crime. Elle ne peut se résoudre à le flatter, de quelque spécieux prétexte qu'on se

ſerve, pour obtenir d'elle, ſinon une approbation expreſſe, du moins quelques égards dont on puiſſe ſe prévaloir. Mais en faiſant connoître ſon indignation contre le crime, la dévotion qui gouverne, n'attaque pas toûjours les criminels puiſſans. La crainte ni le reſpect humain n'ont aucune part à ce ménagement ; car de pareils motifs lui ſont juſtement odieux, & l'on ne dira pas qu'ils puiſſent influer dans le gouvernement. La dévotion, intrépide dans ſes propres dangers, appréhende les maux que peut cauſer l'implacable reſſentiment d'un criminel puiſſant & offenſé. Sa réſiſtance qui ne peut être vaincue par une autorité trop foible, la dégrade. Son exemple enhardit les méchans, ſa pro-

tection leur assûre l'impunité, & le scandale qu'on vouloit retrancher, s'accroît & devient irrémédiable. L'Église n'a que trop senti le contrecoup des foudres lancées sur des têtes illustres; & la dévotion n'avoit pas besoin de ces tristes expériences, pour revenir à cette maxime trop long-temps méconnue de saint Augustin*, que dans le gouvernement ecclésiastique il faut relâcher quelque chose de la sévérité de la discipline, lorsque la perte évidente d'un grand nombre d'ames

* *Verùm in hujusmodi causis ubi per graves dissensionum scissuras non hujus aut illius hominis est periculum, sed populorum strages jacent, detrahendum est aliquid severitati, ut majoribus malis sanandis caritas sincera subveniat.* S. Aug. Lib. ad Bonifac. N. 45.

exige ce relâchement.

On a conclu dans ces derniers temps, de cette maxime, & on le concluoit de même dans l'ancienne Égliſe, qu'il n'eſt jamais expédient de ſévir contre la multitude, les punitions générales ne pouvant être juſtes, parce qu'elles frappent des innocens, ni reſpectées, parce que le nombre des coupables augmente leur audace, ni ſalutaires, parce qu'elles ſont ordinairement ſuivies de ruptures éclatantes, & de tragiques révolutions. Et à cet égard le gouvernement ſéculier doit être preſque autant circonſpect que l'eccléſiaſtique. Cette conſéquence peut s'appliquer, quoiqu'avec beaucoup moins d'étendue, aux criminels que leur rang & leur autorité rendent les

chefs de la multitude. Avant que de prononcer contre eux une ſentence, il faut bien examiner ſi elle peut être exécutée, ſi l'inexécution ne ſera pas pire que n'auroit été la tolérance, s'il y a lieu de craindre que la rébellion des chefs n'entraîne la multitude, & indépendamment de tous ces dangers, s'il eſt à propos de décerner contre eux une peine capable d'altérer les ſentimens de reſpect & de ſoûmiſſion qui leur ſont dûs.

La dévotion chargée d'un gouvernement peut faire, quoiqu'en diſent ſes cenſeurs, de telles réflexions. Que deſire après tout, & que cherche la dévotion ? le plus grand bien. Si donc elle le trouve dans les ménagemens que nous venons

de marquer, pourquoi ne les garderoit-elle pas ? pourquoi voudroit-elle, contre ſes plus ſaintes maximes, ſe rendre reſponſable au jugement de Dieu des ſuites funeſtes d'une rigueur outrée ? Quand on n'a d'autre vûe dans une place, que d'y délivrer ſa conſcience, & qu'on a devant ſoi l'alternative ou de tolérer des criminels, ou en ſe déclarant contre eux, de multiplier les crimes & de les perpétuer, on peut gêmir de la tolérance, mais on la préfere, ſans héſiter, à un éclat inutile & pernicieux.

Comment accorder dans le gouvernement cette tolérance avec la juſtice des punitions exercées ſur des coupables moins accrédités ? C'eſt ce qui ne doit plus paroître impoſſible à la

dévotion, dès-qu'elle a compris la pureté des motifs qui engagent à dissimuler quelquefois les crimes des grands. Mais la dévotion se doit à elle-même, & à l'honneur de son gouvernement, de ne laisser aucun ombrage dans des circonstances si délicates sur son amour pour la justice, & sur son zèle incorruptible pour le bien public. Il n'est pas aussi difficile qu'on pourroit le croire, d'écarter ces soupçons injurieux; & les hommes clairvoyans ont bien tôt apperçû si la réserve d'un supérieur est une bassesse intéressée, une timidité pusillanime, ou si c'est une prudence louable.

Il est des occasions où le pouvoir & la dignité du criminel ne doivent pas arrêter la

vengeance du crime. La prudence elle-même inſpire cette ſévérité, ou ſi elle eſt toûjours effrayée des inconvéniens qu'elle prévoit, la crainte plus juſte d'une prévarication manifeſte l'emporte ſur cette prévoyance. Qui peut mieux que la dévotion donner ces exemples mémorables de vigueur & de fermeté? Qui peut mieux qu'elle fouler aux pieds toutes les conſidérations humaines, ſoûtenir les plus violens aſſauts, & livrer au crime puiſſant & redouté des attaques d'autant plus déciſives, que la vénération qu'elle s'attire en aſſure le ſuccès?

Il en eſt a peu près de la réformation des abus, comme de la punition du crime. La dévotion ſouhaiteroit ſans dou-

te qu'il n'y eût point d'abus, ou que tous puſſent être déracinés. Mais elle n'eſt pas aſſez peu ſenſée, ni aſſez peu inſtruite de la condition des choſes humaines, pour ſe flatter de voir ce qu'elle deſire, ni pour former ſur des vœux qui ne peuvent être acomplis, des projets de gouvernement. Elle ſe contente de travailler ſelon la meſure de ſes forces à l'extirpation des abus, ſans trop même compter ſur le ſuccès de ſes travaux; principe admirable, pour le dire en paſſant, d'un uſage infini dans le gouvernement, où la vivacité naturelle, l'impatience, le découragement, ſont des défauts eſſentiels, & que la dévotion ſeule peut graver profondément dans l'eſprit d'un homme public. Les règles de la

prudence ſeront auſſi les ſiennes dans les démarches qu'elle fera contre les abus, lorſque cette prudence ennemie du vice & protectrice de la vertu, s'appliquera toute entière à choiſir les moyens les plus efficaces pour abattre l'un, & faire triompher l'autre.

La dévotion commence par diſtinguer les abus contraires aux loix divines & naturelles, de ceux qui ne ſont oppoſés qu'à des loix humaines. Les premiers ne peuvent être couverts par la plus longue & la plus ancienne poſſeſſion. Car les droits de l'éternelle vérité, & ceux de la puiſſance divine ſont impreſcriptibles. La dévotion n'admet aucune compoſition ſur des loix ſi ſacrées. Elle ne peut ſouffrir des uſages qui les bleſſent

ſent ouvertement. A-t-elle tort ? & parce qu'elle eſt inflexible ſur cette matière, la déclarera-t-on incapable de gouverner ? Qui ne voit au contraire qu'un gouvernement qui ordonne ou qui approuve ce que Dieu condamne, eſt, non ſeulement injuſte, mais pernicieux ? Qui ne mépriſera ces vaines ſpéculations ſur l'*eſprit des loix*, où ſous prétexte d'étudier leurs différens rapports, on combat indirectement la loi divine? Cette loi dictée par une ſageſſe ſupérieure à tous les raiſonnemens humains, cette loi qui fait l'admiration des cœurs droits & des eſprits judicieux, ſe ſoûtiendra toute ſeule contre une critique auſſi maligne qu'elle eſt téméraire. Il ſera toûjours vrai que tout ce qu'elle preſcrit,

convient à tous les lieux, à tous les tems, à toutes les perſonnes, & que ce qu'elle défend, comme le divorce, la poligamie, l'uſure, eſt un vice ſous quelque gouvernement que ce ſoit.

Mais la dévotion, inexorable à l'égard des abus réprouvés par la loi naturelle ou par la loi divine, n'a pas la même ardeur contre les abus qui ne dérogent qu'à des loix humaines. Ces loix n'ont pas un caractère de ſtabilité, qui les affranchiſſe du ſort qu'éprouvent tous les ouvrages des hommes. Elles ſont d'ailleurs ſuſceptibles de diſpenſe; & dans le cas même où ces loix ſubſiſtent, & où elles obligent, comme on doit le ſuppoſer, pour que l'inobſervation en ſoit abuſive, il s'en faut beaucoup que

cet abus ne soit aussi criant que la trangression de la loi naturelle ou divine.

La dévotion est à la vérité fortement attachée aux règles; & loin de blâmer en elle cet attachement, on doit le regarder comme une vertu nécessaire pour bien gouverner. Car qu'est-ce qu'un gouvernement où l'on se fait un jeu de violer les règles, où les abus ont un libre cours ? & que fait un homme en place de son autorité, s'il ne s'en sert pour conserver ou pour rétablir le bon ordre ? La dévotion pénétrée de ces sentimens, n'ignore pas néanmoins la foiblesse & la corruption des hommes. Elle sait que leur pente naturelle les porte à secouer le joug de la loi, & qu'il est aussi difficile de les y

ſoûmettre de nouveau, qu'il leur a été aiſé de s'y ſouſtraire. Cette connoiſſance la rend extrêmement vigilante pour le maintien des loix qui ſont encore en vigueur. Elle s'oppoſe avec force aux premières contraventions, perſuadée qu'un abus peut être ſans peine étouffé dans ſa naiſſance, mais que ſi on lui permet de s'affermir, il en coûtera pour le détruire des travaux infinis, qui peut-être ſeront encore infructueux.

Ce qui augmente ſon attention & ſon zèle à l'égard des abus naiſſans, c'eſt la conduite qu'elle eſt obligée de tenir à l'égard des abus qu'elle trouve établis. Car elle n'eſt pas ſur ce ſujet auſſi vive & auſſi emportée que le prétendent ſes adverſaires, & le portrait qu'ils

ont tracé plus haut, s'il reſſemble à quelques dévots, n'eſt pas tiré d'après la dévotion. Elle a beſoin, on ne peut trop le redire, d'être éclairée par la prudence ; car ſans cette lumière, dévots ou indévots, & ceux-ci plus encore que les premiers, ſont incapables de gouvernement. Mais je ſoûtiens que la dévotion n'a par elle-même aucune oppoſition aux règles de la prudence. L'objet de ces règles eſt de prendre les meſures les plus convenables, pour procurer le bien. Plus la dévotion l'aime, plus elle eſt diſpoſée à prendre ces meſures. Ainſi lorſqu'elle s'apperçoit qu'un abus eſt tellement enraciné, que le plus mauvais parti ſeroit de faire, pour l'arracher, d'inutiles efforts, ou d'exciter, en

l'arrachant, des troubles dangereux, elle ſe détermine par la règle du plus grand bien, non pas à favoriſer cet abus, non pas à le regarder avec indifférence, non pas même à perdre le deſir & l'eſpérance de le réformer, mais à ſouffrir, du moins pendant un temps, ce qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir d'empêcher.

La dévotion ſuit la même règle ſur une autre eſpèce d'abus qui ſans être formellement condamnés par aucune loi, ſont des imperfections & des indécences choquantes, des obſtacles au bien qu'on pourroit deſirer, & des taches pour le gouvernement ſous lequel ces uſages ſe ſont introduits. La dévotion voudroit, s'il étoit poſſible, effacer ces taches, lever

ces obstacles, abolir ces indécences. Elle le voudroit, mais si on lui démontre qu'elle ne peut l'entreprendre qu'aux dépens d'une tranquillité plus précieuse qu'un changement qui n'est pas absolument nécessaire, la vûe du plus grand bien l'engage à ne rien innover dans l'état actuel.

Il est même des conjonctures où quoiqu'elle ait lieu de se promettre une heureuse issue, & qu'elle ne craigne pas de si fortes émotions, elle temporise néanmoins & préfere des remèdes qui opèrent lentement, mais qui guérissent enfin le mal dans son principe, à des remèdes violens, dont l'effet seroit passager. La dévotion qui n'a pas oublié le reproche que Jesus-Christ faisoit aux Pharisiens,

aime mieux en s'opposant aux abus, *nettoyer le dedans du plat*, c'est à dire réformer le cœur, que de *laver seulement le dehors**, en n'arrêtant que des désordres extérieurs qui reparoîtroient bien tôt, tandis que les passions qui les produisent subsisteroient. Changer les cœurs, & inspirer l'amour du bien à un nombre de personnes qui depuis long-temps l'ignorent ou le haïssent, n'est pas l'ouvrage de quelques jours. Il faut une application suivie, des manières douces & insinuantes, une patience inépuisable, du talent pour persuader. Le fruit de tous ces moyens est ordinairement tardif, il demeure

* *Pharisæe cæce, munda prius quod intus est calicis & paropsidis, ut fiat id quod deforis est mundum.* Matth. 23. 26.

long-temps

long-temps imperceptible, & ne ſe développe ſouvent qu'après bien des années. Mais quelle conſolation pour un ſupérieur de voir alors des abus dont il gêmiſſoit, déracinés ſans éclat, ſans murmure, ſans ſoûlèvement ! & la dévotion n'eſt-elle pas plus contente d'attirer à la vertu un culte & des hommages volontaires, que de renverſer quelques autels du vice, ſans le dépoſſéder de ſon empire ſur les cœurs ?

Le reproche qu'on fait à la dévotion d'embraſſer ſans choix & ſans diſcernement toutes les bonnes œuvres qu'on lui préſente, n'eſt pas mieux fondé. Si l'on ſe bornoit à dire que ſon premier mouvement eſt de conſentir au bien qu'on lui propoſe, on diroit vrai, & au lieu de la

décrier, l'on feroit ſon éloge. Mais pour jeter ſur elle un ridicule qui ſatisfaſſe la haine qu'on lui porte, il faut ajoûter qu'elle ſuit aveuglément ces premières impreſſions. Avant que de montrer la fauſſeté de ce reproche, je demande à ceux que je réfute, ſi une diſpoſition contraire à celle qu'on reconnoît dans la dévotion, leur paroît plus conforme aux véritables règles du gouvernement. Trouveroient-ils plus convenable qu'un homme en place eût une oppoſition décidée pour toutes ſortes de bonnes œuvres, que ſa première penſée fût de les contredire, que ſes premières démarches fuſſent pour les combattre, & qu'il ne fît céder ſa répugnance à les approuver, qu'à une néceſſité indiſpenſable

ou à une utilité qui approche de la néceſſité ? Combien de fautes capitales une telle diſpoſition feroit-elle commettre dans le gouvernement ? Que de fruits précieux étouffés dans leurs germes ! que de ſources abondantes détournées ou taries ! Et pour parler ſans figure, que de projets rejetés qui euſſent été ſalutaires à la religion & à la ſociété !

Je ſais qu'on me répondra que ces bonnes œuvres, dont je déplore la perte, ne méritent pas tant de regrets, que la dévotion s'attache avec trop d'excès à de pareilles œuvres mépriſables aux yeux de la raiſon, & que cet attachement eſt une des plus fortes preuves que la dévotion ne ſait pas gouverner. Mais c'eſt de quoi je me plains

qu'on juge de l'utilité de ces œuvres par d'autres principes que par ceux de la religion; comme ſi tout gouvernement ne devoit pas ſe rapporter à Dieu *de qui toute puiſſance émane**, & qu'il fût permis à un homme qui tient ſa place de regarder comme inutile ou comme ſuſpect ce qui tend au ſoûtien & à l'accroiſſement de ſon culte. De plus on n'attaque pas moins par le mépris qu'on affecte pour ces bonnes œuvres, les intérêts de la ſociété, que ceux de la religion. Car ce que l'on ne prenoit que pour un bien ſpirituel, ſe trouve en même temps un avantage temporel; & quand la dévotion n'auroit

* *Non eſt poteſtas niſi à Deo.*
Rom. 13. 1.

pour en juger ainſi que le ſentiment des plus habiles politiques & des meilleures têtes qui aient gouverné, elle pourroit ſe conſoler de n'être pas d'accord avec les prétendus ſages de notre temps.

Mais eſt-il vrai que la dévotion embraſſe ſi précipitamment les bonnes œuvres qu'on lui propoſe ? Cette précipitation démentiroit ſes propres maximes ; car ſi dans ſa conduite perſonnelle, la dévotion examine attentivement les voies qu'elle doit ſuivre, parce qu'il en eſt *qui paroiſſent droites, & qui conduiſent néanmoins à la mort**, à plus forte raiſon dans le gou-

* *Eſt via quæ videtur homini juſta & noviſſima ejus deducunt ad mortem.* Proverb. 14. 12.

vernement public doit-elle distinguer le bien réel de celui qui n'eſt qu'apparent ; le bien ſolide & durable, de celui qui n'a aucune conſiſtance ; le bien qui l'eſt en toutes manières, de celui qui ne peut être accompli par des moyens juſtes ; le bien qui ne doit pas entraîner de plus grands maux ou préjudicier à de plus grands biens, de celui qui eſt joint à ces inconvéniens. La dévotion peut-elle ſe diſpenſer d'un examen qui eſt un de ſes devoirs les plus eſſentiels ? Et après l'avoir fait, peut-elle, ſans ceſſer d'être ce qu'elle eſt, ſe livrer à des œuvres belles par les dehors, mais vicieuſes ou du moins équivoques dans le fond ? On n'a donc rien à craindre de ſon zèle pour les bonnes œuvres ; & pourvû qu'on ne

faſſe pas conſiſter la ſageſſe du gouvernement à *éteindre l'eſprit*, à *mépriſer les prophéties*, elle conſentira volontiers à *éprouver toutes choſes*, & à *n'admettre que ce qui eſt véritablement bon**.

Qu'on ne diſe plus après cela que la dévotion a une ſi parfaite confiance dans le ſecours du Tout-puiſſant, qu'elle dédaigne l'uſage de la prudence humaine. J'ai déjà combattu ce préjugé au ſujet de l'éloquence. La dévotion emploie celle-ci dans ſes diſcours, quoiqu'elle ne s'appuie que ſur la grace divine, qui éclaire intérieurement les eſprits, & qui touche les cœurs,

* *Spiritum nolite extinguere, prophetias nolite ſpernere, omnia autem probate, quod bonum eſt tenete.* 1. Theſſ. 5. 19. 20. 21.

parce que l'éloquence, pleine de force & d'onction, eſt un des moyens humains dont la grace ſe ſert le plus efficacement pour perſuader les vérités chrétiennes. De même il y a des moyens naturels dont Dieu a voulu faire dépendre dans le cours ordinaire de ſa providence le ſuccès & l'utilité du gouvernement. Les rejeter, ce ſeroit tenter Dieu, & lui demander ſans néceſſité des miracles. Ce ſeroit ſe rendre coupable de tous les maux dont cette préſomption, déjà ſi criminelle, ſeroit infailliblement ſuivie. Ainſi la dévotion n'a garde de condamner la prudence qui lui découvre les moyens qu'elle doit mettre en œuvre pour accomplir ſes deſſeins; mais elle perfectionne cette prudence, en lui appre-

nant à ſe repoſer, non ſur elle-même, mais ſur l'arbitre ſouverain de nos deſtinées, & en la délivrant de ces craintes & de ces inquiétudes que la raiſon & le courage peuvent concentrer dans le cœur, mais que la confiance chrétienne peut ſeule en bannir.

On n'ignore pas que Dieu a ſuſcité quelquefois dans des temps difficiles des hommes extraordinaires, qui, pour la réformation des abus & pour le rétabliſſement du bon ordre, ont formé de grandes entrepriſes contre les règles communes de la prudence, & les ont heureuſement exécutées. Mais ces exemples ne prouvent pas que la dévotion ſoit ennemie de la prudence. Car premièrement ces conduites extraordinaires

ont réuſſi, &, à parler exactement, elles étoient très-prudentes; car Dieu qui les avoit inſpirées, en facilitoit le ſuccès. Il n'eſt rien de plus judicieux que d'agir ſous une telle garantie, & l'on peut ſans imprudence négliger les moyens ordinaires, lorſqu'on a lieu de compter ſur de plus puiſſantes reſſources. Sans recourir même à une protection particulière du ciel, il eſt arrivé plus d'une fois que des génies ſupérieurs, à la tête du gouvernement, ont quitté les chemins battus, pour prendre des routes plus abrégées & plus ſûres. En ſecond lieu, la dévotion admire ces exemples, mais ne ſe flatte pas de pouvoir les atteindre, & ſans mettre des bornes à la puiſſance de Dieu qui renouvelle quand

il veut les mêmes prodiges, elle n'oſe dans le gouvernement ſe départir des règles que dicte la prudence.

Telle eſt l'alliance de la dévotion avec la juſteſſe & l'étendue de l'eſprit, qui ſont la première partie du gouvernement. Nous avons marqué pour la ſeconde le diſcernement des hommes. En effet quiconque a une autorité principale, a des places ſubordonnées à remplir. Il a auprès de lui des perſonnes qu'il applique à différens emplois, ou dont il demande les conſeils. Enfin il eſt obligé de traiter avec des hommes de tout état & de toute condition, par les rapports que le gouvernement qu'il exerce lui donne avec eux. Trois objets où le diſcernement des hommes eſt

d'une abſolue néceſſité.

Un ſupérieur doit connoître, pour remplir dignement les places dont il a la diſpoſition, les talens, le caractère, les vertus & les défauts de tous les ſujets ſur leſquels il peut jeter les yeux. Cette connoiſſance le dirigera dans ſes choix, & ſans elle il ſe trompera ſouvent en une matière où les erreurs ſont de la dernière conſéquence. Ici un eſprit doux & pacifique convient davantage ; là il faut au contraire un zèle plus ardent & plus actif. La ſcience & le don de la parole ſont plus néceſſaires en certaines places, en d'autres le jugement & la prudence. Jamais le vice, ſurtout s'il eſt ſcandaleux, & même quand il ne le ſeroit pas, ne doit être placé. On verra bien

tôt que cette règle est vraie sans exception dans le gouvernement ecclésiastique ; & pour ce qui est du séculier, ce n'est pas ici le lieu de marquer les restrictions qu'elle peut souffrir. Il est cependant des circonstances où une moindre vertu peut & doit être préferée. Est-ce une chose facile que d'appercevoir & de démêler toutes ces manières qui distinguent les hommes entr'eux, car je ne parle point des qualités extérieures, comme la naissance, les biens, le crédit, qui méritent quelquefois l'attention d'un supérieur ? Il n'a pas besoin de beaucoup de pénétration, pour savoir à quoi s'en tenir sur ces qualités ; mais pour ne pas se méprendre sur celles de l'esprit & du cœur, les plus intéressantes de toutes,

combien ſes regards doivent-ils être perçans ?

Quelle doit être auſſi ſa ſagacité dans le choix des perſonnes qui l'approchent, dans les miniſtères qu'il leur confie, dans l'uſage qu'il fait de leurs conſeils ? Il n'eſt pas poſſible qu'un ſupérieur faſſe tout par lui-même ; & quand il le pourroit, il ſemble convenable qu'il renvoie les moindres détails à des hommes dignes de ſa confiance. Un fardeau partagé eſt moins accablant, & *la beſogne*, comme on parle aujourd'hui, doit être mieux faite par pluſieurs ouvriers que par un ſeul. De plus il y a néceſſairement autour d'un homme en place des emplois ſubalternes qu'il eſt important de remplir par des ſujets capables d'en faire les fonctions.

Tout cela demande qu'un supérieur se connoisse parfaitement en hommes, qu'il lise autant qu'un mortel peut le faire, jusque dans les cœurs, pour s'assurer d'un attachement solide pour sa personne, d'une probité à l'épreuve des tentations les plus délicates, d'une conduite qui ne fasse tort ni à lui ni à son gouvernement. Il doit être instruit du caractère & des talens de ceux qui travaillent immédiatement sous ses ordres, pour juger du fond qu'il peut faire sur le compte qu'ils lui rendent & sur les avis qu'ils lui donnent, pour les employer chacun dans le genre qui lui est propre, rien n'étant plus dangereux que de transporter les hommes hors de leur place naturelle.

Enfin le gouvernement donne

des rapports néceſſaires avec des perſonnes de tout état & de toute condition. Quand on ſe rend inacceſſillle, & qu'on ne voit que par les yeux d'autrui, qu'on n'entend que par des oreilles étrangères, qu'on ne parle que par une bouche empruntée, on s'expoſe à l'inconvénient d'ignorer beaucoup de choſes qu'il faudroit ſavoir, d'en croire d'autres qui ne ſont pas véritables, d'en dire qu'on ne voudroit ou qu'on ne devroit pas; & au lieu du reſpect & de la crainte, on ne s'attire que de la haine & du mépris. Traiter avec les hommes dans une place ſupérieure, c'eſt recevoir leurs plaintes, répondre à leurs demandes, louer ceux-ci, réprimander ceux-là, exhorter les uns, diſcuter des affaires

affaires avec les autres, remplir les devoirs de la société comme il convient à la dignité de cette place. Ces détails, qui pris séparément paroissent peu considérables, sont tous ensemble d'une importance extrême dans le gouvernement; & il n'est pas douteux que l'homme public chargé de ces détails, ne s'en acquitte mal, s'il n'a pas une connoissance générale des mœurs & des usages des hommes, des ressorts qui les remuent, des passions qui les agitent, des vices qui dominent parmi eux, & si en particulier il n'étudie pas & ne sait point discerner le génie & les inclinations de ceux qui s'adressent à lui.

Je crois déjà entendre mes adversaires s'écrier que de toutes

les parties du gouvernement, celle dont je viens de parler eſt la plus incompatible avec la dévotion. Comment auroit-elle le diſcernement des hommes, elle qui eſt également incapable de juger ſainement de leurs vertus & de leurs défauts, ſoit qu'on l'enviſage dans ſon état le plus parfait, ſoit qu'on la prenne telle qu'on la trouve dans un grand nombre de dévots? Dans ce ſecond état, rien de plus défiant & de plus ſoupçonneux que la dévotion, rien de plus docile à la voix de la médiſance & de la calomnie, rien de plus obſtiné dans les préventions une fois conçûes. Eſt-ce ainſi qu'on connoît les hommes? & quel eſt le fruit de cette étrange méthode, ſi ce n'eſt d'accréditer l'infame délation, d'écar-

ter ou d'opprimer le mérite ? Dans son état le plus parfait la dévotion, conformément au précepte de l'Évangile, juge toûjours favorablement de son prochain. Elle ne fouille pas dans son cœur pour y découvrir des intentions perverses, & pour reconnoître la source cachée des défauts qui paroissent au dehors. Elle excuse ce qu'elle ne peut ni désavouer ni dissimuler. Ajoûtons que la dévotion, jalouse de l'enfance & de la simplicité que Jesus-Christ & l'Apôtre saint Paul lui recommandent*, ignore & veut ignorer tout le

* *Estote . . . simplices sicut columbæ.* Matth. 10. 16. *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* Ibid. 18. 3. *Malitiâ parvuli estote.* 1. Cor. 14. 20.

mal dont les hommes ſont capables, qu'elle ajoûte foi à tout ce qu'on lui dit, prête à embraſſer la défenſe d'un ſcélérat hypocrite qui a sû toucher ſa compaſſion, à favoriſer le crime, qu'elle ne ſoupçonne jamais, & à répandre ſur une indigence ſimulée des ſecours qui ne ſont dûs qu'à la véritable pauvreté. Diſons enfin que la parfaite dévotion eſt ſi épriſe de la vertu, qu'elle ne demande pas d'autre qualité dans les hommes. Quiconque lui paroît vertueux, obtient d'elle toutes les graces dont elle diſpoſe, & peut prétendre aux plus hautes dignités, ſans aucun des talens néceſſaires pour les remplir.

Cet état de la dévotion, où elle eſt repréſentée ombrageuſe, amie des délateurs, inébran-

lable dans ses préjugés, n'est pas son état naturel. S'il est souvent arrivé que des dévots chargés d'un gouvernement ont si mal réussi à connoître les hommes, ce n'est pas sur la dévotion, c'est sur la petitesse de leur esprit, que cette faute doit être rejetée. D'autres personnes qui ne se piquoient pas de dévotion, sont tombées dans la même faute, avec cette différence, que parmi celles-ci plusieurs ont péché par méchanceté plustôt que par ignorance. Un esprit foible, comme un dévot peut l'être, ou un cœur corrompu, comme il ne s'en trouve que trop sans la dévotion, se livre aisément à la défiance. L'un veut connoître les hommes par un motif louable, pour récompenser la vertu, pour punir ou

pour éloigner le vice ; & comme il ne diſtingue pas le chemin que la verité doit tenir pour arriver juſqu'à lui, il la cherche par des détours obliques & des conduits ſoûterrains. Les faux rapports & les accuſations téméraires lui tiennent lieu des ſolides recherches qu'il auroit pû faire avec le diſcernement des hommes. Il auroit sû alors avouer & réparer les erreurs inévitables dans le gouvernement le plus ſage & le plus éclairé. Mais la petiteſſe d'eſprit eſt inſéparable de l'opiniâtreté ; il ne peut croire qu'on ait voulu, ou qu'on ait pû le tromper. L'autre au contraire ne veut connoître les hommes que pour faire du mal, ou pour ſe préſerver de celui qu'il a lieu de craindre. Perſuadé par le

sentiment de sa propre corruption, que tous les hommes sont méchans comme lui, il ne fait pas plus de cas des vils espions qui le servent, que des personnes qui lui sont dénoncées. Il croit néanmoins les dénonciateurs & par la malignité naturelle de son caractère & par la défiance que ses remords lui inspirent. Des préventions conçûes dans le sein du crime, sont encore plus incurables que celles qui sont nées dans un esprit foible ; & ce fléau du gouvernement est mille fois plus redoutable sous un homme esclave de ses passions, que sous celui dont les vûes sont droites, quoique ses lumières soient bornées.

Si quelque excès pouvoit convenir à la véritable dévotion, ce seroit sans doute celui

que l'on donne pour ſon état le plus parfait. Elle a plus d'inclination pour une charitable crédulité, que pour des jugemens ſiniſtres & d'injuſtes ſoupçons ; mais elle n'eſt pas ſi follement crédule qu'on voudroit nous le perſuader, & les fauſſes idées qu'on ſe forme là-deſſus, viennent uniquement de ce que l'on confond les ſentimens de la charité chrétienne avec la conduite & le langage qu'elle ſuggère. Ses ſentimens ſont les mêmes dans tous les hommes ; mais elle agit, elle parle dans un ſupérieur autrement que dans un particulier. Celui-ci ne répond que de lui-même, & l'attention qu'il doit à ſes propres défauts, le diſpenſe de remarquer les vices du prochain. Le ſupérieur, obligé de

de veiller ſur ceux dont il doit rendre compte, n'omet aucune précaution raiſonnable pour connoître en mal comme en bien les hommes dont la connoiſſance eſt utile ou néceſſaire à ſon gouvernement. Il ne ſera pas diſpoſé à les croire mauvais avant que de les connoître. Car rien n'eſt plus téméraire ni plus injurieux à l'humanité que cette diſpoſition, dont quelques perſonnes s'applaudiſſent, s'eſtimant fort habiles parce qu'elles commencent par juger déſavantageuſement de tout homme inconnu, & n'exceptent que le petit nombre dont la probité leur paroît inconteſtable, de la condamnation générale qu'elles prononcent contre tous les hommes. Il n'y a dans cette manière de

penſer, ni beaucoup de nobleſſe, on le voit aiſément, ni même beaucoup d'habileté. Faut-il être fort habile pour décider d'abord que tous les hommes ſont faux, intéreſſés, ambitieux, & pour diſtribuer enſuite par caprice, ou par des motifs ſuſpects, quelques éloges particuliers, ſouvent auſſi mal fondés que la première déciſion qui condamne l'humanité ? Combien ſont plus ſages & plus avantageux au gouvernement les ſentimens que la charité forme dans le cœur d'un homme public ! Il préſume le bien de chacun de ceux qu'il ne connoît pas, quoiqu'inſtruit en général des ravages que la cupidité fait parmi les hommes. Cette préſomption dure juſqu'à ce que des doutes légitimes

l'affoiblissent, & que des preuves certaines la détruisent; car elle ne doit pas l'empêcher de prêter l'oreille aux discours qu'on lui tient, & d'en peser la solidité, d'aller, s'il est possible, à la source des bruits répandus dans le public, & de s'assûrer de leur vérité, d'examiner par lui-même les discours, les actions, le maintien de ceux qui l'approchent, & de former sur ces indices de prudentes conjectures. Toute autre conduite seroit une négligence blâmable dans un homme public, redevable à tous, & par conséquent obligé de connoître les bons pour les défendre ou les récompenser, les méchans pour les corriger ou les réprimer.

Il n'est donc pas si difficile de concilier la charité chrétienne

avec le discernement des hommes. En les aimant sincèrement, elle découvrira si elle est chargée de les gouverner, ce qui manque à leurs vertus ; elle appercevra leurs vices, elle s'informera des faits dont on les accuse, & règlera ses démarches sur les connoissances qu'elle aura acquises ; elle saura se tenir en garde contre l'imposture, & sa simplicité ne dégénèrera pas en imbécillité. La lecture, l'instruction, & surtout l'expérience, apprennent aux personnes les plus innocentes, qu'il y a dans le monde bien des gens qui ne leur ressemblent pas. C'en est assez, sans former aucun soupçon particulier, pour ne pas ajoûter foi indifféremment à tous les discours, & pour ne pas compter sur toutes

les apparences. Lorsque la dévotion est isolée, elle se précautionne moins contre les pièges qu'on peut lui tendre; & pourvû que les services qu'on lui demande, ne puissent causer aucun préjudice, elle consent à être la dupe d'un cœur trop tendre & trop généreux. Mais quand elle est dans un rang où des mécomptes de cette espèce peuvent avoir des suites sérieuses, où il seroit dangereux pour elle & pour le public de protéger un scélérat, de combler de ses faveurs des sujets qui ne les méritent pas, d'épuiser ses libéralités aux dépens de la véritable indigence sur le libertinage & l'oisiveté, elle croit devoir être plus défiante & plus reservée.

De même elle suivroit avec

plus de liberté dans une condition privée ſon goût pour les perſonnes vertueuſes : contente de trouver en elles de quoi s'inſtruire & s'édifier, elle ne chercheroit rien de plus. Mais quand elle eſt diſpenſatrice des emplois d'où le bonheur des hommes & l'ordre de la ſociété dépendent, elle comprend que la vertu ſeule eſt inſuffiſante pour exercer ces emplois. Elle ne placera pas à la tête des armées, ni dans les tribunaux de la juſtice, un homme pieux qui ne ſait pas la guerre & ignore la juriſprudence. Elle n'établira pas même paſteur des ames celui dont la vie exemplaire peut leur être utile, mais dont l'ignorance & les travers peuvent leur être beaucoup plus nuiſibles.

Si la dévotion n'a rien d'incompatible avec le diſcernement des hommes, on peut dire qu'elle facilite l'uſage de ce précieux talent. Qu'eſt-ce qui aveugle quelquefois dans cette matière les ſupérieurs les plus éclairés ? Qui les empêche de reconnoître & de couronner le mérite ? qui les rend prodigues de leurs graces pour de médiocres, & même d'indignes ſujets ? qui les détermine en certaines occaſions contre le bon droit, & en faveur de l'injuſtice ? Des paſſions qu'ils ne ſavent ni vaincre ni modérer ; des haines qui ferment leurs yeux à tout ce qu'il y a d'eſtimable dans un ennemi, groſſiſſent ſes défauts réels, & lui en prêtent d'imaginaires ; une préſomption qui eſt trop oc-

cupée d'elle-même, pour étudier & pour bien connoître un mérite étranger, ou qui pleine de confiance en ſes propres lumières, ſe trompe d'autant plus aiſément, qu'elle ſe croit infaillible dans les jugemens qu'elle porte des autres hommes ; une vivacité qui prend tout d'un coup ſon parti ſur un premier expoſé, & ſur de ſoudaines réflexions, ſans attendre, pour agir, un plus long examen; des foibleſſes encore plus honteuſes, qui couvrent la raiſon d'épaiſſes ténèbres. La dévotion exempte de ces défauts, peut exercer ſans empêchement & ſans obſtacle le talent de diſcerner les hommes. Elle en juge avec équité, parce qu'aucune paſſion ne préſide à ſes jugemens. Quelque ſujet de mécon-

tentement qu'on ait pû lui donner, elle remarque le mérite par-tout où il ſe trouve, & ſacrifie, en le mettant en place, ſes répugances perſonnelles à l'intérêt du public. L'orgueil ne rabaiſſe pas à ſes yeux les vertus & les talens d'autrui, & une trop haute idée de ſon diſcernement ne la fait pas tomber dans des erreurs groſſières. Elle ſait arrêter les ſaillies d'une humeur trop vive & trop bouillante, & quelque motif qu'on lui préſente pour l'entraîner, elle ne ſe rend jamais, autant que ſes lumières le lui permettent, qu'à la voix de la raiſon. Pour ce qui eſt des paſſions qui ſoûmettent l'eſprit à l'empire des ſens, elle a pour elles une horreur ſi forte, qu'il n'eſt pas à craindre que ces paſſions cor-

rompent les jugemens que la dévotion, qui gouverne, doit porter ſur les hommes.

L'eſprit de gouvernement renferme en troiſième lieu la connoiſſance des choſes ſur leſquelles roule le gouvernement qu'on exerce. Il ne me reſte rien à dire ſur cette connoiſſance, après ce que j'ai déjà dit ſur l'eſprit des belles lettres & ſur celui des ſciences. On a vû qu'il n'eſt aucunes connoiſſances incompatibles avec la dévotion, & plus on les ſuppoſera utiles & néceſſaires à la république, plus elles ſeront de ſon reſſort.

S'il falloit en croire un préjugé répandu par l'ignorance, cette partie du gouvernement pouvoit être ſupprimée. Car un Savant pour les petits eſprits eſt auſſi peu capable de gou-

verner, qu'un dévot pour les libertins. On renvoie celui-ci dans un ſéminaire ou dans un cloître ; on relègue l'autre dans ſon cabinet. A quoi ſervent, dit-on, dans un homme public des connoiſſances acquiſes par l'étude ? Un jugement ſolide, avec l'uſage du monde & des affaires, ne ſuffit-il pas pour le gouvernement ? Mais qui oſera dire que la connoiſſance de l'hiſtoire, du droit public, des loix civiles, de tout ce qui a été écrit ſur l'art militaire, le commerce, la navigation, ſoit inutile dans le gouvernement temporel ? Qu'on diſe qu'à l'égard de quelques-unes de ces parties, l'expérience en apprend plus que les livres, je l'avouerai. Mais il faudra du moins que l'on m'accorde que ces deux reſſour-

ces, jointes enſemble, valent mieux qu'une ſeule, & que parmi les choſes dont nous avons fait l'énumération, il en eſt de très-intéreſſantes pour la république, qui ne peuvent être appriſes ſans le ſecours de la lecture & de l'étude. L'expérience eſt admirable pour développer des talens, & pour réduire la théorie en pratique; mais accompagnée de l'ignorance, elle n'eſt autre choſe que l'habitude invétérée de commettre les mêmes fautes.

Que ſera-ce donc du gouvernement ſpirituel? & quelle eſt l'abſurdité de ce diſcours, qu'un Prélat ne doit être ni caſuiſte, ni théologien, ni canoniſte, qu'il n'a beſoin que de prudence pour donner des ordres, de fermeté pour les faire

exécuter, & que s'il faut quelquefois du savoir, il lui suffit de le trouver dans les habiles gens qu'il consulte ? Ceux qui parlent ainsi ne regardent sans doute l'épiscopat que comme une magistrature politique, & dans cette idée ils se trompent encore ; car les détails d'une semblable magistrature exigent bien des connoissances dans celui qui gouverne en chef. Mais le gouvernement d'un diocèse n'est pas seulement une police extérieure. Le Prélat est pasteur, & pasteur des ames beaucoup plus que Magistrat. Il doit instruire plus qu'ordonner, & ses ordres même ont des rapports intimes avec le dogme & avec la morale du christianisme. Ignorer profondément l'un & l'autre, & dans les enseigne-

mens qu'on donne ſur la foi, dans les règles de conduite que l'on preſcrit, dépendre d'un conſeil qui n'eſt pas toûjours bien choiſi, eſt-ce gouverner en Évêque ? On ſait ce que répondent les ſaints Docteurs & les Conciles ; mais en ne conſultant que la raiſon & les bienſéances, le monde même décidera que non.

C'eſt entrer dans les vûes de la dévotion, que de ſoûtenir qu'il eſt impoſſible de gouverner ſans la connoiſſance des choſes ſur leſquelles roule le gouvernement qu'on exerce. La dévotion ne deſire pas moins les vertus propres à la place qu'on occupe, quatrième partie du gouvernement.

Je ne parle point ici des vertus néceſſaires en général pour

le gouvernement, comme l'équité, le zèle du bien public, l'humanité, la force, le déſintéreſſement, l'amour du travail, &c. La dévotion n'eſt pas ennemie de ces vertus, & ſes cenſeurs ne diſconviendront point que dans cette partie elle ſe rapproche de l'eſprit du gouvernement. Les vertus ſur leſquelles j'inſiſte, ſont celles qui appartiennent proprement à la dévotion, & dont la néceſſité n'eſt pas ſi univerſellement reconnue.

La dévotion exige dans un homme qui gouverne, des mœurs irréprochables; elle lui défend d'autoriſer par ſa conduite les abus qu'il réprime par ſes loix. Les libertins traitent de ſcrupule frivole cette délicateſſe de la dévotion. Laiſſons

les parler en libertins, c'eſt-à-dire, en hommes qui connoiſſent auſſi peu les règles du gouvernement que celles de la vertu. Mais démandons à toute perſonne ſenſée qui aime l'ordre, & qui ſait par quelles voies il ſe conſerve ou ſe détruit, ſi la dépravation des mœurs publiques n'eſt pas un mal réel dans le gouvernement, & ſi l'exemple du ſupérieur n'eſt pas un moyen infaillible pour répandre la contagion du vice. Demandons lui encore, ſi tout gouvernement, quel qu'il ſoit, n'a pas d'autres maux à craindre de ces paſſions que le libertinage a de tout temps excuſées, & que l'impiété de notre ſiècle ne rougit pas de conſacrer. N'entrons pas dans le détail de ces maux, & prions ceux

ceux qui voudroient en douter, d'ouvrir & de lire les hiſtoires. Regardera-t-on auſſi comme une choſe indifférente au gouvernement la conduite d'un ſupérieur qui ſe permet à lui-même ce qu'il condamne, & ce qu'il doit punir dans les autres ? Qui ne voit que c'eſt énerver les loix, que de les enfraindre parce qu'on eſt au deſſus des peines qu'elles impoſent ? Les règlemens les plus ſalutaires ſont ceux qui éprouvent ordinairement plus de contradictions. Quel prétexte plus plauſible pour s'en affranchir, que l'exemple du ſupérieur qui ne les obſerve pas ! On juge avec raiſon qu'il les mépriſe. La crainte eſt alors l'unique motif qui faſſe obéir. Mais cette foible barrière ne réſiſte pas long-

temps au débordement de la licence, & des abus autorisés par les actions du Législateur, triomphent aisément des loix qui les proscrivent.

Je comprends ce qu'il en doit coûter à un homme qui commande, pour s'assujétir à ses propres ordonnances. Tous les penchans du cœur réclament. Indépendant des autres, il faut devenir esclave de soi-même; il faut être, par le sacrifice de ses goûts, victime des bienséances de son rang; il faut fermer l'oreille à la voix enchantereſſe des flatteurs; il faut éviter d'autres pièges d'autant plus dangereux qu'on a plus de grandeur & d'autorité. Mais c'est ce qui me persuade que la dévotion, loin d'être un obstacle au gouvernement, est

un ſecours au contraire pour en accomplir les plus indiſpenſables devoirs. Beaucoup mieux que la raiſon, elle captive des penchans que la crainte & le reſpect humain ne peuvent ſubjuguer. Elle ſeule peut enſeigner, que c'eſt être véritablement libre que de ne dépendre que de la règle, & que le commandement, qui paroît ſi doux à la pluſpart des hommes, eſt de tous les états le moins flatteur pour la nature. Elle eſt le préſervatif le plus ſalutaire contre le poiſon de la flatterie, & le rempart le plus inacceſſible aux traits du vice ſéducteur.

Il ſemble que ces principes conteſtés, quoique ſans fondement, à l'égard du gouvernement ſéculier, ne devroient au moins ſouffrir aucune conteſta-

tion à l'égard du gouvernement eccléſiaſtique. N'eſt-il pas évident que ſans les mœurs, ce dernier gouvernement a un défaut eſſentiel que tous les talens de l'eſprit ne peuvent couvrir ? Un homme vicieux à la tête du gouvernement eccléſiaſtique, eſt inévitablement mépriſé. Le monde, tout corrompu qu'il eſt, inſulte à ſes déſordres. Ils deviennent la matière des entretiens particuliers & des ſatires publiques. Son nom ne peut plus être proféré, ſans qu'on y joigne le récit vrai ou faux de quelqu'une de ſes avantures ; & l'idée qu'on s'eſt formée de lui, donne du crédit aux plus ſcandaleuſes rumeurs. Dans un décri ſi général, accordons-lui l'eſprit le plus juſte & le plus pénétrant, une prudence con-

ſommée, la ſcience même de ſon état, il ſera toûjours incapable d'un miniſtère dont le premier & le plus inviolable engagement eſt de ſe faire reſpecter.

Mais, dira-t-on, la probité, l'honneur, peut-être un reſte de religion, le porteront à aimer dans les autres le bien qu'il ne fait pas lui-même. Je veux qu'il ſuive dans le gouvernement d'autres maximes que dans ſa conduite perſonnelle. Il ſeroit en effet monſtrueux qu'on employât ouvertement l'autorité la plus ſainte à détruire le bien & à établir le mal. Combien de fautes néanmoins ſes paſſions ne lui feront-elles pas commettre dans le gouvernement ? Combien de graces extorquées par de honteuſes ſollicitations,

accordées par des motifs criminels, graces dont les effets ſont d'introduire dans le ſanctuaire des perſonnes qui devoient en être exclues, ou de confier des poſtes importans à des hommes dépourvûs de mérite ! Que de déſordres impunis ! que d'abus & de ſcandales injuſtement tolérés ! On ſent que des coups de vigueur ſeroient néceſſaires ; mais de funeſtes liaiſons arrêtent la main qui devroit frapper. C'eſt ainſi que ce ſupérieur eccléſiaſtique aime le bien, & que la ſageſſe de ſon gouvernement répare l'irrégularité de ſes mœurs. Quand il ſeroit même poſſible que les foibleſſes de ſon cœur ne lui fiſſent jamais oublier les véritables règles du gouvernement, quand il auroit autant de zèle pour l'ordre public,

qu'il en a peu pour ſa propre réformation, quel pourroit être le ſuccès de ce zèle ? de quel front oſeroit-il reprendre dans autrui des vices moins crians que les ſiens ? Comment ſes corrections, s'il oſoit en faire, ſeroient-elles reçûes ? quel poids auroient ſes inſtructions ? Quelle docilité trouveroit-il dans ſes inférieurs, pour l'établiſſement d'une exacte diſcipline ? & ſes exemples ne ſeroient-ils pas plus pernicieux, que ſes diſcours, ſes règlemens, & toutes les démarches de ſon miniſtère, ne pourroient être utiles ?

Tout cela eſt vrai, répondra-t-on, s'il ne garde aucunes meſures, s'il brave les jugemens du monde, s'il viole ſans pudeur toutes les bienſéances ; mais ſi ſes déſordres demeurent

ſecrets, s'il en rougit du moins, & que l'on s'apperçoive qu'il reſpecte la vertu dans le temps qu'il n'a pas le courage de la pratiquer, qui l'empêchera d'employer utilement les talens qu'il a pour gouverner ?

D'abord on ſuppoſe, ce qui eſt moralement impoſſible, qu'un homme en place dérobe au public la connoiſſance de ſa conduite. Trop de regards ſont fixés ſur lui, pour qu'il puiſſe les tromper tous. Peut-être y réuſſira-t-il quelque temps; mais bien tôt la vérité perce. Un ſeul témoin en fait naître pluſieurs, & le myſtère une fois éventé, devient une nouvelle générale. Au défaut de la conviction & de l'évidence, les conjectures ſe multiplient, les ſoupçons ſe communiquent, & dans

dans un état où la réputation eſt tout enſemble ſi fragile & ſi précieuſe, il eſt preſque égal d'être convaincu, ou d'être violemment ſoupçonné.

L'indignation & le mépris ſeront moindres, à la vérité, lorſqu'on le verra, timide & réſervé dans le vice, en retrancher une partie du ſcandale, & travailler, après avoir perdu l'eſtime, à s'attirer la compaſſion. Miſérable reſſource pour un homme qui devroit être la terreur du crime, les délices de la vertu, un objet de vénération pour les bons & pour les méchans! L'obtiendra-t-il même cette pitié qu'il ſouhaite de ceux qui connoiſſent toute l'étendue de ſes devoirs, & l'horrible profanation dont il eſt coupable? Et en ſe faiſant plaindre

de quelques perſonnes, lui reſtera-t-il aſſez de conſidération pour exercer ſon miniſtère avec toute l'autorité dont il a beſoin, avec tout le fruit qu'on pouvoit attendre de ſes talens ?

C'eſt aſſez s'arrêter ſur un paradoxe inſoûtenable qui méritoit à peine d'être réfuté. Mais je vais plus loin, & je prétends que non ſeulement la pureté des mœurs, mais la piété même, ſelon les idées différentes qu'on attache à ces deux termes, eſt une partie eſſentielle du gouvernement eccléſiaſtique. Je ſortirois de mon ſujet, ſi je répétois ici ce qu'on trouve dans tous les livres ſur l'excellence & la ſainteté du miniſtère ſacerdotal. Ce n'eſt pas un traité de morale qu'on attend de moi. Je conſidère en philoſophe & en

citoyen l'esprit du gouvernement ; & c'est sans m'éloigner de ce point de vûe, que je compte la dévotion parmi les qualités qui composent l'esprit du gouvernement ecclésiastique.

On entend par la dévotion ajoûtée à cette pureté des mœurs dont nous avons parlé, des sentimens de religion plus vifs & plus touchans, une vertu animée par des motifs plus purs, qui ne se borne pas, dans le rang qu'elle occupe, à mériter l'estime du public par une conduite irrépréhensible, mais qui veut servir Dieu par l'autorité qu'elle exerce, lui plaire & mériter ses récompenses par l'usage qu'elle fait de cette autorité.

La dévotion ainsi définie en-

tre-t-elle dans l'eſprit du gouvernement eccléſiaſtique ? Pour s'en aſſûrer, qu'on examine les détails de ce gouvernement. J'avoue que parmi ces détails quelques-uns ont de quoi flatter l'amour propre. On eſt ſoûtenu dans les grandes affaires & dans les occaſions éclatantes par l'importance de l'objet, & par la réputation attachée au ſuccès. On monte alors ſur le théatre ; & l'on rappelle tout ce qu'on a de génie & d'habileté pour mériter l'applaudiſſement des ſpectateurs. Mais ces grandes affaires, ces occaſions éclatantes ne ſe préſentent pas toûjours. Une partie du gouvernement eccléſiaſtique conſiſte en petits détails ennuyeux par leur uniformité, fatiguans par leur multiplicité. Ceux qui con-

noiſſent ces détails, comprennent ce que je veux dire ; ils ſavent combien il faut de zèle, de patience, d'attachement à ſes devoirs, pour ſupporter conſtamment des occupations qui tourmentent le corps & l'eſprit, des occupations où l'éloquence ne brille pas, où l'étendue & l'élévation de l'eſprit ne trouvent point de matière qui ſoit digne d'elles, où une ſcience profonde n'eſt guères d'uſage, où un prompt & glorieux ſuccès n'aſſaiſonne pas les dégoûts.

On dira peut-être qu'un ſupérieur eccléſiaſtique dont les talens ſont au deſſus de ces détails, peut s'en débarraſſer. Mais en prenant ce parti extrême, on tranche le nœud, au lieu de le réſoudre ; car que

devient le gouvernement eccléſiaſtique, ſi celui qui l'exerce en chef, abandonne entièrement tous ces détails ? Quoique chacun d'eux n'ait rien en ſoi-même d'intéreſſant, il n'en eſt pas ainſi de la ſuite & de la continuité de ces détails. C'eſt ce qui donne à un Prélat une parfaite connoiſſance de ſon diocèſe, c'eſt ce qui lui fait connoître les lieux & les perſonnes qui les habitent, les beſoins auxquels il faut pourvoir, les inconvéniens qu'il faut prévenir. Cette connoiſſance acquiſe tous les jours par un travail dont l'utilité n'eſt pas d'abord ſenſible, l'éclaire & le conduit ſûrement dans les affaires importantes qui arrivent plus rarement. C'eſt auſſi ce qui le fait connoître à ſes inférieurs. Un homme

en place ſe montre tel qu'il eſt dans les détails auxquels il n'apporte aucune préparation. On s'apperçoit à la longue s'il a de l'humeur, ou s'il eſt égal & toûjours maître de lui-même; s'il eſt fier & hautain, ou modeſte & affable; dur & auſtère, ou doux & bienfaiſant; ſuſceptible de préventions, ou incapable d'en recevoir, du moins d'en conſerver; vrai & ſincère, ou faux & diſſimulé; ſage, ou indiſcret dans ſes diſcours; ami, ou ennemi du bien. Les qualités eſtimables qu'on découvre en lui dans ces occaſions non ſuſpectes, lui font d'autant plus d'honneur, qu'elles paroiſſent couler de ſource, & lui échapper comme malgré lui. Les petits qui ont le bonheur de s'approcher de ſa perſonne, & d'en

être favorablement écoutés, réuniſſent leurs voix à celles des grands pour célébrer ſes louanges. Tous l'aiment, & le révèrent : Paſteur tendre & vigilant, il trouve dans tout ſon troupeau une confiance & une docilité inaltérables.

Quelle différence de langage & de ſentimens, s'il devenoit inviſible, ſi les perſonnes dont il doit être par ſa dignité le tuteur & le père, ne pouvoient l'aborder, s'il refuſoit d'entrer dans les affaires pour leſquelles on a recours à lui, s'il ne vouloit pas qu'on lui parlât, & qu'on l'inſtruiſît de ce qui ſe paſſe dans ſon diocèſe ! Perpétuellement enfermé pour vaquer à l'étude ou à la prière, il feroit condamner avec raiſon cet amour exceſſif & déplacé

pour la solitude dans un homme qui n'est plus à lui. Jaloux des prérogatives de son rang, & uniquement occupé d'une fastueuse représentation, il n'en imposeroit qu'à des esprits foibles, & *Idole* plutôt que *Pasteur**, il pourroit avoir de l'encens, mais il n'auroit ni l'hommage des cœurs, ni le tribut d'estime qui n'est dû qu'au mérite réel.

Convenons donc qu'un supérieur ecclésiastique peut associer à ses travaux des hommes dont le mérite lui est connu, & que c'est surtout dans les détails ordinaires qu'il doit être soulagé par ses coopérateurs. Mais partager un fardeau, n'est pas

---

* O *Pastor & idolum derelinquens gregem.* Zachar. 11. 17.

s'en décharger entièrement. On laisse faire à d'autres ce qu'on ne peut pas faire soi-même, ou ce qui consumeroit des momens destinés à de plus nobles occupations. L'on distribue tellement le travail, que la portion qu'on se réserve, est toûjours la plus pénible comme la plus importante, & l'on retient encore sur celle qu'on confie à d'autres, l'inspection dont un supérieur ne doit jamais se dessaisir. Voilà le véritable esprit du gouvernement ecclésiastique ; & c'est ce qui demande non seulement des talens & de la probité, mais une piété solide, pour surmonter les dégoûts d'un travail indispensable.

Comptera-t-on pour rien les ennuis de la résidence, dans

certains pays, & par rapport à ceux qui ont connu ce qu'on appelle dans le monde *La bonne compagnie ?* Privés de cette ressource, à laquelle il n'est que trop commun de s'attacher avec excès, n'ont-ils pas besoin du secours de la religion pour se réduire à une société si différente de celle qu'ils ont quittée, & qu'il ne tiendroit qu'à eux de rejoindre avec d'autant plus d'agrément, que dans leur nouvel état ils y seroient reçûs avec plus de distinction ?

Quel est enfin l'objet du gouvernement ecclésiastique ? C'est en général la gloire de Dieu & le salut des ames, & pour dire quelque chose de plus particulier, c'est l'intégrité de la foi ; c'est dans le clergé une discipline qui en écarte les vices & l'igno-

rance; dans les communautés religieuſes l'obſervance des vœux monaſtiques, au dehors une parfaite ſéparation du monde, au dedans la paix & l'union; dans tous les états la ceſſation des ſcandales, la connoiſſance des vérités au moins capitales du chriſtianiſme, la pratique des bonnes œuvres, c'eſt encore la célébration régulière du ſervice divin, la décoration des temples & des autels, l'exécution des pieuſes volontés des fondateurs, &c. Tous ces détails ſont bien inſipides pour quiconque n'a pas le goût de la dévotion; & quand même par des motifs naturels, & pour mériter l'approbation des hommes, on voudroit s'y livrer tout entier, il eſt impoſſible qu'on ne s'éloignât ſouvent de l'inſtitution

primitive du gouvernement ecclésiastique. La piété, je l'ai déjà dit, destituée de prudence & de savoir, desire le bien, & ne le connoît pas; mais la sagesse humaine toute seule ne l'aime, ni ne le connoît. La gloire de Dieu & le salut des ames sont des mots qu'elle prononce sans en comprendre la force, & sans en faire une juste application. Un citoyen perfide, ennemi secret de son Prince & de sa patrie, servira mal l'un & l'autre dans les emplois qu'il obtiendra. De même l'Église doit être mal gouvernée par ceux qui n'ont que de l'indifférence pour ses intérêts les plus chers. La dévotion peut n'être qu'avantageuse aux autres gouvernemens; elle est essentielle au gouvernement ec-

cléſiaſtique, & l'une des louanges que la poſtérité donnera au regne ſous lequel nous vivons, c'eſt d'avoir cherché avec une attention ſi marquée, pour remplir les premières dignités de l'Égliſe, des ſujets recommandables par leur piété.

## *L'ESPRIT DES AFFAIRES.*

SI pour être propre aux affaires, il suffisoit d'avoir une connoissance exacte des choses dont on doit traiter, la question que nous proposons, seroit bien tôt décidée. Comme la dévotion par elle-même ne donne ni ne suppose cette connoissance, elle n'empêche pas non plus de l'acquérir ou de la conserver. Un dévot peut entendre aussi parfaitement que tout autre les intérêts des cours, les finances, le commerce, le droit public, les loix civiles; & jusque-là il est évident que l'esprit des affaires & la dévotion ne sont pas incompatibles.

Mais lorſqu'on prétend qu'un dévot ne peut être homme d'affaires, ce n'eſt pas préciſément par le défaut de connoiſſances ſuffiſantes. Il faut même convenir que l'intelligence & l'habileté, quoique d'un grand poids dans le maniement des affaires, ne ſont pas les ſeules parties néceſſaires pour y réuſſir. On a vû des hommes avec des lumières & une éloquence peu communes échouer dans des entrepriſes heureuſement conduites par d'autres perſonnes qui n'avoient pas les mêmes talens.

L'eſprit des affaires eſt d'abord ce ſens droit & juſte qui ſaiſit le vrai & ne le perd jamais de vûe, de quelque nuage qu'on cherche à l'envelopper. Je ne m'y arrêterai pas après ce que j'ai

j'ai dit dans la queſtion précédente. La même juſteſſe d'eſprit que la dévotion eſt capable d'apporter dans le gouvernement, elle peut l'employer avec plus d'avantage & de facilité dans le maniement des affaires. C'eſt également dans l'un & dans l'autre de ces deux genres un talent naturel que l'uſage perfectionne, qui manque quelquefois aux dévots, plus ſouvent encore à ceux qui ne le ſont pas, mais dont la privation ne prouve rien contre la dévotion.

Ce qu'on lui reproche particulièrement dans le ſujet que nous traitons, c'eſt d'être incompatible avec cette dextérité qui eſt la principale partie d'un homme d'affaires. Si pour terminer les affaires, il ne falloit

que mettre en évidence la juſtice & le bon droit, l'équité pourroit ſuffire dans celles qui ſont aiſées, & dans les affaires plus épineuſes, une parfaite connoiſſance des prétentions reſpectives & de la matière conteſtée. Mais il eſt des affaires ſi embrouillées, que dans l'impoſſibilité d'y voir clair, la ſeule maniére de les terminer eſt de prendre les tempéramens qui ſe rapprochent davantage de ce point de juſtice & de vérité qu'on ne peut découvrir avec certitude. C'eſt alors qu'on a beſoin de cette dextérité qui forme, à proprement parler, l'eſprit des affaires; car un eſprit trop roide & trop auſtère ne ſait pas ſe plier à des tempéramens : il veut que tout ſoit d'un ſeul

côté, & c'est celui dont il épouse la cause. S'il consent enfin à quelque accommodement, c'est à des conditions accablantes pour son adversaire. On a beau lui représenter qu'il traite une affaire litigieuse, que les raisons qu'il fait valoir sont combattues par d'autres également fortes, que les plus longues contestations, loin de ramener la lumière, n'ont fait qu'augmenter les ténèbres, & qu'il faut partager à proportion de l'incertitude ce qui ne peut être ou entièrement accordé ou entièrement refusé, il méprise des représentations si justes, résolu à tout perdre ou à tout gagner.

Ce défaut, qui est diametralement opposé à l'esprit des affaires, n'est pas celui de la

dévotion, telle au moins que je l'ai toûjours ſuppoſée, c'eſt-à-dire, fidèle à ſes propres maximes. Il ne faut que jeter les yeux ſur les caractères que ſaint Paul * donne à la charité chrétienne. On verra qu'elle n'eſt attachée ni à ſes intérêts perſonnels, ni à ſes ſentimens particuliers; que pour ce qui la concerne elle-même, elle eſt pluſtôt prête à relâcher une partie de ſes droits, qu'à exiger avec trop de vivacité ce qui ne lui eſt pas inconteſtablement acquis; & que dans les affaires qui lui ſont étrangères, elle

* *Charitas patiens eſt, benigna eſt. Charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non eſt ambitioſa, non quærit quæ ſua ſunt, non irritatur, &c.* 1. Cor. 13.

ne prétend pas dominer sur les esprits, ou rendre par son opiniâtreté les divisions immortelles. Douce & modeste, elle travaille au contraire à réunir les cœurs & à concilier les différents. Ne trouve-t-elle pas après un examen impartial, des motifs qui puissent servir de fondement à une décision rigoureuse, ce seroit alors une injustice que de juger ou de vouloir être jugé ainsi. Des tempéramens qui rempliſſent à l'égard de toutes les parties intéressées l'étendue de leurs droits apparens, sont seuls conformes à l'équité, & la dévotion se contrediroit elle-même, si elle s'obstinoit à les rejeter.

Mais il n'est point d'affaires où l'esprit liant & la dextérité soient plus nécessaires & plus

utiles que celles où les grandes difficultés naiſſent de la diſpoſition de ceux qui les traitent. On a bien tôt appris par l'uſage des affaires, qu'elles ſont ordinairement moins difficiles en elles-mêmes, que par les circonſtances qu'on y mêle. Si elles ont été précédées par l'union ou par l'indifférence, elles traînent à leur ſuite l'aigreur, & même la haine. La contrariété des intérêts refroidit d'abord des amis, ou indiſpoſe des perſonnes qui ne ſe connoiſſoient pas. Il échappe des paroles piquantes qu'on ne manque jamais, ou par une malignité ſecrette, ou par un attachement mal entendu, de redire à ceux qui devroient les ignorer. Défigurées par d'infidèles rapports, ou par une imagination

échauffée, elles paroiſſent encore plus injurieuſes. Si l'on ſe rencontre naturellement, ou ſi l'on ſe cherche pour s'éclaircir, la préſence réveille l'animoſité, l'éclairciſſement dégénère en querelle, & l'on ſe ſépare plus brouillés qu'on ne l'étoit avant que de ſe voir. Les procédés ſuivent de près les diſcours. On ne ſe menage plus, & l'on trouve dans les diſcuſſions qu'on a enſemble, des occaſions continuelles de ſe procurer des chagrins & des dégoûts réciproques.

Dans cette ſituation, une affaire ſimple en elle-même, devient difficile, & ſouvent compliquée. Le fond ſur lequel la diſpute a commencé, n'eſt plus l'unique ou même le principal objet : les incidens ſur-

venus depuis la naiſſance de la conteſtation, lui donnent une nouvelle face. Il arrive quelquefois que celui qui avoit raiſon dans le fond, a eu dans la forme des torts aſſez graves pour rendre ſa cauſe mauvaiſe, ou perdre du moins l'avantage qu'il avoit ſur ſon adverſaire.

C'eſt en vain qu'on ſe flatteroit de finir une telle affaire, en ſe bornant à l'étudier ſuivant les principes de la juſtice, & en faiſant ſeulement connoître de quel côté ſe trouve le bon droit, ou, s'il eſt partagé, en quoi chacune des parties intéreſſées doit l'emporter, en quoi elle doit ſuccomber. Ce n'eſt là que la moindre partie du travail que cette affaire demande. Il faut la ſuivre depuis ſes premiers commencemens juſqu'au

qu'au point où elle est enfin parvenue. C'est de ce point qu'il faut nécessairement partir; car inutilement voudroit-on la remettre dans l'état où elle n'est plus. Inutilement voudroit-on tenter l'impossible, en dépouillant les hommes de toutes les passions qui retardent la conclusion des affaires. On doit les supposer jaloux de leur honneur, qu'ils mettent souvent où il n'est pas, attachés à leurs intérêts, capables de haine & de ressentiment; & c'est sur ce pied-là qu'on doit traiter l'affaire qu'on veut terminer. Si les personnes qu'elle intéresse eussent été exemptes de ces défauts, cette affaire ne fût pas devenue aussi épineuse que nous la supposons. Quand on rencontre des cœurs droits, des esprits paisibles,

des ames élevées au deſſus des ſentimens vulgaires, on termine avec moins de peine leurs affaires, qui n'ont d'autres difficultés, que celles qui ſont inſéparables de la matière. Mais nous ne parlons point ici de ces perſonnes dont le nombre n'eſt pas grand dans le monde. Les difficultés dont il s'agit, indiquent d'autres diſpoſitions dans ceux qui les ont fait naître; & quelque imparfaites, quelque vicieuſes même que ſoient leurs diſpoſitions, il faut y avoir égard, ſi l'on veut traiter avec ſuccès l'affaire qui les diviſe.

Que ne doit-on pas attendre de la dévotion, dans le maniement des affaires de cette eſpèce? Faut-il une patience infinie pour recevoir les plaintes & les accuſations mutuelles, pour

soûtenir la répétition ennuyeuse des mêmes discours & des mêmes raisonnemens, pour essuyer l'humeur inégale, brusque & emportée des personnes dont on traite les affaires, pour supporter d'autres défauts plus rebuttans encore, l'obstination, la cupidité, la mauvaise foi, la dévotion aura cette patience, & l'on peut même dire que sans elle il est rare & bien difficile de la conserver jusqu'au bout. Car parmi les défauts dont les hommes sont remplis, ils ont surtout celui de ne pouvoir tolérer dans autrui leurs propres défauts. Un avare est le premier à condamner l'avarice d'un homme qui en a peut-être moins que lui. Un ambitieux taxe d'injustice & de folie l'ambition de son rival. Deux

caractères altiers & impérieux, deux génies inquiets & turbulens, ſont inſupportables l'un à l'autre; & comme c'eſt en traitant des affaires, que ces défauts ſont plus ſenſibles, c'eſt alors qu'ils ſont plus choquans. Un homme d'une vertu médiocre, & à plus forte raiſon celui qui n'eſt pas animé par des vûes chrétiennes, ſe laſſe bien tôt d'une diſcuſſion où il n'apperçoit dans les parties intéreſſées ni raiſon, ni juſtice, ni ſincérité. Il regarde comme un temps perdu celui qu'il emploie à l'examen d'une affaire, dont il déſeſpere de voir la fin; & quand il ſe flatteroit de la terminer, les perſonnes qui conteſtent entre elles, ne lui paroiſſent pas dignes de ſes ſoins.

Mais plus la parfaite dévotion

ſait ſe préſerver des foibleſſes humaines, plus elle eſt capable de les ſupporter. Elle connoît le limon dont les hommes ſont paîtris, & loin d'être étonnée des vices qu'elle remarque en eux, elle admire au contraire comment au milieu de tant de pièges, avec un ſi prodigieux penchant pour le mal, la corruption n'eſt pas encore plus grande, ni plus générale. Sa patience, ſoûtenue de ces ſages penſées, réſiſte aux plus longues & aux plus fortes épreuves. Elle eſt en état de traiter avec des hommes quelque déraiſonnables, quelque difficiles, quelque violens, quelque injuſtes qu'ils puiſſent être. Il faut même que leur opiniâtreté ſoit invincible, & leurs différens ſans eſpoir de conciliation, ſi elle ne

triomphe pas enfin des obſtacles qu'on lui oppoſe. Sa charité la rend ingénieuſe à trouver des expédiens pour adoucir des cœurs ulcérés, pour ſatisfaire toutes les parties, ou du moins pour obtenir en leur faveur ce qu'il eſt poſſible de leur procurer. Elle ne regrette pas le temps qu'elle a employé en de ſi pénibles & de ſi fatiguantes diſcuſſions : trop heureuſe de rétablir à ce prix la paix & la juſtice parmi des hommes dont les vices plus dignes de ſa compaſſion que de ſa colère, ne lui font pas oublier l'origine & la deſtination.

C'eſt dans cet eſprit que la dévotion traite, non ſeulement les affaires dont elle peut être l'arbitre, mais les ſiennes propres, & celles qu'elle eſt char-

gée de négocier. A l'égard des premières, quelle voie plus prompte & plus facile pour les terminer, que le détachement enseigné par l'Évangile ! Le mien & le tien, *ces froides paroles*, selon saint Chrisostome *, mais qui ont allumé dans le monde tant d'incendies, éternisent les contestations qu'elles font naître. On ne demande, dit-on, que ce qui est à soi, & sous ce spécieux prétexte, on ne veut rien relâcher de ses prétentions. Tous parlent le même langage, & tous concourent également par cette disposition à prolonger une affaire qui ne peut ordinairement être finie que par des cessions réciproques. On ne s'apperçoit

* *Meum & tuum frigidum illud verbum.*

pas en parlant & en agiſſant ainſi, que la pluſpart des injuſtices ont leur ſource dans cet attachement invincible pour ſes intérêts, & dans la prévention où l'on eſt à l'égard de ſa propre cauſe. Il eſt moins de perſonnes qui volontairement & avec connoiſſance attentent ſur les biens & ſur les droits d'autrui, qu'il ne s'en trouve d'aveuglées par leur cupidité. Dans cet aveuglement, elles ſe perſuadent que toutes leurs prétentions ſont juſtes, & qu'on leur diſpute mal à propos ce qui leur eſt légitimement acquis. Pluſieurs néanmoins ſe trompent, & de cette erreur naiſſent des injuſtices, dont le préſervatif ou le remède eſt une diſpoſition toute contraire à celle que nous venons de mar-

quer. Il faut, conformément au précepte de l'Évangile, ſe dégager de cette forte paſſion pour des biens frivoles & périſſables. Détaché de ce qu'on poſsède, on n'étendra pas ſes deſirs à ce qu'on ne doit pas avoir. Si par une mépriſe pardonnable on demande ou l'on retient, ſans le vouloir, ce qui appartient à autrui, on ſe laiſſe aiſément détromper; & dans le cas du doute, on n'a pas de peine à comprendre qu'il eſt de la juſtice, comme de la charité, de céder une partie de ſes prétentions. Un Chrétien pénétré des maximes de ſa religion, eſt véritablement un homme liant; & il faut être ſouverainement injuſte, pour ne pas conclurre avec lui les affaires les plus importantes.

Il eſt ſur cette matière une difficulté plus grande par la conduite de quelques gens de bien, qu'elle ne devroit l'être en elle même. On demande comment la dévotion peut ſacrifier les droits qu'elle croit avoir, lorſqu'elle n'en a que l'uſufruit & non la propriété. C'eſt ſur ce principe qu'on a vû & qu'on voit encore tous les jours des perſonnes d'ailleurs très-déſintéreſſées, ſoûtenir avec la dernière chaleur les intérêts d'un bénéfice, ou les droits d'une place. Je reſpecte leurs motifs, & je n'ai garde de blâmer ſans diſtinction les démarches que ces motifs inſpirent. Elles ſont néceſſaires juſqu'à un certain point, & j'avoue qu'on doit avoir plus de zèle & d'attention pour conſerver des biens

dont on n'eſt que le dépoſitaire, que pour défendre ceux dont on eſt le maître abſolu. Cette circonſtance doit rendre un homme plus réſervé dans le ſacrifice de ſes prétentions. Mais qu'elle l'oblige à n'en céder jamais aucune, qu'elle lui impoſe la néceſſité d'entreprendre & de ſuivre juſqu'à l'extrémité toutes les affaires où il y a quelque eſpoir de réuſſir, ſans égard au ſcandale & à l'aigreur inſéparables de ces opiniâtres pourſuites, en un mot que ſa qualité d'uſufruitier lui défende de terminer amiablement les diſcuſſions où elle l'engage, c'eſt ce qu'on ne me perſuadera jamais, & ce que je ne puis regarder comme conforme à l'eſprit de la véritable dévotion.

Il eſt certain d'abord que l'ambition, l'orgueil & l'avarice, paſſions honteuſes, ſi elles ſe montroient à découvert, aiment à ſe déguiſer ſous un maſque qui cache leur difformité. Rien de plus impoſant que l'obligation de veiller ſur un dépot qu'on veut tranſmettre à ſes ſucceſſeurs dans la même intégrité qu'on l'a reçû ou qu'on a dû le recevoir. Avec quelle éloquence la cupidité fait-elle valoir alors les motifs qui paroiſſent la juſtifier ? Elle trahiroit ſon honneur & ſa conſcience, elle violeroit toutes les loix, ſi elle renonçoit à ſes prétentions. C'eſt à regret qu'elle ſe voit forcée de troubler ſon repos & celui des autres. Elle voudroit qu'il lui fût permis de tout céder. Mais

un devoir rigoureux l'emporte sur son amour pour la paix, & c'est par vertu qu'elle combat avec tant d'acharnement, pour s'assûrer tout ce qui flatte ses desirs. Plus cette illusion est séduisante, plus la dévotion doit se précautionner contre elle. Elle doit toûjours craindre les passions, mais surtout lorsqu'elles empruntent les traits de la vertu, & qu'elles intéressent la religion dans le succès de leurs coupables desseins. Que la dévotion, éclairée toutefois, agisse seule & sans mélange de la cupidité, les affaires de cette nature ne donneront plus les mêmes embarras. Uniquement attachée à la justice, & supérieure à tous les intérêts, qui offusquent les plus pures lumières, elle souscrira, s'il le faut,

à ſa condamnation, ou ſi l'équité, le demande, elle entrera ſans peine dans un plan raiſonnable de conciliation.

De plus, en ſuppoſant une affaire très-juſte, la dévotion ſe croira-t-elle obligée de l'entreprendre, s'il n'eſt queſtion que de quelques avantages qui ne paroiſſent être recouvrés que par des conteſtations préjudiciables à la charité, & peu édifiantes pour le public ? La crainte de ce double inconvénient ne doit-elle pas arrêter les pourſuites les plus légitimes ? Loin d'engager ſa conſcience, en laiſſant les choſes, pour éviter de ſi grands maux, dans l'état où on les a trouvées, eſt-il rien au contraire de plus agréable à Dieu que cette modération ? Je ſais néanmoins

qu'il est certaines entreprises dont il n'est pas permis de se dispenser, quelques suites qu'elles puissent avoir. C'est aux circonstances à décider de la nécessité de ces entreprises. Mais qui peut juger plus sainement de ces circonstances que la dévotion? Elle examine sans humeur, sans partialité, sans amour propre, toutes les raisons d'agir, ou de rester dans l'inaction, & l'on peut être assûré que les démarches qu'elle fait après cet examen, n'ont d'autre principe que l'amour de l'ordre & de la justice.

Pour ce qui est des affaires qu'on est chargé de négocier au nom d'autrui, il y a dans ces négociations deux écueils à éviter. L'un est un excès de condescendance qui trahit les

intérêts confiés au négociateur ; l'autre eſt une hauteur & un âpreté qui révoltent ceux avec leſquels il négocie. La condeſcendance qui paſſe ſes pouvoirs, eſt une prévarication puniſſable. La hauteur & l'âpreté gâtent les affaires, & ſans être auſſi criminelles que l'excès de condeſcendance, elles ſont quelquefois également nuiſibles aux intérêts que l'on ſoûtient.

Le premier de ces deux écueils n'eſt pas ordinaire dans les négociations où l'on traite les affaires de ceux de qui l'on dépend. On a dans le maniement de ces affaires, des inſtructions dont tous les pleins pouvoirs ne permettent pas de s'écarter. Indépendamment de l'honneur & du devoir, le châtiment ſuivroit de trop près la témérité de l'infidèle

fidèle négociateur, pour qu'on ait lieu d'appréhender qu'il ne ſe laiſſe ſéduire ; & cette ſéduction ſeroit d'ailleurs inutile à ceux qui en auroient été les Auteurs, puiſque toute négociation déſavouée tombe d'elle-même, & que les traités les plus ſolennels ont beſoin de ratification. Mais il eſt d'autres affaires où cette ſéduction eſt plus dangereuſe, & où l'on peut dire à la honte de l'humanité, qu'elle n'eſt que trop commune. Ce ſont les affaires qu'on traite avec une eſpèce de dépendance, non de ceux au nom deſquels on agit, mais de ceux avec leſquels on négocie, où la crainte auſſi bien que l'eſpérance eſt une raiſon de mollir, où le conſentement qu'on donne eſt déciſif, parce que ceux qu'on

trahit, ſont trop foibles pour s'en relever, & ceux à qui on ſe livre, aſſez puiſſans pour faire exécuter ce qu'on leur promet. Des circonſtances ſi délicates exigent dans le négociateur une fermeté inébranlable. Je ſais que la droiture du cœur & la nobleſſe des ſentimens peuvent ſuffire pour ne pas commettre une prévarication qui couvre d'infamie, aux yeux du monde, celui qui s'en rend coupable. Mais il faut au moins convenir que la dévotion s'accorde parfaitement avec cette fermeté, qu'elle ſeule, ſans le ſecours des motifs naturels, peut l'inſpirer, & que mieux que tous ces motifs elle ſurmonte les obſtacles qui détournent alors un négociateur de la route que ſon devoir lui trace.

Il eſt des perſonnes qui ſuſceptibles de frayeur par la foibleſſe de leur caractère, cèdent facilement aux reproches & aux menaces. On les voit accepter les plus indécentes propoſitions, non parce qu'elles ſe laiſſent corrompre par l'appas d'un vil intérêt, mais parce qu'une imagination allarmée leur repréſente comme le plus grand de tous les maux les ſuites d'un refus conſtamment ſoûtenu. J'avoue qu'une médiocre dévotion ne détruit pas cette timidité naturelle ; mais l'indévotion eſt encore moins propre à la détruire, & des ames de cette trempe, ſans aucun ſentiment de chriſtianiſme, ſuccombent d'autant plus aiſément aux attaques qu'on leur livre, qu'outre leur foibleſſe,

elles ſont plus acceſſibles à la corruption.

Ce n'eſt pas à de ſi timides négociateurs que de pareilles affaires doivent être confiées. Mais ſi l'on peut attendre d'eux une force qu'ils n'ont pas naturellement, c'eſt ſurtout par le ſecours d'une éminente piété. Elle a fait affronter la mort & les plus horribles ſupplices à des millions de Martyrs que leur âge & leur ſexe ſembloient rendre incapables de ces héroïques efforts. Pourquoi ne feroit-elle pas mépriſer des maux infiniment moindres, dans une cauſe qui ſans être auſſi ſacrée que celle de la foi, exige le même courage ? La dévotion aime mieux encourir la diſgrace de ceux qui diſpenſent les richeſſes & les dignités, ſouffrir

même l'exil, le dépouillement de ſes biens, la privation de tout ce qu'elle a de plus cher au monde, & juſqu'à la mort, s'il le faut, que de conſentir à ſon propre déshonneur, & d'abuſer de la confiance qu'on lui a témoignée. C'eſt là une de ces occaſions où l'orgueil, ſi odieux d'ailleurs à la piété, devient pour elle une vertu. Elle rougiroit d'une baſſeſſe, moins par ce que le monde pourroit en penſer, quoiqu'elle ſache que ſon jugement doit quelquefois être reſpecté, que par la turpitude réelle d'une action contraire à l'honneur & à la probité. Elle braveroit toutes les menaces, elle dédaigneroit les offres les plus ſéduiſantes pour épargner à ſa réputation une flétriſſure qui

ſeroit en même temps une tache devant Dieu. Car elle compte parmi ſes devoirs *le ſoin de ſon nom** & l'édification publique. Elle regarde également comme une obligation de conſcience le ſoûtien des intérêts remis entre ſes mains. C'eſt un dépôt inviolable qu'on peut lui arracher malgré elle, mais qu'on ne l'engagera jamais par crainte ni par eſpérance à livrer volontairement.

C'eſt ainſi que la dévotion invincible contre les tentations les plus dangereuſes, conduit les affaires où il faut de la fermeté. Mais elle ſait retrancher de cette fermeté un excès qui la rendroit vicieuſe. Elle aſſai-

* *Curam habe de bono nomine.* Eccl. 41. 15.

ſonne ſes refus, déjà trop amers par eux mêmes, de tout ce qui peut en tempérer l'amertume. Comme elle agit ſans paſſion, elle parle ſans emportement. Elle ménage ſes termes avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, & à des paroles peu meſurées elle oppoſe des réponſes pleines de ſageſſe & de dignité. Elle ne ſe fait pas une fauſſe gloire de rendre mépris pour mépris, outrage pour outrage, ni d'amuſer le monde par le récit d'une converſation où elle aura montré de la hardieſſe & de la préſence d'eſprit; contente d'avoir mis la raiſon de ſon côté, & ne ſe croyant victorieuſe dans une conteſtation, que lorſqu'elle a le double avantage de ſoûtenir la meilleure cauſe, & de la ſoû-

tenir avec modération.

En effet quel eſt le fruit de ces aigres diſputes où parce qu'on eſt d'un avis différent, & qu'on n'eſt pas chargé des mêmes intérêts, on ſe dit réciproquement les choſes les plus offenſantes ? Eſt-ce ainſi qu'on prétend terminer les affaires qu'on traite enſemble ? & une animoſité déclarée entre les négociateurs, eſt-elle un prompt acheminement au ſuccès de la négociation ? Celui qui occupe une place qui lui donne une autorité ſupérieure, eſt ſans doute inexcuſable de ſe prévaloir de l'autorité de ſa place, pour ſe livrer avec plus de liberté aux ſaillies d'une humeur chagrine & impérieuſe. Il devroit ſe ſouvenir que ſon rang & le pouvoir qu'il exerce, l'obligent

l'obligent à plus de retenue ; qu'étant comme les autres hommes, & plus que les autres hommes, sujet à se tromper, il est fait pour écouter les représentations de ceux qui ont droit de lui parler, & qu'avec la plus forte persuasion qu'il n'exige rien que de juste, il ne peut pas trouver mauvais que d'autres personnes, qui ne pensent pas comme lui, règlent leurs démarches, non sur ses volontés, mais sur leur conscience.

Mais d'un autre côté, celui qui traite une affaire avec une sorte de dépendance, doit avoir de grands égards & d'extrêmes ménagemens pour celui de qui cette affaire dépend. Il a beau dire qu'on ne lui rend pas à lui-même ce qu'il a droit de prétendre, qu'il ne doit rien à

la perſonne, & qu'il ne doit pas aſſez à la place pour s'aſſujétir à des manières & à des procédés qu'on reconnoît mal. Il a beau ſe plaindre de la bizarrerie, de l'entêtement, & de l'injuſtice qu'il rencontre ſur ſes pas. Tout cela peut être vrai ; mais tout cela n'autoriſe pas une conduite directement oppoſée à l'eſprit de la commiſſion dont il eſt chargé. S'il veut l'exécuter heureuſement, il doit gagner la confiance des perſonnes dont il a beſoin, ou du moins éviter ſoigneuſement tout ce qui pourroit les bleſſer. La nature des affaires qu'il traite avec elles, ne l'expoſe que trop ſouvent à leur déplaire, ſans ajoûter une forme qui rende le fond encore plus odieux. J'avoue que des hommes ſupérieurs à leur place

par leurs sentimens & par leurs lumières, ne s'arrêteroient pas à de frivoles minuties, qu'ils n'auroient garde de mêler des ressentimens particuliers à l'intérêt public, qui doit seul les occuper, & que le mérite du fond l'emporteroit auprès d'eux sur la forme dont ils se plaignent. Mais ces ames fortes, ces génies élevés sont rares; & l'on ne sait que trop, que les plus légères circonstances décident souvent des plus grandes affaires. Il est donc essentiel de ménager des esprits qui se cabrent aisément; & si l'on ne peut parvenir à se les rendre favorables, de ne leur donner aucune prise sur soi par des hauteurs & des vivacités déplacées. Ces ménagemens sont compatibles avec la dignité qui con-

vient au rang du négociateur, & à l'importance de ſa négociation ; & s'il eſt capable du perſonnage qu'il joue, il ſaura relever à propos l'indécence d'un diſcours haſardé, ſans repliquer ſur le même ton.

Voilà ce que dicte la raiſon. Mais la raiſon ſeule a-t-elle aſſez de pouvoir ſur un caractère ardent & impétueux qui s'irrite d'abord, & dans les tranſports de ſa colère ne garde plus aucunes meſures ? Il oublie alors que les perſonnes avec leſquelles il traite, peuvent faire avorter ou réuſſir ſes projets. Indigné de leurs premiers refus, qu'il ne croit pas faits pour un homme tel que lui, il s'en plaint avec une fierté qui les rend encore plus inflexibles. Outré des moindres manquemens, qui

ne ſont quelquefois que des diſtractions pardonnables dans les grandes places, ſenſible avec excès à des injures qu'il ſeroit peut-être de la prudence de diſſimuler, il tourne en démêlé une négociation dont on eſt en droit de lui imputer dans la ſuite le mauvais ſuccès. C'eſt ici que la dévotion, ſi mépriſée dans le monde, eſt d'un merveilleux uſage pour applanir une des principales difficultés des affaires. Elle étouffe dans le cœur les mouvemens de l'orgueil & de la colère, elle ſupprime toutes les paroles que ſuggèrent ces deux paſſions, & ne laiſſe rien dire, lorſque la langue ſuit ſes impreſſions, dont on puiſſe avoir lieu de ſe repentir. S'il eſt quelque moyen de faire goûter des raiſons ſoli-

des à un homme fortement prévenu, c'eſt de lui parler avec la patience & la douceur qu'enſeigne le chriſtianiſme ; & ſi ce remède ne ſuffit pas pour guérir ſes préventions, on n'eſt reſponſable ni devant Dieu, ni devant les hommes, des maux qu'elles produiſent, après avoir fait, pour les détourner, tout ce qu'on pouvoit attendre du zèle le plus pur & le plus ſage.

Quoi que nous ayons pû dire juſqu'à préſent en faveur de la dévotion, ſes adverſaires n'avoueront pas encore qu'elle puiſſe avoir l'eſprit des affaires. Cet eſprit, diſent-ils, conſiſte dans une adroite & fine politique, que les maximes de l'Évangile n'admettent pas. Elles veulent que tous nos diſcours ſe réduiſent *à un oui*, ou *à un*

*non* *. Un langage si laconique & si précis conviendroit-il à la plupart des affaires ? Pour les traiter habilement, il faut savoir déguiser sa pensée, échapper à des questions importunes par des réponses captieuses, induire même en erreur ceux qu'il est à propos de tromper. Combien d'atteintes données à la candeur & à l'ingénuité chrétiennes ? Cependant quelle autre voie pour réussir dans des affaires qu'un excès de franchise ruineroit infailliblement ! Les affaires demandent encore des principes de conduite plus hardis qu'il n'est permis d'en avoir sous l'empire de la dévotion. Elle

* *Sit sermo vester est est, non non. Quod autem his abundantius fit, à malo est.* Matth. 3. 37.

craint continuellement d'engager ſa conſcience, en faiſant quelque injuſtice, en violant quelque précepte de la loi, en donnant occaſion à d'autres de commettre les mêmes péchés. Cette crainte arrête ſes démarches les plus néceſſaires, & pendant qu'elle délibère avec elle-même, les momens déciſifs paſſent, & ne reviennent plus, les conjonctures favorables diſparoiſſent, & une affaire importante échoue par des ſcrupules qu'aucune conſidération humaine ne peut calmer. Une morale ſi exacte, une conſcience ſi timorée, s'accordent mal avec l'eſprit des affaires. Il faut ou s'éloigner d'elles pour jamais, ou renoncer à cette extrême délicateſſe ſur le choix des moyens, adoucir la loi par de

commodes interprétations, s'occuper un peu moins de l'autre vie, & tourner davantage ses pensées vers ce qui peut être avantageux dans celle-ci.

C'est là sans doute l'objection la plus spécieuse qu'on pût proposer contre la dévotion. Mais que pouvoit-on dire en même temps de plus honorable pour elle ? Quelle est cette politique dans le maniement des affaires avec laquelle la dévotion est incompatible ? Si c'étoit seulement une prudence louable qui n'a que des vûes droites, & n'emploie, pour y parvenir, que des moyens légitimes, elle n'auroit rien à craindre d'une conscience formée sur les plus étroites maximes de l'Évangile. L'on ne se contente donc pas de cette prudence, & l'on veut

une politique qui ne conſulte dans ſes entrepriſes ni la morale chrétienne, ni l'équité naturelle, qui dans l'exécution des entrepriſes même les plus juſtes, ſache préférer des voies ſûres & abrégées à des moyens innocens, qui ne ſoit effrayée ni d'une fourberie, ni d'une infidélité, & qui de ces trois mobiles des actions humaines, l'intérêt, la réputation & la vertu, ne mette la vertu qu'après la réputation, & l'une & l'autre qu'après l'intérêt. A ces traits on reconnoît la politique de Machiavel. La dévotion l'abhorre, & s'il n'y a point d'autre politique, ſi celle-là entre néceſſairement dans la conduite des affaires, la dévotion ſe déclare elle-même incapable d'en traiter aucune. La probité peut-elle

penser autrement ? S'accommode-t-elle mieux que la dévotion d'une politique qui foule aux pieds la vérité, la justice & toutes les loix. ? Périsse une si affreuse politique, & loin d'insulter à la dévotion parce qu'elle en ignore les principes, convenons au contraire qu'elle n'a rien de plus admirable que d'inspirer au Chrétien une telle horreur pour le crime, que la conquête même de l'univers ne puisse pas l'engager à le commettre.

Les hommes seroient bien à plaindre, si le système du politique Italien étoit raisonnable. Obligés de traiter ensemble des affaires, ils seroient réduits à la funeste nécessité d'employer les uns contre les autres, l'Injustice, la duplicité, la perfidie;

& ces vices ſi odieux changeant tout à coup de nature, deviendroient des qualités eſtimables. Graces au ciel la perverſité du cœur humain n'eſt pas encore montée juſqu'à ce point que de conſacrer les forfaits. Il n'eſt que trop ordinaire de pratiquer les maximes de Machiavel. Mais il y a long-temps qu'on leur a dénoncé un anathème univerſel; & les gens ſages les mépriſent comme auſſi contraires à la ſaine politique, qu'à la loi divine & aux intérêts de la ſociété.

Il eſt faux d'abord qu'on ne puiſſe traiter des affaires ſans s'écarter du précepte de l'Évangile qui défend le menſonge. On tombe d'accord qu'il eſt quelquefois néceſſaire de ne pas dire la vérité à ceux qui n'ont

pas droit de la savoir. Voilà tout ce qu'exige la prudence dans l'administration des affaires. C'est aussi ce que la dévotion permet, ce qu'elle autorise, ce qu'elle ordonne même. L'indiscrétion n'est pas plus excusable dans la morale du christianisme que dans celle du monde. On peut même dire que la première favorise encore plus que la seconde la circonspection, qui évite les paroles, non seulement pernicieuses, mais inutiles. Un homme qui se tait plus volontiers qu'il ne parle, & qui veille attentivement sur tout ce qu'il doit dire, est moins exposé à révéler des secrets importans, que celui qui n'a pas les mêmes motifs d'aimer le silence & d'observer ses discours. Si l'on ne se borne

pas à cette circonſpection, & qu'on demande encore ou une altération formelle de la vérité, ou des équivoques & des reſtrictions également trompeuſes, la dévotion, qui les condamne, refuſera conſtamment de s'en ſervir, quelque ſuccès qu'on puiſſe lui promettre dans les affaires qu'elle a entrepriſes. Elle ne fait en cela que ſe conformer au droit naturel, & la probité doit parler le même langage. Il faut bien que les ennemis de la dévotion conviennent que parmi les moyens de réuſſir, ceux qui ſont eſſentiellement mauvais doivent être rejetés. Dès que la dévotion, d'accord avec la probité, trouve ce caractère dans le menſonge, quelque forme qu'on veuille lui donner, elle a raiſon d'en

réprouver l'usage, & si c'est là ne pas entendre les affaires, elle prend condamnation sur l'ignorance qu'on lui reproche.

Mais pour quelques occasions où la fausseté fait réussir les affaires, combien d'autres où elle les gâte, où même elle les ruine sans ressource ! On parle à des personnes éclairées qui sentent le piège qu'on leur tend, qui se défient d'un discours ambigu, & démêlent dans ses détours tortueux la vérité qu'on veut leur cacher. On soûtient à des gens instruits le contraire de ce qu'ils savent positivement, & le mensonge, inutile alors à son auteur, lui devient inévitablement nuisible. On vient à bout d'en imposer quelque temps à des hommes plus crédules. Mais lorsque la fraude se découvre,

quel mépris & quelle indignation ne conçoivent-ils pas contre l'impoſteur, & combien lui font-ils payer chèrement le triomphe paſſager qu'il a remporté ſur leur bonne foi ? La vérité, qui eſt le lien du commerce que les hommes ont enſemble, doit regner dans les affaires, plus encore que dans les autres ſujets de leurs converſations. C'eſt ſouvent l'unique moyen d'achever heureuſement une bonne affaire, ou de ſe tirer d'une mauvaiſe. On n'a vû perſonne ſe repentir d'avoir dit la vérité, quand il a dû la dire. On a vû bien des gens ſe perdre par la diſſimulation & le menſonge.

Il n'eſt pas moins faux qu'en entrant dans les affaires, il faille s'endurcir contre les remords

mords d'une conſcience trop délicate ſur les règles de la juſtice. Voudroit-on ſe perſuader à ſoi-même que l'univers n'eſt qu'une vaſte forêt peuplée de brigands, & que dans l'eſpèce des hommes le plus ſage eſt celui qui vole avec plus d'habileté, & qui ſait mieux mettre ſes larcins à couvert ? Triſte peinture que font quelques eſprits dangereux de ce monde qu'ils habitent, de l'humanité dont ils font partie, & qui décèle en eux les diſpoſitions dont ils croient tous les autres hommes coupables. Ne leur envions pas une politique fondée ſur de tels principes. Elle réuſſit ſouvent, je l'avoue, & Dieu le permet ainſi pour nous détacher de ce monde, où la vertu ni le vice ne ſont pas

toûjours dans leur place naturelle, & pour nous rappeler par la vûe de ce déſordre à la penſée d'une autre vie, où les droits de la juſtice ſont exercés dans toute leur étendue. Toutefois c'eût été pour les juſtes même une tentation trop forte que la proſpérité continuelle des méchans : Dieu les humilie quelquefois & les écraſe aux yeux de l'univers. Il confond leurs déſſeins ambitieux, il déconcerte les meſures de la politique la plus rafinée, & pour un Cromwel auſſi heureux qu'habile ſcélérat, on en compte une infinité d'autres, ou renverſés au milieu de leur courſe, ou précipités avec ignominie du faîte des grandeurs.

La vraie prudence eſt celle

qui ne forme d'abord que des projets légitimes, & n'adopte enſuite pour leur exécution que des moyens qui ne faſſent pas rougir la vertu. Le mal ne ceſſe pas d'être ce qu'il eſt, parce qu'il conduit au bien; & il faut avoir l'eſprit très-reſſerré, ou l'ame fort corrompue, pour s'applaudir d'un ſuccès qu'on ne doit qu'à l'injuſtice ou à d'autres voies également criminelles. Il y a, dit-on, des affaires qu'il eſt impoſſible de terminer, ſi l'on s'attache littéralement à la loi. Elles ſont juſtes néanmoins. Une délicateſſe qui fait renoncer à de ſi grands avantages, n'eſt-elle pas exceſſive ?

Ainſi raiſonnent des hommes qui n'ont que des vûes courtes & de fauſſes idées ſur la pureté

de la morale. Mais un cœur ſolidement vertueux met à la tête de toutes ſes démarches la réſolution invariable de reſpecter, non ſeulement la loi, mais encore les bienſéances. Tout ce qui eſt mauvais par ſoi-même, tout ce qui eſt bas, indécent & honteux, n'eſt plus un moyen pour lui. Il ne connoît d'autres expédiens que ceux qui puiſſent être avoués par l'honneur & par la conſcience. Un eſprit ſupérieur trouve plus aiſément qu'on ne ſe l'imagine de pareils expédiens. Ils ne ne ſont pas ſi rares quand on ſait les chercher, ni ſi foibles quand on ſait s'en ſervir. C'eſt l'ignorance, comme je l'ai déjà remarqué, c'eſt auſſi la pareſſe, qui fait choiſir dans les affaires les moyens illicites, parce qu'ils ſe

préſentent les premiers, & que l'uſage en eſt ordinairement plus facile. Si la dévotion les rejette, ce n'eſt pas par défaut de lumières. Elle peut les connoître, & lorſqu'elle eſt jointe à l'intelligence, elle les connoît auſſi-bien que ceux qui ne craignent pas de les employer; mais elle aime mieux, s'il le faut, faire un plus long circuit, que de marcher dans des voies que le crime a frayées. Elle s'ouvre des routes qu'un zèle moins ardent & moins éclairé que le ſien jugeroit impraticables; & ſi elle n'apperçoit enfin, pour atteindre le terme, que des ſentiers qui lui ſoient interdits, elle fait gloire de s'arrêter, ou de reculer en arrière.

Tout ce que prouve le raiſonnement de nos adverſaires,

c'eſt qu'il faut ſavoir, en ſe mêlant des affaires, diſcerner avec exactitude ce qui eſt réellement mauvais. S'embarraſſer dans de vains ſcrupules, s'effaroucher d'une ſimple apparence, & ſans vouloir aller plus avant, abandonner une affaire intéreſſante, c'eſt un défaut oppoſé à l'eſprit des affaires; mais ce n'eſt pas celui de la véritable dévotion. Des dévots peuvent l'avoir, ſoit parce qu'ils manquent des connoiſſances néceſſaires, ſoit parce qu'ils ſont d'un eſprit chancelant & irréſolu. Ceux-là doivent être exclus du maniement des affaires. Mais il en eſt d'autres qui ſans céder aux premiers en délicateſſe de conſcience, ſont plus fermes & plus déciſifs. Ils appliquent avec juſteſſe les

règles qu'ils ont parfaitement étudiées. Ils ne s'alarment pas ſans fondement ; ils creuſent, ils approfondiſſent une affaire, avant que de décider qu'elle eſt mauvaiſe en elle-même, ou que les moyens qu'on propoſe pour la terminer, ſont vicieux. S'ils la jugent bonne, ils la retournent en mille manières pour découvrir quelque voie légitime qui en procure le ſuccès, & ils ne renoncent à un projet ſalutaire, que dans l'impuiſſance & le déſeſpoir de l'exécuter ſans donner atteinte à des loix inviolables.

Eſt-ce donc là cette puérile timidité, cette indéciſion dangereuſe, cet attachement opiniâtre à ſes ſentimens, dont on accuſe la dévotion ? L'étendue & la ſupériorité de l'eſprit, la

droiture du jugement, la profondeur du ſavoir, préviennent ou corrigent ces défauts, & ce n'eſt pas à la dévotion qu'il faut s'en prendre, ſi toutes ces qualités ne ſe rencontrent dans pluſieurs dévots. Il ſuffit à ſa juſtification, qu'elle ne les détruiſe pas, qu'elle n'en empêche pas l'uſage ; & il ne manque rien à ſa gloire, pourvû qu'en ſuppoſant les talens dont il ne lui appartient pas d'enrichir l'eſprit, elle mette dans le cœur toutes les diſpoſitions qu'on peut deſirer pour entreprendre, pour ſoûtenir, pour achever heureuſement les plus grandes affaires.

*L'ESPRIT*

## *L'ESPRIT DE SOCIÉTÉ.*

L'ESPRIT de ſociété n'eſt pas comparable à tous les genres d'eſprit dont nous avons parlé juſqu'à préſent. Quelle différence entre les talens d'exceller dans la littérature, dans les ſciences, dans le gouvernement, dans les affaires, & le talent de plaire par la converſation ! Celui-ci n'eſt bon que pour quelques momens : il ne paſſe pas les bornes des ſociétés où l'on vit ; hors de ce cercle, qui ne peut jamais être fort étendu, il ne fait qu'une médiocre ſenſation ; & ſi l'on compte pour quelque choſe la

gloire qui demeure après nous, ce n'eſt pas ce talent qui tranſmet un nom à la poſtérité. Il ne donne au petit nombre de ceux qui le connoiſſent, qu'un amuſement paſſager, dont la mémoire s'évanouit bien tôt, tandis que l'eſtime, la reconnoiſſance, l'admiration de tous les ſiècles eſt réſervée à ces hommes célèbres dont les ouvrages immortels joignent l'agréable à l'utile, dont les profondes recherches ont dévoilé les ſecrets les plus curieux des ſciences, dont la ſageſſe & la capacité ont honoré les places qu'ils occupoient pour l'avantage de l'état & des citoyens. Indépendamment de cette fumée de gloire, qu'un eſprit ſolide peut mépriſer avec juſtice, ſi le choix des talens dépendoit de nous, qui n'aime-

roit mieux, à juger ſainement, être grand poëte, grand orateur, grand philoſophe, grand théologien, grand homme d'état, qu'être ſeulement homme aimable dans le commerce ?

Cependant on trouveroit aujourd'hui parmi nous plus d'une perſonne qui choiſiroit autrement, & qui ſacrifieroit volontiers les graces inimitables du ſtyle de la Fontaine, la hauteur incomparable du génie de Corneille, l'érudition d'un Petau, d'un Mabillon, &, ſi on oſoit le dire, l'habileté dans le gouvernement & dans les affaires d'un Sully, d'un Doſſat, d'un Colbert, la ſcience militaire d'un Turenne & d'un Catinat, à cette légèreté de converſation que ces illuſtres perſonnages n'avoient pas, ou peut-être

qu'ils dédaignoient. C'eſt le goût du frivole, tant reproché à notre nation, & qui fait partie en quelques-uns de nos beaux eſprits de cette philoſophie ſingulière dont ils ſe vantent, c'eſt, dis-je, ce goût inſenſé qui dicte un ſi faux jugement. On ne veut vivre que pour s'amuſer. On érige en ſageſſe l'art de varier & de perpétuer les amuſemens. Dans ce ſommeil de la raiſon, on perd toutes les idées du vrai, du grand & du beau. On n'eſtime plus que ce qui entretient les douces rêveries dont on craint de ſortir. Tel eſt l'égarement qui décrédite dans le ſein même de la France tout ce qui en fait, aux yeux des autres peuples, l'ornement le plus précieux. Égarement funeſte, non ſeulement aux mœurs, mais

encore aux talens, qui s'énervent & qui s'aviliſſent dans la diſſipation d'une vie oiſive & voluptueuſe.

Quelques progrès que puiſſe faire cet égarement déplorable, il ne preſcrira jamais contre la raiſon, & il reſtera dans le monde aſſez de lumières pour conſerver aux talens les plus eſtimables leur juſte ſupériorité. Ce ne ſeroit donc pas pour la dévotion un aveu fort humiliant, que de ſe reconnoître incompatible avec l'eſprit de ſociété. Elle pourroit ſe conſoler de cette perte, ſi c'en étoit une pour elle, par les avantages qui lui ſont aſſûrés dans tous les autres genres d'eſprit. Mais il n'eſt pas juſte de nous arrêter ſur le point de terminer notre carrière. La

dévotion, justifiée des reproches plus importans, n'a pas même à craindre les plus légères accusations. Plaire dans la société, est un genre d'esprit, quoique ce soit le moindre; & dans ce qu'il a de réellement estimable, il s'accorde avec la dévotion.

Il est des sociétés où la dévotion ne sauroit paroître, & où, quelque esprit qu'elle pût avoir, elle seroit nécessairement ridicule. Ce sont les sociétés où l'impiété dominante s'élève contre la religion, où la pudeur a sans cesse à rougir des discours que tient le libertinage. Quelle part la dévotion peut-elle prendre à de pareils entretiens? Applaudir ou conniver par le silence? C'est ce qu'il est impossible qu'elle fasse, persuadée,

comme elle l'est, par la parole de Dieu*, qu'on est coupable, soit par le mal qu'on commet, soit par celui qu'on autorise. Opposer les vérités chrétiennes aux maximes qu'elle entend ? Mais ce n'est pas dans la chaire du vice qu'il faut prêcher la vertu, & on pourroit avec raison lui faire la même réponse qu'essuya Caton le censeur dans un lieu dont la gravité de ses mœurs devoit lui défendre l'abord, & où l'austérité de sa morale étoit entièrement déplacée. Il ne reste à la dévotion d'autre parti à prendre que de s'éloigner de ces sociétés, ou, si le hasard l'y a conduite, de

* *Qui talia agunt, digni sunt morte, & non solùm qui ea agunt, sed etiam qui consentiunt facientibus.* Rom. 1. 32.

s'en retirer promptement, après les démonſtrations qu'un zèle prudent doit lui ſuggérer.

Mais parce que ces compagnies ſont interdites à la dévotion, doit-on en conclurre qu'elle eſt incompatible avec l'eſprit de ſociété ? Eſt-ce donc là le théatre où brille véritablement cet eſprit ? A ne conſulter même que le monde, un langage impie & obſcène eſt-il le ton de la bonne compagnie ? Je n'ignore pas que pluſieurs de ceux qui la compoſent, ou qui ſe flattent de la compoſer, ne franchiſſent que trop ſouvent dans leurs diſcours des bornes qu'ils devroient reſpecter. Mais ils ne s'émancipent ainſi que dans des occaſions où ils ſe croient plus en liberté. Lorſqu'il n'eſt pas de frein qui

puisse arrêter la licence de leurs propos, ils deviennent mauvaise compagnie, s'ils ne l'ont pas toûjours été, & ils ne paroissent dans la bonne, que pour y être regardés avec mépris.

En effet, une règle de politesse, qui est de tous les temps & de tous les pays, est de ne rien dire devant ceux qui nous écoutent, dont ils doivent se tenir offensés, s'ils se respectent eux-mêmes. Je ne parle pas de ces traits piquans qu'on lance quelquefois de dessein formé; ce sont des attaques ou des représailles que les loix du monde permettent en certaines circonstances, & il ne s'agit pas ici de marquer l'opposition de ces loix à celles de l'Évangile. Mais quoiqu'on n'ait aucun pré-

texte de déſobliger quelqu'un, lui tenir des diſcours qu'il ne peut entendre avec plaiſir ſans ſe faire tort à lui-même, c'eſt une groſſièreté qui l'emporte ſur celle des nations les moins civiliſées. Ou l'on ſuppoſe que ces diſcours lui plaiſent, & dès qu'on penſe ainſi, l'on le mépriſe, & on lui en donne une preuve à laquelle il doit être ſenſible, même dans cette ſuppoſition ; ou l'on ſuppoſe qu'il écoute ces diſcours avec peine, & l'on paſſe outre malgré cette perſuaſion, manière plus offenſante encore que la première. Reconnoît-on dans ce procédé, je ne dis pas, la politeſſe dont on ſe fait honneur aujourd'hui dans toute l'Europe, mais une civilité dont tous les hommes apportent les principes en naiſſant ?

Que faut-il penſer, ſuivant cette règle, de ces hommes hardis qui ne craignent pas de bleſſer les bonnes mœurs ou d'outrager la religion devant des perſonnes que les bienſéances de leur ſexe ou de leur état, indépendamment du devoir de la conſcience, obligent à une exacte retenue ? Je l'ai déjà dit, ils n'appartiennent pas à la bonne compagnie, dont leur naiſſance ou leur rang leur ouvre peut-être l'entrée ; ils ſont ſans conſéquence & ſans conſidération dans le monde, qui ne peut accorder ſon eſtime à l'impudence & à l'effronterie. Fuir leur commerce n'eſt pas une privation qui doive être regardée comme méritoire, & la dévotion peut renoncer à les voir, ſans renoncer à l'eſprit de ſociété.

L'irréligion & l'obſcénité, quelques agrémens qu'on leur donne, ne ſont pas faites pour embellir une converſation. Peut on même, du côté de l'eſprit, ſe faire un mérite des folles plaiſanteries qui alarment & révoltent la vertu ? J'avoue qu'une perſonne qui n'a pas d'eſprit, comme on en trouve parmi les incrédules & les libertins, n'en mettra pas dans les propos les plus licencieux. Mais je ſoûtiens que lorſqu'on s'égaie ſur des ſujets ſi profanes, il eſt facile de montrer beaucoup plus d'eſprit qu'on n'en a réellement. Il y a je ne ſais quoi de vif & d'original dans les ſaillies d'une imagination qui n'eſt maîtriſée ni par le chriſtianiſme ni par la raiſon. Quand on examine ces ſaillies, & qu'on les réduit à

leur juſte valeur, on n'y remarque ni jugement ni délicateſſe. Mais ceux qui parlent ainſi, ne demandent pas des auditeurs ſi attentifs & ſi pénétrans ; ils ne veulent que faire rire, & ils y réuſſiront avec des perſonnes qui prévenues des mêmes principes, leur tiennent compte d'un enjouement & d'une hardieſſe conformes à leurs communes inclinations.

J'en dis autant de la méchanceté, que la vraie dévotion ne peut ſouffrir en elle-même, ni aprouver dans les autres. Quelque ordinaire que ſoit ce vice dans le monde, il y eſt auſſi mépriſé que déteſté. De quel œil voit-on une perſonne dont la bouche ne diſtille que l'abſynthe & le fiel, qui n'épargne dans ſes médiſances envenimées

ni ſes amis ni ſes proches, qui déchire ſans ménagement les vertus les plus pures & les plus univerſellement reconnues, qui eſt toûjours la première à raconter des faits infamans, & la plus opiniâtre à en ſoûtenir la vérité ? C'eſt un monſtre, dit-on, qui devroit être banni de la ſociété. Si néanmoins il arrive qu'on applaudiſſe à une critique ou à des railleries dont on ſent toute la noirceur, c'eſt une de ces contradictions dont l'homme eſt plein depuis ſa chûte. Il a encore aſſez de lumières & de droiture pour connoître & pour haïr ce qui eſt condamnable. Il n'a pas aſſez de force pour ſe défendre du plaiſir qu'il trouve ſouvent dans ce qu'il condamne. Mais il n'en aime ni n'en eſtime davantage ceux qui lui

procurent le plaisir criminel de la médisance. On fait ce mot de la Bruyere, qu'*il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la nécessité ou la malignité n'en font pas trouver**. Les expressions se présentent en foule à un homme qui dit librement tout ce qu'il pense, & qui est toûjours disposé à penser mal d'autrui. Ce même homme qui en impose aux sots ou aux ignorans par un torrent de paroles, qu'ils confondent avec la véritable éloquence, rentreroit, aux yeux même de ses admirateurs, dans la classe des esprits médiocres, s'il étoit plus sage & plus circonspect dans ses discours. Mais les vrais connois-

* Caractères & mœurs du Siècle. Chap. *des Femmes.*

ſeurs ont bien tôt apperçû ce qui manque à ſes talens, & tandis qu'ils ſont d'accord avec la multitude ſur le mauvais uſage qu'il en fait, ils ſont bien éloignés de penſer, comme elle, que ce ſoient des talens ſupérieurs.

Il eſt aiſé de voir que tout ce que la dévotion retranche de ſes entretiens, n'eſt pas eſſentiel à l'eſprit de ſociété. Mais par ce retranchement, dira-t-on, que laiſſez-vous à la dévotion qui puiſſe la rendre aimable dans le commerce ? On convient avec vous qu'une impiété qui ne garde aucunes meſures, que des obſcénités ſans voile & ſans nuage, qu'une noire & odieuſe malignité, ne réuſſiſſent pas communément dans la bonne compagnie ; mais

ſans

ſans ſe porter juſqu'à de tels excès, on peut tenir ſur ces trois matières, & l'on tient tous les jours dans le monde, des diſcours incompatibles avec la dévotion. On ne dogmatiſe pas ouvertement contre l'Évangile. On ne ſe déclare ni athée ni déiſte. Mais on plaiſante ſur les loix, ſur le culte, ſur les cérémonies de la religion. On déclame contre le clergé, contre l'état monaſtique, contre la crédulité populaire. On haſarde quelque raiſonnement dont le but eſt d'affoiblir le reſpect pour les myſtères; & en établiſſant le principe, on laiſſe à d'autres le ſoin de tirer la conſéquence. Voilà pour ce qui concerne la religion. On n'outrage pas groſſièrement la pudeur quand on

a de l'éducation, & des égards pour les perſonnes à qui de pareils diſcours déplairoient. Mais on retient ſur les idées la liberté qu'on n'exerce pas ſur les termes. On enveloppe d'une gaze qui n'eſt pas toûjours fort épaiſſe ce qu'il n'eſt pas poſſible de montrer à découvert. Des alluſions qu'une conſcience chrétienne n'oſeroit approfondir, des paroles à double entente, mais dont la ſignification n'eſt pas douteuſe, des maximes épicuriennes ſur les plaiſirs, loin d'être interdites dans le grand monde, ſont un des principaux agrémens de ſes converſations. Voilà pour ce qui regarde les mœurs. On n'aime pas des rapports perfides qui ſement la diſcorde & la jalouſie, des révélations témé-

raires qui tirent de l'obſcurité des actions honteuſes qui pouvoient être toûjours ignorées, des ſatyres cruelles qui excitent l'indignation pluſtôt que la joie. Mais ſous prétexte qu'une avanture eſt déjà publique ou le ſera bien tôt, quoique peu honorable au héros ou à l'héroïne, avec quel empreſſement la raconte-t-on ? avec quelle complaiſance orne-t-on ſon récit de tous les traits qui peuvent le rendre plus intéreſſant. Quel art à découvrir & à relever tous les ridicules ! quelle facilité à former des conjectures, & à prononcer des condamnations ! Voilà pour la médiſance. Il faut s'exiler du monde, & ſurtout de ce qu'on y appelle la bonne compagnie, ſi l'on ne peut ſe prêter aux converſations qui

roulent ſur ces différens ſujets. Il eſt rare qu'on y parle d'autres choſes, & l'eſprit de ſociété conſiſte à en parler agréablement. La dévotion ne prétend pas à ce genre d'eſprit. Elle porte ſur ces converſations un jugement bien oppoſé à celui des honnêtes gens du monde; elle voit du péché où ils ne trouvent qu'un badinage innocent. On a beau lui repréſenter qu'on n'attaque pas l'eſſentiel de la religion, qu'on évite toute parole obſcène, qu'on ne dit rien ſur les abſens qui puiſſe demeurer ſecret, ou intéreſſer leur honneur; elle ne ſe contente pas de ces excuſes. Elle ne peut ſouffrir qu'on faſſe des choſes ſaintes, & de tout ce qui a quelque rapport à la religion, une matière de plai-

ſanterie. Elle n'admet pas des diſcours qui n'ont d'honnête que l'écorce, & dont le fond, pour peu qu'on veuille le creuſer, offre d'indécentes idées. Elle ne conſent à parler des défauts ou des crimes d'autrui, que lorſque la néceſſité l'y oblige, & le langage qu'elle tient alors, eſt bien éloigné de la moquerie*. Ainſi la dévotion ſe prive elle-même des reſſources les plus ordinaires pour animer une converſation. Comment ſuppléer à cette diſette ? comment remplir dans la ſociété le vuide immenſe qu'elle y laiſſe ? & aux diſcours qu'elle proſcrit, peut-elle en ſubſtituer d'autres également capables de plaire & d'amuſer ?

---

* *Non gaudet ſuper iniquitate.*
1. Cor. 13. 6.

Avant que de répondre à cette objection, je demande à ceux qui la propoſent, s'ils prétendent blâmer la dévotion. A-t-elle tort de rejeter les converſations qu'on vient de décrire ? Il n'y a rien de plus grave & de plus ſérieux qu'une religion divine, & dont le bonheur des hommes dépend. Quel étrange renverſement de la raiſon, que de plaiſanter ſur une matière ſi peu ſuſceptible de plaiſanterie ! Ou renoncez publiquement au chriſtianiſme, ou n'en parlez qu'avec la vénération dûe à la religion que vous profeſſez. Je ne combats pas, direz-vous, ſa divinité ; je ne critique que certains uſages. Mais ce que vous critiquez émane d'une autorité que l'Évangile de Jeſus-Chriſt nous

apprend à révérer. Tout est lié, tout est inséparable dans cet édifice sacré, & la moindre pierre abattue entraîne sa ruine totale. Je ne condamne pas même, ajoûtez-vous, les usages universels ; je n'en veux qu'à des abus particuliers. Le mal seroit beaucoup moindre, si vous en demeuriez là ; mais il seroit encore trop grand, je ne dis pas, pour une dévotion ombrageuse, mais pour un cœur droit & un esprit juste qui est sincèrement attaché à sa religion. Est-ce au milieu d'un cercle, & sur le ton de la plaisanterie que vous traitez la réforme des abus ? Vous soûtiendriez mal le rôle de réformateur, & j'en reviens à dire qu'il n'est rien de plus insensé que de choisir pour sujet d'une con-

verſation badine une choſe, ou auſſi reſpectable que la religion & tout ce qui lui appartient, ou auſſi déplorable que les abus qui en corrompent la pureté. Ignorez-vous d'ailleurs, ſi vous conſervez encore quelques ſentimens de reſpect pour le chriſtianiſme, les effets que produiſent ces plaiſanteries ſi ſouvent répétées qu'elles ont perdu tout le ſel qu'elles ont pû avoir ? Vous vivez dans un ſiècle fertile en prétendus eſprits forts, qui trop foibles néanmoins pour attaquer de front une religion invincible, voltigent autour d'elle par de légères eſcarmouches, & au défaut des raiſons qui leur manquent, emploient dans ce genre de combat ces mêmes railleries qui vous ſont familières. En parlant leur langage,

gage, vous secondez leurs desseins, vous les affermissez dans l'incrédulité, vous réalisez en quelque sorte la chimère de leur triomphe, & vous attirez à l'irréligion de nouveaux partisans dans les personnes d'une foi chancelante, pour qui vos discours indiscrets deviennent un piège dangereux. Plaignez-vous maintenant de l'excessive délicatesse & de la sévérité de la dévotion.

Est-ce encore un vain scrupule en elle de penser que *la bouche parlant de l'abondance du cœur**, des expressions trop libres marquent, sinon une conduite déréglée, du moins peu d'horreur pour le vice, & peu d'amour

* *Ex abundantia cordis os loquitur.* Matth. 12. 34.

pour la vertu ? Sur ce principe, dont l'inconteſtable vérité ſe fait d'abord ſentir, la dévotion, ſans être trop rigide, n'a-t-elle pas droit d'exclurre de la converſation toute parole capable de réveiller des idées licentieuſes, & à plus forte raiſon toute maxime ſur les plaiſirs du genre de celles que les Sages du paganiſme ont reprochées à l'école d'Épicure ? Il en eſt de même de tous les diſcours où les abſens ſont maltraités. C'eſt une lâcheté que d'attaquer ceux qui ne ſont pas en état de ſe défendre ; c'eſt une injuſtice que de s'ériger en juge, & beaucoup plus en cenſeur, ſans être pleinement inſtruit de tout ce qu'il faudroit ſavoir. C'eſt une petiteſſe que de chercher des ridicules dans une perſonne qui ſous des

dehors groſſiers cache ſouvent un mérite très-eſtimable. La dévotion a ſans doute des vûes plus hautes, & des motifs plus purs, qu'une probité toute naturelle ; mais l'une & l'autre ont les mêmes ſentimens ſur l'eſprit de ſociété, & quand la dévotion ne veut rien prendre ni ſur la religion, ni ſur la pudeur, ni ſur la charité, pour paroître aimable dans le commerce, elle n'en eſt que plus reſpectable aux yeux de la raiſon.

Tous les hommes ſeroient-ils donc aſſez malheureux pour ne pouvoir goûter des converſations exemptes de ces défauts ? En combien de manières l'eſprit de ſociété peut-il ſe produire ſans des ſecours qui ne ſont néceſſaires qu'à un génie

étroit & ſtérile ! Des principes & des raiſonnemens généraux ne ſuffiſent pas dans la matière que nous traitons : il faut du détail ; & puiſqu'on veut ſavoir les reſſources de la dévotion pour plaire dans la ſociété, voici celles que peuvent lui fournir des talens naturels, des connoiſſances acquiſes, & l'obſervation fidèle des maximes du chriſtianiſme.

Un défaut aſſez ordinaire aux hommes d'un eſprit & d'une ſcience au deſſus du commun, eſt de trop dédaigner la pluſpart des converſations où ils ſe trouvent. Ils y entendent des réflexions ſi peu judicieuſes, des raiſonnemens ſi faux, de ſi frivoles diſſertations, & quelquefois de ſi froides plaiſanteries, qu'ils ne peuvent diſſimu-

ler le dégoût & l'ennui que leur causent de pareils discours. J'ai dit que c'est un défaut ; non qu'on doive approuver ce qui est indigne d'approbation, ni passer sa vie à faire & à recevoir des visites où l'on reconnoît tant d'inutilité. Mais l'homme sage & le vrai philosophe évite l'excès de la mysanthropie, comme celui de la dissipation. Il ne se croit pas autorisé par les foiblesses & les imperfections des hommes à rompre tout commerce avec eux. Il n'a pas de son propre mérite une idée assez avantageuse, pour se préférer à tout le genre humain, & il supporte sans peine les autres, dans la conviction du besoin qu'il a lui-même d'être supporté. Il sait d'ailleurs les devoirs qui le lient

à la ſociété, & il s'arrache, pour les remplir, aux délices de ſa ſolitude. Les momens qu'il donne à la ſociété, ſeroient uniquement employés, s'il en étoit le maître, à des entretiens utiles, inſtructifs, conformes aux penſées qui l'occupent, & aux études qu'il cultive; mais parmi les hommes qu'il eſt obligé de voir, il en eſt peu qui ſoient en état de ſoûtenir ces converſations. Ne pouvant exiger qu'ils s'élèvent juſqu'à lui, il travaille à ſe rapprocher d'eux. Il tempère les rayons trop vifs d'une lumière qui les éblouïroit, & il apporte autant de ſoin à cacher des tréſors précieux, que les demi beaux eſprits à étaler de médiocres richeſſes; non moins admirable dans ces converſations peu intéreſſantes par

elles-mêmes, où il ſe proportionne aux connoiſſances & aux vûes de ceux qui lui parlent, que dans ces entretiens ſublimes où donnant l'eſſor à ſon éloquence & à ſon génie, il traite les grands ſujets avec toute la dignité qui leur convient.

Qu'il y a de grandeur à deſcendre, lorſqu'il le faut, au niveau des petits ! Mais qui eſt plus capable que la dévotion d'un effort plus pénible qu'on ne pourroit le croire ? Quand on n'a que de la philoſophie, ſans une piété qui en adouciſſe la sèchereſſe, on éprouve une répugnance infinie à écouter & à ſuivre les diſcours qui ſe tiennent ordinairement dans le monde. On n'y voit rien qui ſoit digne d'attention, & ſi l'on

eſt forcé de les entendre, une contenance diſtraite & un morne ſilence marquent aſſez le peu de cas que l'on en fait. Mais la dévotion ſurmonte cette répugnance, en corrigeant par l'humilité du chriſtianiſme l'orgueil qui accompagne le ſavoir & la ſupériorité des talens, en inſpirant pour les hommes une tendreſſe qui ne ſe rebutte ni de leur ignorance ni de leurs autres défauts, en preſcrivant l'obſervation de tous les devoirs, quelque gênante qu'elle puiſſe être. Avec de telles maximes, le plus brillant génie, l'homme le plus éclairé, peut réduire en pratique cette maxime d'un ſi grand uſage dans le monde, qu'il faut ſavoir s'ennuyer à propos. Préparé à l'ennui, il en prend moins lui-même,

& n'en communique pas aux perſonnes qu'il voit. N'eſt-ce pas là l'eſprit de ſociété ?

Rendons cependant juſtice au monde. Toutes ſes converſations ne ſont pas ſi diſproportionnées au goût des eſprits ſolides & des amateurs de la littérature ou des ſciences. Il n'eſt pas rare qu'on s'y entretienne de poëſie, d'éloquence, d'hiſtoire, de politique, de morale, de matières même plus ſérieuſes & plus relevées. Il n'eſt rien en tout cela d'incompatible avec la dévotion. Elle en parle auſſi volontiers qu'elle en écrit, & puiſque nous avons vû qu'elle peut exceller dans la compoſition, rien n'empêche qu'avec la facilité de s'énoncer, elle ne ſe faſſe également applaudir dans les compagnies où

l'on agite quelqu'une de ces queſtions. Je dis plus : la dévotion a des avantages particuliers pour réuſſir dans ces ſortes d'entretiens.

Car l'eſprit de ſociété ne conſiſte pas à parler ſavamment & profondémnt de toutes ces choſes. Il faut en parler d'une manière qui plaiſe, en même temps qu'elle inſtruiſe. C'eſt ce que ne font pas ces diſcoureurs impérieux qui commencent par ſe rendre maîtres d'une converſation, qui ne propoſent pas, mais qui décident, qui ne prouvent pas, mais qui démontrent, qui ne daignent écouter perſonne, perſuadés qu'avant qu'ils aient eux-mêmes parlé, on eſt incapable de prévenir ce qu'ils ont à dire, & qu'après leur déciſion, on

n'a rien de mieux à faire que d'y ſouſcrire. Il n'eſt point de défaut plus contraire à l'eſprit de ſociété, que cet eſprit de domination & d'empire, qui bleſſe l'amour propre des hommes par l'endroit le plus ſenſible. Ils veulent bien qu'on leur apprenne ce qu'ils ignorent, ils conſentent qu'on rectifie leurs idées & leurs opinions; mais ils exigent qu'on ne leur faſſe pas trop ſentir la ſupériorité qu'on peut avoir ſur eux: prêts à la reconnoître, lorſqu'on ne s'en prévaut pas, mais indignés qu'on prétende leur en arracher l'aveu, & malgré eux en exercer les droits.

La vanité fait quelquefois tomber dans ce ridicule des perſonnes qui ont d'ailleurs toutes les qualités néceſſaires pour

rendre leur commerce agréable. Mais comme la vraie dévotion guérit de la vanité, elle préſerve auſſi de ce ridicule. Un ſavant ou un bel eſprit à qui le chriſtianiſme enſeigne l'uſage qu'il doit faire de ſes talens, ne s'en ſert point pour humilier les hommes avec leſquels il vit; il ne leur refuſe pas la communication de ſes lumières, mais ſans leur donner lieu de rougir de leur propre aveuglement. On l'interroge: il répond ce qu'il ſait, avec netteté, avec préciſion, & ſurtout avec modeſtie. On eſt tenté de le croire, par cela ſeul qu'il ne demande pas à en être crû ſur ſa parole; & ſi l'on n'acquieſce pas toûjours à ce qu'il dit, on eſtime au moins la ſageſſe de ſes diſcours.

Il interroge lui-même, & il écoute les réponses qu'on lui fait, en homme qui ne croit pas tout savoir, qui cherche les occasions de s'instruire, & qui entend avec plaisir la raison s'expliquer par une autre bouche que la sienne. Il sait également parler & se taire; parler, pour exposer ses sentimens, & pour les établir sur les preuves qu'il juge les meilleures; se taire, pour laisser à d'autres le temps de dire aussi ce qu'ils pensent, & d'y ajoûter les motifs de ce qu'ils ont avancé. Qu'on suppose dans un homme qui apporte ces principes dans la société, un esprit vif, un langage aisé, un jugement droit, de grandes connoissances sur les matières qu'on traite, sa conversation ne sera-t-elle pas

ſuivie ? ne ſera-t-elle pas admirée ? & ne lui déférera-t-on pas volontiers la même prééminence que ne peuvent obtenir ceux qui la mériteroient peut-être, s'ils ne s'efforçoient pas de l'uſurper ?

Ce même homme eſt plus diſpoſé à la louange qu'à la critique. Il ſe plaît à encourager des talens qui naiſſent, à développer dans un eſprit qu'on ne connoît pas, & qui ſe connoît à peine lui-même, les ſemences des belles choſes qui peuvent en ſortir, à démêler dans un diſcours qu'on tient devant lui, ce qui eſt raiſonnable & ſenſé, quoique défectueux par l'expreſſion, en paſſant légèrement ſur ce qui eſt abſurde & inſoûtenable. Qu'on ne croie pas néanmoins qu'il

se fasse une mauvaise habitude de tout louer sans réserve & sans distinction. La piété aime le vrai, & ne sait point flatter. Une fade complaisance est un vice dans la société, & l'homme dont nous parlons l'évite avec autant de précaution que l'aigreur & la dureté.

Il ne prodigue donc pas son approbation, & encore moins ses applaudissemens. Il garde le silence, quand le respect ou d'autres considérations l'y forcent. Il blâme ce que les bienséances lui permettent de blâmer, il contredit les propositions qui lui paroissent dignes d'être combattues; mais ce n'est ni une antipathie personnelle, ni l'envie de briller aux dépens de son adversaire, qui l'engage dans ce combat: c'est le pur

amour de la vérité. Ses paroles dictées par ce motif, n'ont rien d'injurieux. Il parle tout à la fois avec force & modération, & pourvû que la vérité triomphe, il ſe fait un devoir d'épargner à ſon adverſaire la honte d'avouer ſa défaite.

La différence des avis ſur des queſtions où il eſt permis de ſe partager, eſt le charme de la ſociété. Elle ſoûtient, elle anime les converſations, qui ſans elle tomberoient bien tôt dans une inſipide langueur. Elle fait éclorre dans la chaleur des diſputes des penſées fines & délicates, des tours heureux & naturels, des raiſons fortes & preſſantes, chacun mettant en œuvre toutes les reſſources de ſon eſprit, pour prouver ſon ſentiment, & pour réfuter les

objections

objections de ceux qui ne pensent pas comme lui. La dévotion ne se fait pas une peine d'entrer dans ces disputes où la vivacité ne dégénère pas en emportement, mais elle ne se livre point aux accès d'une humeur chagrine & contredisante, fléau de la société. Il est des personnes qui soit par présomption, soit par bizarrerie, & souvent par l'une & par l'autre, ne sont jamais du sentiment qui s'ouvre ; on donne des éloges à un ouvrage, elles en font la critique ; on vante un mérite connu, elles le dépriment ; on avance une proposition, elles embrassent la contradictoire, & quelque preuve qu'on puisse leur alléguer, elles n'en trouvent aucune de concluante. Si c'est faiblesse, que d'approuver

toûjours, c'eſt rudeſſe, c'eſt incivilité, que de toûjours contredire ; & ſi l'on eſt peu touché des louanges d'un homme qui les diſtribue indifféremment, l'on eſt choqué d'une éternelle & opiniâtre contradiction. La dévotion, ennemie de la flatterie, eſt également éloignée de cette humeur contrediſante. Elle n'eſt prévenue ni en faveur de ſes propres lumières ni contre celles d'autrui. Elle ne cherche pas avec une maligne attention des mépriſes qu'elle puiſſe relever. Il en eſt beaucoup dans les diſcours qu'elle entend, dont elle ne dit rien, ſoit parce qu'il ſeroit inutile & même dangereux d'en parler, ſoit parce que l'objet eſt trop peu important pour mériter une conteſtation. Des mœurs douces

répandent dans le commerce une aménité que l'esprit & les connoissances n'y mettent pas toûjours. Mais l'assemblage des talens & de la douceur est tout ce qu'il y a de plus délicieux & de plus aimable. La dévotion s'accorde parfaitement avec des mœurs douces. Elle n'exclut ni l'esprit ni les connoissances. Que peut-on lui demander de plus pour être capable de l'esprit de société ?

Si l'on veut y ajoûter la gentillesse & la légèreté du propos, quoique ce soit plustôt un appanage de notre nation qu'une qualité nécessaire à l'esprit de société, la dévotion ne s'y refusera pas absolument. Avec de l'enjouement dans l'esprit, & des graces dans le langage, elle amusera une compagnie par

d'ingénieuſees narrations, & fera naître des fleurs dans le fond le plus aride. Sa converſation ſera pleine de traits & de ſaillies qu'elle tirera d'une imagination féconde & inépuiſable, non d'un cœur vicieux & dépravé. La raillerie même, pourvû que la religion, les mœurs & la charité n'en ſouffrent aucune atteinte, trouvera place dans ſes diſcours; & quoiqu'elle n'y ait pas un champ auſſi vaſte que dans les converſations où tous les ſujets lui ſont permis, elle cauſera aux amateurs de l'eſprit un plaiſir d'autant plus ſenſible, qu'il ne ſera mêlé ni d'indignation ni de dégoût. J'avoue qu'une ſociété où les droits de la vertu ſont inviolablement reſpectés, quelque agréable qu'elle puiſſe être

d'ailleurs, n'a que de foibles attraits pour des perſonnes accoûtumées au déſordre & à la licence, à peu près comme un homme blaſé par les excès de la crapule, ne trouve plus de goût qu'aux liqueurs & aux boiſſons les plus fortes. Mais eſt-ce ſur de pareils ſuffrages qu'on doit juger ſi la dévotion peut avoir l'eſprit de ſociété ? Ne lui ſuffit-il pas de plaire à ceux qui ſavent diſcerner dans la bonne plaiſanterie l'art avec lequel elle eſt maniée, & ne l'en eſtiment que davantage lorſqu'elle s'exerce ſur des ſujets innocens ? La dévotion qui a des talens, & ſurtout celui de bien rendre ce qu'elle ſait, n'ennuiera jamais ces vrais connoiſſeurs, quoique peut-être ils n'aient pas le courage de vivre

ſuivant ſes maximes. Ils ſeront enchantés de la douceur de ſon commerce, de la juſteſſe de ſes raiſonnemens, de l'élégante ſimplicité de ſes expreſſions, de l'étendue de ſes connoiſſances, de la modeſtie ſans fard qui rehauſſe tout ce mérite. Ils ne ſe plaindront pas de l'indigence & de la sèchereſſe de ſa converſation : ils lui accorderont d'une commune voix l'eſprit de ſociété.

Ainſi, de quelque manière qu'on enviſage l'eſprit, il eſt faux que la dévotion l'abaiſſe & le retréciſſe. Après tous les genres d'eſprit dont je viens de parler, ſi j'en connoiſſois quelque autre, j'en examinerois le rapport avec la dévotion; mais que manque-t-il à ſon apologie lorſqu'on a prouvé, comme je

me flatte de l'avoir fait, qu'elle eſt compatible avec l'eſprit des belles lettres, avec l'eſprit des ſciences, avec l'eſprit de gouvernement, avec l'eſprit des affaires, avec l'eſprit de ſociété? C'eſt aux adverſaires de la dévotion à chercher quelque nouveau genre différent de tous ceux-là, s'ils prétendent encore qu'il en eſt quelqu'un dont elle ſoit l'ennemie irréconciliable.

On me demandera peut-être s'il y a beaucoup d'exemples de ce parfait accord de la dévotion avec l'eſprit. J'en ai marqué quelques-uns lorſqu'ils ſe ſont préſentés ſous ma plume, & j'aurois pû en ajoûter un plus grand nombre, non ſeulement dans les belles lettres & dans les ſciences, mais encore dans le gouvernement, dans les affaires

& dans la ſociété. J'ai crû devoir m'attacher à la poſſibilité, plus difficile à établir par la voie du raiſonnement que la réalité par celle des exemples. On ſait d'ailleurs que les faits de cette eſpèce touchent peu les adverſaires que j'ai combattus, déterminés à conteſter la vérité de la dévotion, ſi l'eſprit eſt inconteſtable, ou à douter de l'eſprit, s'il n'eſt pas ſi aiſé de former des doutes ſur la dévotion. Pour leur fermer la bouche, il falloit approfondir la nature des choſes, concilier celles qu'ils regardent comme oppoſées, & en donnant aux faits qu'ils nient de la vrai-ſemblance, les diſpoſer à en reconnoître la certitude.

Je conviendrai cependant que les exemples de la dévotion & d'une

d'une seule espèce d'esprit réunies en un degré éminent, ne sont pas ordinaires. Si l'on veut voir la dévotion & toutes les espèces d'esprit rassemblées dans une même personne, les exemples en sont encore plus rares, & peut-être n'en est-il aucun. Mais à qui faut-il attribuer cette rareté ? est-ce à la dévotion ? est-ce aux hommes même ? On a vû que la dévotion n'a rien en soi de contraire à l'esprit, & qu'elle remplace par d'utiles secours les criminels appuis qu'elle lui ravit. Ne cherchons donc pas d'autre cause que la foiblesse des hommes. Peu capables de la perfection, la plus-part ou altèrent la piété par de faux principes, & l'esprit y perd, ou se trompent, au préjudice de la piété, sur le mérite

& les avantages de l'eſprit. Mais ces erreurs ne ſont pas inévitables, elles ne ſont pas générales. Il y a eu des hommes qui pourvûs par l'Auteur de la nature d'admirables talens, ont ſû en allier l'exercice avec une fidèle correſpondance à des graces d'un ordre ſupérieur. Ils ont connu la piété, & l'uſage qu'elle pouvoit faire de l'eſprit. Ils ont eu la force de réduire en pratique cette théorie incompréhenſible aux eſprits bornés ou aux dévots imparfaits. Ce qu'ils ont fait, d'autres auroient pû le faire avec les mêmes reſſources; & s'ils ont eu ſi peu d'imitateurs, c'eſt que la perfection eſt rare dans l'ordre de la nature, comme dans celui de la grace.

Qu'on me diſe en effet pour-

quoi les différens genres d'eſprit ſont ſi ſouvent diviſés, & pourquoi dans le même genre il n'arrive guères qu'un ſeul homme ait toutes les parties. S'il eſt commun aux grands Poëtes d'écrire bien en proſe, il ne l'eſt pas d'exceller tout à la fois dans la poëſie & dans l'art oratoire. Il ne l'eſt même pas de poſſéder pluſieurs parties différentes dans chacun de ces deux genres. Où ſont les Orateurs parmi nous qui réuſſiſſent également dans les panégyriques, dans les oraiſons funèbres, dans les myſtères, dans la morale, dans les plaidoyers (ſi la différence des profeſſions permettoit d'unir la chaire & le barreau), dans les ſujets purement académiques ? Où ſont les Poëtes qui aient chauſſé

avec le même ſuccès le cothurne tragique & le brodequin de la comédie, qui ſoient merveilleux dans l'épopée, & en même temps dans le poëme lyrique, qui ne brillent pas moins dans l'élégie que dans l'épigramme & dans la ſatyre ? Combien compte-t-on d'Auteurs en qui l'on admire la force du génie & du raiſonnement jointe à une profonde érudition ? L'union des ſciences avec la littérature eſt-elle fort ordinaire ? & parmi ceux qui étudient les ſciences, en voit-on beaucoup qui ſoient également verſés dans les mathématiques & dans la théologie, dans la métaphyſique qui s'élève juſqu'aux eſprits, & dans la phyſique qui ne conſidère que les corps ? Mais où trouve-t-on des hommes capables de com-

poſer d'excellens ouvrages, & cependant habiles dans le gouvernement, déliés dans les affaires, aimables dans la ſociété ? Eſt-ce l'incompatibilité réelle de ces différens talens qui cauſe leur ſéparation ? Non ſans doute, car ils coulent tous de la même ſource, & ce n'eſt point par leur nature qu'ils s'excluent mutuellement ; mais Dieu, qui eſt l'auteur de ces dons, les diſtribue avec poids & avec meſure. Souvent il n'en accorde qu'un ſeul ; rarement il en accumule pluſieurs ſur une même tête, & ſi jamais il a daigné les réunir tous, il n'eſt pas arrivé que tant de talens fuſſent portés par l'homme unique qui les poſſédoit, au même degré de perfection. La vie humaine eſt trop courte, les occupations

qui la rempliſſent trop multipliées, la tentation d'un orgueil ambitieux trop dangereuſe pour les uns, & pour les autres celle d'un attachement idolatre, pour qu'il ſoit poſſible, & même convenable, qu'un ſeul homme ait en toute matière une égale ſupériorité ſur les autres hommes. Si l'on cherche des cauſes étrangères pour expliquer le partage des talens de l'eſprit, il n'eſt pas juſte de rejeter ſur la dévotion le petit nombre de ceux qui ſavent la rapprocher de l'eſprit. Elle lui eſt encore moins oppoſée que les divers talens ne le ſont l'un à l'autre.

Ce qui entretient le mépris que les cenſeurs de la dévotion ont pour elle, c'eſt qu'ils la voient en des perſonnes dont ils mépriſent l'eſprit & les hu-

mières. Ils en concluent qu'elle n'est bonne que pour ceux qui n'ont ni connoissance ni talens : fausse conséquence, & qu'on pourroit rétorquer contre le vice, qui est accompagné d'ignorance & de stupidité, plus souvent encore que la dévotion. Ils devroient au contraire estimer celle-ci par l'endroit même qui l'avilit à leurs yeux, car elle ne seroit plus ce qu'elle est, c'est-à-dire, l'ouvrage de Dieu, & son ouvrage le plus précieux, si l'on ne pouvoit y prétendre que par les talens de l'esprit. Ces talens ne sont pas égaux ni même universels dans les hommes. Tous néanmoins sont appelés à la piété, qui honore Dieu, & à la béatitude, qui couronne la piété. Falloit-il que la vertu, si nécessaire à l'hom-

me, & le bonheur pour lequel il eſt né, dépendiſſent d'une circonſtance qui n'eſt pas en ſon pouvoir ? Les ignorans & les eſprits bornés ſont-ils moins les enfans de Dieu que les ſavans & les grands génies ? Une ame, pour être enveloppée d'organes épais, en eſt-elle moins une ſubſtance ſpirituelle ? eſt-elle moins capable d'aimer ici-bas celui qui l'a créée, & lorſque ſes liens ſeront rompus, de contempler l'éternelle vérité ? Pourquoi ſeroit-elle exclue de la dévotion, qui l'éclaire dans ſes ténèbres, qui la conſole dans ſes maux, qui doit un jour combler tous ſes vœux ? Mais cette même dévotion, qui convient & doit convenir aux perſonnes les plus ſimples, eſt également faite pour

pour les plus ſublimes intelligences. Loin de les rebutter par ſa prétendue baſſeſſe, elle ne leur préſente que des idées nobles, grandes, majeſtueuſes: elle fait mieux; elle leur apprend que toutes ces idées ne valent pas une ſeule des actions qu'on peut faire pour le ſervice de Dieu ou celui du prochain.

*Fin.*

## *APPROBATION.*

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un manuſcrit intitulé *La Dévotion Réconciliée avec l'Eſprit*, & je n'y ai rien trouvé qui n'en doive faire ſouhaiter l'impreſſion. A Paris, ce 30 août 1753. *Signé* GISBERT.

## *PRIVILEGE DU ROI.*

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Prévôts de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé TEULIERES Imprimeur à Montauban, nous a fait expoſer qu'il deſireroit imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre, *La Dévotion Réconciliée avec l'Eſprit*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos lettres

de privilège pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, d'imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre royaume pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui ont droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de 3000 livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de

lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modelle ſous le contre-ſcel des préſentes; que l'impétrant ſe conformera en tout aux règlemens de la librairie, & notamment à celui du 10 avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur de LAMOIGNON; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre bibliothèque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur de LAMOIGNON, & un dans celle de

notre

notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur de MACHAULT Commandeur de nos ordres : Le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnees par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoûtée comme a l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingtième jour du mois de mars, l'an de grace mil sept cens cinquante-quatre, & de notre regne le trente-neuvième. Par le Roi en son

Conſeil. *Signé* PERRIN.

*Regiſtré ſur le regiſtre XIII de la Chambre royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n.° 312, fol. 247, conformément aux anciens règlemens, confirmés par celui du 28 février 1723. A Paris le 22 mars 1754.* DIDOT.

61623755